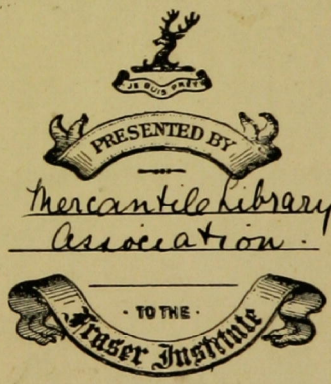
18-2


JE DUIS PRÊT
PRESENTED BY
Mercantile Library
Association.
TO THE
Fraser Institute

2195.

18-2

POÉSIES

DE MALFILATRE.

CAEN,

DE L'IMPRIMERIE DE F. POISSON.

MAISON DE MALFILÂTRE.

Deshayes. Lith. de G. Engelmann.

L'homme a dit, les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi.

POÉSIES
DE MALFILATRE,

AVEC

UNE NOTICE HISTORIQUE ET CRITIQUE.

NOUVELLE ÉDITION,

PUBLIÉE ET DÉDIÉE A LA VILLE DE CAEN,

PAR P. A. A. GAUTIER.

A PARIS,

CHEZ BLAISE, LIBRAIRE, RUE FÉRAU, N°. 24;

ET LANCE, LIB., RUE CROIX-DES-PETITS-CHAMPS, N°. 50.

1823.

AVERTISSEMENT.

Les diverses Notices publiées, jusqu'à ce jour, sur la vie de Malfilâtre, étant toutes plus ou moins inexactes, et fort incomplètes, nous n'avons rien négligé pour nous procurer des renseignemens authentiques. M. Desfontaines, contemporain et ami intime de notre poëte; M. le Bailly, connu par ses jolies fables; M. Bellenger, doyen honoraire de la faculté des lettres de Caen; M. Lair et quelques autres personnes encore, dont le témoignage n'est pas moins respectable, nous ont fourni une foule de détails précieux. Nous avons aussi recueilli, avec le plus grand soin, tous ceux que MM. Moisant, ancien conservateur de la Bibliothèque, et Deschamps, médecin, liés l'un et l'autre, pendant leur vie, avec Malfilâtre, ont laissés dans la mémoire de leurs amis. Si notre travail offre quelque intérêt, nous nous plaisons à en indiquer la source, et nous prions toutes les personnes qui nous ont aidé ou encouragé, de recevoir ici l'expression de notre reconnaissance.

Nous avons suivi, dans la distribution des poésies de Malfilâtre, l'ordre chronologique adopté

2195

par M. Blaise, dans sa belle édition de Malherbe, en rejetant, toutefois, à la fin du volume, les fragmens imparfaits publiés long-temps après la mort de l'auteur, et les notes que certains passages nous ont paru exiger.

Les morceaux inédits qui ornent cette édition, et le *fac simile* dont elle est accompagnée, la feront distinguer avantageusement de celles qui ont déjà paru. Nous aurions désiré pouvoir y joindre le portrait de l'auteur; mais toutes nos recherches à cet égard, ont été vaines, et il est plus que probable qu'il n'en existe point, quoique dans une édition récemment publiée, on en ait placé un, dont on a soin de vanter la fidélité, tandis qu'il n'a pas, avec l'original, la plus légère ressemblance, au dire des personnes qui l'ont connu. Au reste, M. Deshayes, artiste distingué de notre ville, a bien voulu y suppléer, en dessinant avec une exactitude parfaite, la maison dans laquelle est né Malfilâtre. Par une idée ingénieuse et poétique, il l'a représenté composant la plus belle de ses Odes, à l'ombre des arbres qui parent sa modeste demeure.

L'auteur de cette Notice est totalement étranger à l'édition.

Dans l'examen critique, il prend quelquefois un ton affirmatif; mais c'est pour éviter le retour continuel d'une vaine formule qui ne ferait que charger la phrase sans changer la pensée, et non pour s'ériger en docteur, ce qui conviendrait aussi peu à son âge, que cela est éloigné de son intention.

Ode

en l'honneur
de l'immaculée Conception
de la Sainte Vierge

quarante huit ? cette
quatre

Le sujet est la France sauvée dans la personne de son Roi .... on suppose que la France a son bon et son mauvais Génie.

I

Vers nous, au milieu d'un orage,
quel Démon s'avance en fureur.
Dans ses flancs un épais nuage
L'apporte, et seule d'horreur
il voit des Lys l'heureux Empire;
il voit ... il s'arrête ... il soupire.
sa voix éclate dans les airs;
Et pénétrant les voutes sombres,
Ces mots, portés au sein des ombres,
font mugir le fond des Enfers.

Litho de C. Motte

NOTICE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR MALFILATRE.

La vie de Malfilâtre est plus féconde en réflexions utiles, qu'en événemens extraordinaires. Un jeune homme doué des plus heureux talens, arraché par de brillantes séductions à une vie obscure et paisible, détrompé bientôt, par la pauvreté, des illusions de la gloire, et mourant à la fleur de l'âge sur un lit que la charité lui avait offert : voilà en deux mots toute l'histoire de notre illustre et malheureux compatriote.

Jacques-Charles-Louis Malfilâtre, naquit à Caen, le 8 décembre 1733, de parens honnêtes, mais peu favorisés de la fortune (1). Cependant son éducation ne fut point négligée. Grâces à l'institution des Jésuites, dont la ruine porta bientôt après un coup funeste à l'éducation, il était facile alors de s'instruire à peu de

(1) Son père, après avoir occupé pendant quelques années un emploi dont la faiblesse de sa vue le força de se démettre, se vit réduit à un revenu très-médiocre, auquel suppléait le travail de ses deux filles. Mais M. Auger a eu tort de dire que Malfilâtre fut destiné par sa naissance, à n'être qu'un artisan. Son père ne l'était pas lui-même, et avait reçu de l'éducation, puisque, ne pouvant plus lire, il s'amusait souvent à réciter de longs morceaux de Virgile, qu'il s'avait presque tout entier par cœur; et c'est de-là, sans doute, que vint la passion de son fils pour cet auteur.

frais. Le jeune Malfilâtre fut confié à ces habiles maîtres. Il s'attacha surtout à l'étude des anciens qui commençait à être abandonnée ; et ce fut à cette source abondante et pure, qu'il puisa ce goût exquis, ce naturel plein d'élégance dont tous ses ouvrages portent l'empreinte.

Quelques personnes frappées des peintures voluptueuses répandues dans le poëme de Narcisse, apprendront avec surprise que l'auteur se destina d'abord à l'état ecclésiastique, et qu'après avoir été tonsuré par Mong^r. l'Évêque de Bayeux, il porta quelque temps le petit collet ; mais l'étonnement cessera si l'on songe à son caractère. Tous ceux qui ont eu avec lui quelques relations, s'accordent à le représenter comme un autre Lafontaine, pour la simplicité et la candeur ; il lui ressemblait encore par la chaleur et l'abandon qu'il portait dans l'amitié ; mais il ne joignit point à ces qualités précieuses du *Bonhomme*, une coupable indifférence pour les objets auxquels la nature donne le plus de droits à nos affections. Étranger à toute ambition, plein de désintéressement et de modestie, il fut exposé à la misère, tandis qu'une tourbe d'écrivains médiocres nageaient dans l'opulence. S'il eût parfois envié leur sort, c'eût été pour le partager avec ses sœurs et son vieux père, et pour soulager tous ceux qu'il voyait souffrir ; car, non content de cette pitié stérile qui trop souvent tient lieu de bienfaisance, il tâchait de consoler l'infortune par des moyens plus efficaces ; et, quelque triste que fût sa propre situation, il commençait toujours, avant d'y réfléchir, par suivre les mouvemens de son bon cœur.

Avec un tel caractère, Malfilâtre n'eût point déshonoré le sacerdoce. Il pouvait rendre des services éminens, s'élever dans l'Église par ses talens et ses vertus, et conquérir une gloire qu'il n'eût point achetée aux dépens de son bonheur. Il aima mieux suivre une autre carrière, où il ne trouva pas les mêmes avantages. Consacrées à la religion, ses heureuses dispositions lui promettaient une vie fortunée et honorable ; détournées de leur pre-

mière

mière direction, elles ne purent le soustraire aux chagrins continuels dont son existence fut depuis semée : qui sait même si elles n'en furent pas une des principales causes ?

Une passion violente pour une jeune personne dont Malfilâtre espérait devenir l'époux, et à laquelle il conserva, jusqu'à la fin de ses jours, un attachement inviolable, contribua sans doute plus que son goût pour la poésie, à le détourner des études théologiques, puisqu'il les remplaça par celles de la jurisprudence, non moins incompatibles avec le commerce des Muses. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir que la sévérité du barreau seconderait mal les élans de son imagination ; aussi se hâta-t-il de déserter la bannière sous laquelle il s'était imprudemment engagé, dès qu'on eut fait briller à ses yeux un vain fantôme de gloire. Ce fut à l'occasion de la belle Ode, sur le système de Copernic, couronnée au Palinod (1) de Caen, en 1758, et à celui de Rouen, la même année, que Marmontel, alors rédacteur du *Mercure*, donna au jeune poëte les éloges les plus flatteurs : « Cet ouvrage d'un

(1) Robert Wace, poëte Anglo-Normand du XIIe. siècle, rapporte l'établissement de la fête de l'Immaculée Conception au siècle précédent, à l'occasion d'une tempête qu'avait essuyée un abbé du monastère de Ramsay, dans un voyage en Danemarck, entrepris par l'ordre de Guillaume Le Roux. Cette fête reçut le nom de fête aux Normands, soit à cause du zèle avec lequel ils la célébrèrent, ou plutôt parce qu'ils l'avaient établie long-temps avant qu'elle n'existât dans le reste de la chrétienté. Ce ne fut, en effet, que dans le XVe. siècle, que le pape Sixte IV, ordonna de l'observer dans toute l'église.

Quelques années après, en 1527, M. Jean Lemercier, avocat fameux, annonça, par des placards affichés dans les villes de Normandie, l'intention où il était d'ériger un Puy palinodique, à l'instar de celui de Rouen, beaucoup plus ancien ; et, le 8 décembre de la même année, cette institution commença avec beaucoup d'appareil, sous la présidence du fondateur. On y lut plusieurs pièces grecques, latines et françaises. Le premier poëte couronné fut M^re. André Blondel,

» très-jeune homme, dit-il, me semble annoncer les plus rares » talens pour la haute poésie; un enthousiasme vrai, une marche » rapide et sûre; les plus heureuses hardiesses dans les tours et » dans les images; le nombre et l'harmonie du vers lyrique; » enfin cette chaleur de sentiment qui annonce une âme péné- » trée de son sujet, et qui caractérise les vers de génie. » (Mercure de Fr., juill. 1759.)

Ce n'était pas le premier laurier qu'obtenait Malfilâtre. Il avait

chanoine de Missy, qui composa sur la gloire de l'Université de Caen, un chant royal dont le refrain était :

Telle onc ne fut, ne sera pas après.

L'Université de Caen voulant assurer, par des prix perpétuels, l'éclat et la durée du Palinod, fonda une confrérie de l'Immaculée Conception, dont les membres fournissaient annuellement une certaine somme. Elle acquit ainsi l'honneur de choisir dans son sein, le prince du Puy, chargé de présider à la cérémonie. Jusqu'en 1550, on lut publiquement toutes les pièces présentées, bonnes et mauvaises; mais la négligence des poëtes ayant fait sentir les inconvéniens de cet usage, on les assujettit à envoyer leurs compositions un mois d'avance, afin de supprimer celles qui étaient évidemment indignes de concourir. Les pièces présentées furent d'abord des épigrammes latines, des chants royaux, des ballades et des sonnets; on y ajouta dans la suite deux Odes latines, l'une alcaïque, l'autre ïambique, et une Ode française; mais les ballades et les chants royaux ayant été abandonnés, l'Université ordonna que le prix destiné aux premières, serait attribué à une pièce de douze stances françaises, et que l'autre formerait un second prix d'Ode française. On donnait aux vainqueurs es armes de l'Université, ou celles des bienfaiteurs du Palinod; des anneaux d'or, des jetons d'argent et des branches de laurier. Il eût été désirable qu'on ne s'avisât pas d'y substituer quelquefois *une somme honnête*.

Notre intention n'est point de faire ici l'histoire du Palinod. Les personnes qui désireraient plus de détails, en trouveront dans les *Essais Historiques sur la ville de Caen*, par notre savant compatriote,

déjà concouru avec succès dès l'année 1754 (1), aux Palinods de Caen (2) et de Rouen ; et jusqu'en 1758 inclusivement, il fut couronné chaque année dans les deux villes. Le jugement honorable de Marmontel s'applique également à ces autres Odes, et même on peut y ajouter de nouveaux traits, tels que la force et la majesté des idées, l'abondance du style, la justesse des comparaisons (celles des allusions exceptées), la facilité de la

M. l'abbé de la Rue. Il suffit de dire qu'après plusieurs vicissitudes de décadence et de gloire, il disparut, avec une foule d'institutions également précieuses, à la suite de la révolution.

(1) L'Ode *sur le bonheur*, qui obtint le premier prix à Rouen, en 1754, est imprimée dans les Recueils palinodiques de cette ville, sous le nom de M. Deshayes, quoique Malfilâtre en soit certainement l'auteur. L'erreur vint de ce que M. Deshayes, qui avait concouru et remporté le prix au Palinod de Rouen, en 1753, y envoya l'Ode de son ami l'année suivante, sans le nommer; mais trop modeste et trop bon écrivain lui-même, pour vouloir s'arroger l'honneur d'un ouvrage qu'il n'avait point composé, il déclara hautement comment les choses s'étaient passées. Il le dit entre autre à M. l'abbé Leprestre, président de l'Académie de Caen, mort il y a quelques années, dont nous avons sous les yeux le témoignage autographe. La même Ode fut aussi présentée au Palinod de Caen, en 1754, et n'y obtint que le second prix, quoiqu'elle fût incontestablement digne du premier.

(2) M. Auger a dit, et l'on a répété sur sa parole, que d'après le témoignage de personnes qui doivent être bien informées, il n'existe dans les Recueils palinodiques de Caen, aucune pièce de Malfilâtre. C'est une erreur. Nous avons les Recueils dont il s'agit, et toutes les Odes de Malfilâtre y sont insérées depuis 1754, jusqu'en 1758 inclusivement. Elles se trouvent aussi à la vérité dans le Recueil des ouvrages couronnés au Palinod de Rouen, car Malfilâtre n'y eut pas moins de succès que dans sa ville natale ; et voilà la source de la méprise. M. Auger peut être certain que les personnes auxquelles il s'est adressé, n'ont point pris la peine de compulser les Recueils de Caen.

versification, même dans les détails les plus rebelles; car, malgré quelques strophes prosaïques, quelques épithètes oiseuses, des exclamations vagues, des idées parfois brusques, bizarres et même fausses, on ne peut s'empêcher de reconnaître presque toujours un auteur né pour la poésie lyrique. S'il eût continué de s'y livrer, qui peut comprendre jusqu'à quelle hauteur se fût élevé cet aigle dont, malgré sa jeunesse, l'essor était si sublime ?

Mais le moment était venu où Malfilâtre allait renoncer à la vie paisible qu'il avait menée jusqu'alors. Les éloges de Marmontel l'avaient déjà ébranlé; la voix d'un ami de son enfance acheva de le séduire. (1) Plein de joie et d'espérances, il dit adieu à ces beaux lieux où il avait pris naissance, et qu'il ne devait plus revoir; il partit.... Comment eût-il pu pressentir les malheurs qu'il allait chercher ?

Cependant son arrivée à Paris fut pour lui un véritable triomphe. L'Ode insérée dans le *Mercure* avait fait assez de bruit pour qu'une foule de personnes distinguées désirassent en connaître l'auteur; c'était à qui s'empresserait de l'accueillir et de lui demander lecture de certaines traductions sur lesquelles on s'extâsiait à l'envi, de sorte qu'il ne manqua rien à son ivresse, que de ne pas s'évanouir sitôt.

Parmi ses admirateurs, il trouva quelques amis. L'un d'eux violemment épris d'une femme encore plus coquette que belle, confia ses chagrins à Malfilâtre. Celui-ci, pour la corriger, fit tomber adroitement, entre ses mains, une correspondance qu'il était censé avoir avec une jeune personne d'un caractère tout

(1) Ce ne fut point, comme l'ont prétendu jusqu'ici les historiens de Malfilâtre, sur les instances de M. Lacombe, qu'il alla à Paris: Il n'avait jamais vu ce libraire, ni reçu de lui aucune lettre. On verra bientôt la preuve que M. Lacombe ne le connaissait pas, puisqu'il lui demanda un échantillon de son style, lorsque Malfilâtre se présenta chez lui pour travailler à des compilations.

opposé, et dans laquelle il peignait, sous les couleurs les plus touchantes, les transports de deux amans uniquement occupés de leur passion mutuelle. Ce tableau, d'un bonheur qu'il lui était si facile d'obtenir, changea pour quelque temps la coquette, et Malfilâtre prolongea du moins les illusions de son ami.

Quant aux siennes, elles commençaient à se dissiper. Ses talens pouvaient le conduire à la fortune, s'il eût voulu servir les passions des hommes qui la distribuaient alors; mais, trop honnête pour leur prodiguer un honteux encens, et pour seconder leurs efforts impies contre les objets de la vénération des peuples, il se soumit à des travaux pénibles, et renonça même en quelque sorte à la célébrité, plutôt que de recourir à leur dangereux patronage.

M. Lacombe cherchait alors des gens de lettres pour travailler à des compilations. Malfilâtre l'ayant appris, courut lui offrir ses services; et non-seulement le libraire les agréa, après avoir vu un échantillon de son style, mais il le força, malgré ses refus, à accepter, d'avance, une somme assez considérable. Malfilâtre travailla ainsi, pendant trois années entières, pour M. Lacombe, et ensuite pour d'autres libraires, sans qu'on puisse dire précisément en quoi consistaient ses occupations. Suivant tous les biographes qui ont écrit sa vie, M. Lacombe lui aurait proposé de traduire Virgile en vers; et cette opinion semble confirmée par le témoignage d'une personne digne de foi, qui a vu plusieurs cahiers manuscrits du *Génie de Virgile*, sur lesquels l'auteur avait mentionné les modiques sommes par lui reçues de ce libraire. Cependant, un compatriote de Malfilâtre, son compagnon d'études, son ami le plus intime, assure que cette traduction avait été faite à Caen, et que plusieurs personnes en avaient entendu la lecture avant l'époque dont il s'agit. On peut concilier ces contradictions apparentes. Il est certain que Malfilâtre avait toujours eu pour Virgile une prédilection déclarée, soit qu'elle lui eût été transmise par son

père, ou plutôt qu'elle fût née d'une assez grande analogie de talent; il est certain encore qu'il s'exerça avec succès, tandis qu'il vivait en province, à faire passer, dans notre langue, quelques-uns des morceaux les plus admirables de ce grand poëte; et s'il ne se fût point laissé enivrer par les fumées de la gloire, il pouvait achever, dans une obscurité paisible, cette belle entreprise qui n'était point au-dessus de ses forces (1); mais une fois réduit à puiser sa subistance dans le fruit de ses veilles, il dut chercher les expédiens les plus prompts, afin d'échapper à la misère; et, trouvant les précieux essais dont nous venons de parler, sans que les circonstances lui permissent de continuer sa première marche, il songea, sans doute, à en tirer parti, et se hâta de remplir, par des traductions en prose, les intervales qui attendaient encore ses beaux vers. Nous convenons que ce n'est là qu'une simple conjecture, assez peu d'accord avec les éloges de l'éditeur du *Génie de Virgile*, M. Miger, au jugement duquel l'idée de traduire le prince des poëtes latins, partie en vers, partie en prose, est d'un profond littérateur; nous avouerons même qu'elle paraît démentie par Malfilâtre, qui, dans le discours préliminaire de l'ouvrage, témoigne l'intention de *faire connaître* les anciens poëtes latins, *autant qu'il est possible dans notre langue*, ce qui suppose un choix de sa part, et non une nécessité; cependant, on peut observer d'abord, qu'il était naturel que l'auteur présentât son travail sous le jour le plus favorable, et que l'éditeur en fit l'apologie; on peut ajouter ensuite que, sauf quelques beaux fragmens, tout y porte l'empreinte d'une composition préci-

(1) Un jour, M. l'abbé Delille, parlant avec M. Desfontaines, des morceaux de Virgile, traduits par Malfilâtre, lui dit : « Il n'est pas assez poëte pour continuer une pareille entreprise. -- Ce n'est pas faute de moyens, répondit M. Desfontaines; mais faute de confiance.

pitée : beaucoup de vers sont négligés et traînans ; la prose manque, en général, de noblesse et de couleur ; on rencontre, à chaque instant, des lacunes ; enfin, ce qui suffirait pour démontrer la hâte imposée par le besoin, au malheureux auteur, s'il fallait d'autre preuve que l'idée même d'une pareille traduction, on voit par les reçus portés sur chaque cahier, et par l'état d'imperfection dans lequel il laissa presque toute l'Enéïde, qu'il livrait son ouvrage par feuilles, tant il était pressé d'en recueillir le fruit.

Ce fut, selon le témoignage d'un auteur, qui a vécu dans la plus grande intimité avec Malfilâtre, après avoir terminé ces compilations dont les libraires l'avaient chargé, qu'il entra chez M. le comte de Lauraguais, en qualité de secrétaire. Mais il doit y avoir ici une erreur de date, puisque Malfilâtre n'alla à Paris qu'en 1759, au plus tôt, et qu'il travailla à la tragédie de Clytemnestre, publiée en 1761 ; d'où il résulte que, s'il fut occupé par M. Lacombe et autres, pendant plus de trois ans, comme nous l'avons dit, ce ne put être qu'après sa sorti de chez M. le comte de Lauraguais. Sans nous arrêter à cette difficulté peu importante, nous ne craindrons point d'avancer, par rapport à la pièce de Clytemnestre, dans laquelle on lui attribue tant de part, qu'elle annonce peu de talent pour la tragédie. La marche, les caractères, les pensées, et très-fréquemment le style, tout est repréhensible ; il n'y a pas un seul moment d'intérêt, quoiqu'il s'agisse d'une des catastrophes les plus épouvantables de l'histoire, et que le même sujet eût été mis sur la scène avec succès, par les tragiques anciens et modernes. Comme il nous paraît impossible que Malfilâtre soit l'auteur de cette pièce, nous n'entrerons point dans d'autres détails ; nous ajouterons seulement que plusieurs tirades fort bien versifiées décèlent sa touche, et montrent que s'il fut étranger au plan, il ne le fut point au style ; c'est pour cela, sans doute, que l'éditeur l'a jointe à son recueil.

Malfilâtre ne demeura pas long-temps chez M. le comte de Lauraguais. Quelques dégoûts, et peut-être des raisons de santé, l'engagèrent à chercher un autre genre de vie ; et, comme il avait besoin de respirer de temps en temps l'air de la campagne, il accepta l'offre que lui fit M. le comte de Beaujeu, d'un appartement dans sa jolie maison de Vincennes. Il n'y fut pas plus tôt installé, que profitant de son aisance pour réaliser un projet qu'il avait toujours délicieusement nourri, il fit venir près de lui son père, et une sœur qui lui restait encore. Ils vivaient avec beaucoup d'économie, dans l'union la plus touchante; et Malfilâtre, heureux du bonheur qu'il procurait à la vieillesse de son père, ne songeait qu'à l'affermir, lorsque le mariage de sa sœur, avec un homme indigne de la passion qu'il lui avait inspirée, vint détruire leur félicité. En peu de temps, la petite fortune du malheureux Malfilâtre fut dissipée; à force de multiplier les sacrifices, il en vint à contracter des dettes; et bientôt il tomba dans un tel dénuement, que M. Collet de Messine, son ami, et M. de Savine, ancien évêque de Viviers, étant allés le voir, ne trouvèrent d'autre moyen, pour calmer la crainte qu'il avait de la prison, que de l'engager à quitter Paris, et à changer de nom, pour quelque temps. Il suivit ce conseil, que sa position ne lui permettait pas de rejeter, et alla s'établir à Chaillot, dans un petit appartement que ces Messieurs lui procurèrent.

Si les nombreux amis de cet infortuné eussent connu son indigence, ils se seraient, n'en doutons pas, fait un devoir de l'en retirer; mais une délicatesse bien naturelle l'empêcha toujours de la leur découvrir; et sans la visite dont nous venons de parler, il eût souffert toutes les horreurs du besoin, plutôt que de mendier des secours, qu'il acceptait pourtant, quand ils lui étaient offerts.

Au milieu de ces circonstances douloureuses, capables de flétrir et d'abattre l'âme la plus forte, Malfilâtre commença et acheva, en peu de mois, le petit poëme de Narcisse, que l'imagination la plus

plus riante paraît avoir enfanté en se jouant. Cette production, la plus considérable de l'auteur, exigeant à ce titre, un examen plus étendu, nous le renvoyons à la fin de cette Notice, pour ne pas interrompre trop long-temps la narration.

L'espoir dont il s'était bercé, sans doute, de retourner à Paris, et de satisfaire ses créanciers avec le produit de son travail, s'évanouit dès qu'il l'eut présenté aux libraires; car M. Lejay ne lui en donna que 800 fr. Il crut donc que la prudence ne lui permettait pas encore de quitter Chaillot; mais il y demeura pour son malheur, si toutefois c'était un malheur pour lui de perdre une vie remplie d'amertume; car peu de temps après avoir achevé son ouvrage, il se donna à la tête un coup si violent, qu'un abscès en fut la suite. Persuadé, cependant, que la douleur qu'il éprouvait se dissiperait insensiblement, il négligea de recourir aux remèdes, quand ils eussent pu être efficaces; et plus tard, lorsqu'il reconnut son imprudence, il n'était plus temps de la réparer.

Vers la même époque, Mme. Lanoue, tapissière, à laquelle il devait de l'argent, découvrit sa retraite. En l'apercevant, Malfilâtre ne douta point qu'elle ne vint pour lui reprocher d'avoir abusé de sa confiance, et l'en punir; mais à la vue de la misère dans laquelle il était plongé, cette femme généreuse oubliant qu'il était son débiteur, devint une amie compatissante, plus touchée que lui-même de son sort, et empressée à lui offrir, avec une noblesse bien au-dessus de sa fortune, de le recevoir chez elle, comme un fils. L'infortuné, en proie à toutes les souffrances du corps et de l'esprit, accepta ses bienfaits avec reconnaissance, dans l'espoir de les récompenser un jour. Vains projets! La mort, dont il portait le germe depuis la chute fatale de Chaillot, allait l'empêcher de les accomplir. Dès qu'il la vit approcher, il tourna ses regards vers cette religion à laquelle, jadis, il avait voulu consacrer ses talens, et qu'il se reprochait d'avoir abandonnée. Il n'imita pourtant ja-

mais la sacrilège audace des philosophes ses contemporains, sans quoi il n'eût point connu l'indigence, dans un temps où les blasphêmes conduisaient rapidement à la fortune ; mais l'agitation continuelle de sa vie et le genre de ses travaux, avaient attiédi peu à peu son ancienne ferveur. Son poëme de Narcisse lui causait surtout des remords cuisans, à cause des détails voluptueux qu'il y avait répandus. Espérant néanmoins pouvoir arrêter le mal, avant qu'il fût consommé, il répudia généreusement l'honneur qu'il s'était promis de son travail, du moment qu'il crut ne pouvoir en jouir sans crime, et fit promettre à ses amis que le poëme ne verrait jamais le jour. La suite nous apprendra comment ses intentions furent remplies.

Cependant il voyait la maladie faire de jour en jour des progrès plus rapides. En vain sa bienfaitrice lui prodigua les soins les plus touchans; en vain il se soumit avec patience à des opérations cruelles; le mal trop invétéré était désormais au-dessus des ressources de l'art, et le 6 mars 1767, Malfilâtre, recueilli par la piété d'une pauvre femme, termina, dans les bras de la religion, sa douloureuse carrière, à l'âge de trentre-quatre ans.

Un poëte qui fut, dans un autre genre, doué, comme Malfilâtre, d'un très-beau talent, et qui n'eut pas moins que lui à se plaindre de la fortune, Gilbert a dit :

La faim mit au tombeau, Malfilâtre ignoré;

Et tout le monde, après lui, a répété ce vers, jusqu'à M. Auger, qui l'a placé pour épigraphe dans son édition, quoique les deux idées en soient également fausses. Malfilâtre mourut chez Mme. Lanoue, des suites de sa chute, rendue plus grave par quelques excès de travail qui l'avaient précédée; et non-seulement il était à l'abri du besoin, mais pendant tout le temps de sa maladie, il fut environné de secours abondans, et d'atten-

tions pleines de délicatesse. (1) Il ne mourut point non plus ignoré ; car, indépendamment de ses Odes couronnées, plusieurs morceaux de ses belles traductions l'avaient fait rechercher par un grand nombre de littérateurs, notamment par Marmontel, Dorat, Colardeau, Linguet, Laharpe, Fréron, etc.

Malfilâtre avait composé, outre les ouvrages dont nous avons précédemment fait mention, un assez grand nombre de poésies fugitives (2), dont plusieurs étaient adressées à Mme. Elie de Beaumont, auteur des *Lettres du marquis de Roselles*. Il avait fait une petite pièce d'Annette et Lubin, et travaillé de concert avec M. Desfontaines, à une autre intitulée : *Les Fêtes de St-Cloud.*

Il paraît qu'il s'occupait, peu de temps avant sa mort, d'un poëme épique sur *la découverte du Nouveau-Monde*, d'une tragédie d'*Hercule sur le Mont Œta*, et de la traduction, en vers, du Télémaque (3) ; ce qui prouve plus d'ardeur que de réflexion, et surtout le désir et le besoin d'acquérir autre chose encore que de la gloire ; mais comment ces grands projets eussent-ils été remplis ? Les conjectures que l'on formerait à cet égard,

(1) On trouve, dans la *Biographie moderne*, une insinuation qui n'est pas seulement fausse, mais extrêmement odieuse, relativement à la cause de la mort de Malfilâtre. La vérité, que nous avons rapportée sur le témoignage des contemporains du poëte, suffira pour réfuter cette calomnie.

(2) Il paraît que l'éditeur, malgré tous ses efforts, n'a pu se procurer que l'épître à une actrice de l'Opéra. Cette pièce lui a été communiquée par l'ami intime de Malfilâtre, M. Desfontaines, qui en possède l'original.

(3) Le début du Télémaque, et celui de l'Anti-Lucrèce, traduits en vers par Malfilâtre, se trouvent dans le Génie de Virgile, tome 3. C'est là aussi que l'auteur parle de l'épopée qu'il voulait traiter, *la découverte du Nouveau-Monde*, et fait éclater le plus grand enthousiasme pour ce sujet.

seraient peu favorables à l'auteur. Tout le monde sait que le chef-d'œuvre de Fénélon renferme beaucoup de détails inaccessibles à la poésie, beaucoup de longs discours sans action; dès-lors il eût fallu le dénaturer, et le public aurait fort bien pu regretter la métamorphose. Quant à sa tragédie, après avoir émis l'opinion que *Clytemnestre* n'est pas de Malfilâtre, il semble que nous ne puissions rien conclure de cette pièce, contre celle qu'il préparait; mais il est reconnu qu'il a beaucoup contribué au style de la première, ce qui peut faire croire qu'il n'en désapprouvait point le fond; et c'est un préjugé fâcheux contre la seconde. (1) Enfin, sans examiner si le sujet de son épopée était vicieux, comme le soutient l'auteur récent d'une Notice sur sa vie, ou bien si c'était, suivant l'opinion un peu plus imposante de M. de Châteaubriand, le plus beau de l'histoire moderne, nous exprimerons, avec celui-ci, le doute que Malfilâtre fût doué d'un génie épique. Il avait incontestablement une imagination riche et gracieuse, un stile noble et abondant; mais les défauts qu'on remarque dans son Narcisse, n'autorisent que trop à se méfier du succès qui attendait l'auteur. (2)

On a vu que Malfilâtre se reprocha amèrement d'avoir donné dans ce poëme, des leçons qui pouvaient n'être pas sans danger pour les mœurs, et qu'il fit promettre à ses amis de retirer et de détruire le manuscrit, dont le besoin l'avait déjà forcé de se dessaisir. Mais ses dernières volontés ne furent point respec-

(1) On nous a cependant assuré que Malfilâtre avait présenté à Lekain, une tragédie, à laquelle cet acteur célèbre promettait le plus brillant succès, au moyen de quelques corrections. Nous ignorons si c'était l'*Hercule sur le Mont Œta*.

(2) On a publié il y a quelques années, sous le nom de Malfilâtre, une mauvaise traduction des Métamorphoses d'Ovide, qui, évidemment, n'est point de lui; c'est pour cela qu'on n'en dit rien dans cette Notice.

tées. A peine était-il enfermé dans le tombeau, que les dépositaires de sa confiance trouvant, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes, sa conscience *trop délicate*, se hâtèrent d'absoudre ce qu'il avait condamné, et appelèrent sur eux, par la publication de l'ouvrage, l'honneur ou le blâme qu'avait répudié l'auteur. Si Malfilâtre fut trop sévère, ils ont droit à notre reconnaissance; s'il ne fut que juste.... nous ne dirons point à quels sentimens ils doivent s'attendre; mais le lecteur saura rendre à chacun ce qui lui appartient.

Les premiers éditeurs annoncent, il est vrai, dans leur préface, qu'ils ont cru publier *plutôt une leçon de bonnes mœurs, qu'un ouvrage répréhensible.* L'intention est louable sans doute. Cependant il est difficile de comprendre ce qu'il y a de moral dans un poëme consacré en grande partie à peindre sous les couleurs les plus séduisantes, les plaisirs de l'amour. Est-ce afin de prémunir les jeunes gens contre une passion fougueuse, toujours assez tôt développée, que vous l'offrez comme la source du bonheur, et, ce qui est plus perfide, comme la compagne de la vertu? N'y aurait-il pas plus que de l'imprudence, quand on veut donner des *leçons de bonnes mœurs*, de pudeur par conséquent, à promener d'abord l'imagination sur une foule de détails propres à l'enflammer, à faire intervenir les Dieux mêmes pour achever de la corrompre par leurs réflexions et leur conduite, et à conclure après cela, qu'il faut se mettre en garde contre des jouissances auxquelles d'insidieuses descriptions eussent prêté tant de charmes? Mais la morale du poëme ne va pas même jusque-là. On ne nous fait envisager ni chagrins ni remords, si nous cédons à des penchants funestes. Toute l'utilité de l'ouvrage consiste, suivant les éditeurs, en ce que *la volupté y est toujours représentée pure et innocente.* Or, ajoutent-ils, *qu'y a-t-il de plus propre à corriger du vice, que la peinture de l'amour vertueux?* Sans examiner jusqu'à quel point la seconde proposition est vraie, et sans rapporter certains passages qui démentent

complètement la première, nous remarquerons que cet *amour vertueux* dont on vante la peinture, se réduit à une tendresse vive et réciproque. S'il n'en faut pas davantage pour s'abandonner sans crime à ses passions, il sera difficile assurément de trouver des coupables.

Après avoir exposé les raisons plausibles qui engagèrent Malfilâtre à désaprouver son poëme, nous allons maintenant l'examiner sous le rapport de l'art. D'abord l'auteur, en le composant, n'a pu avoir d'autre but que de plaire, car son sujet présente fort peu d'utilité. Jamais il ne fut de véritables Narcisses : s'il en existait, le poëte nous apprend lui-même, par l'exemple de son héros, que la connaissance de leur mal ne pourrait les en guérir. Pour ceux qu'un amour-propre moins insensé domine, ils seront les premiers à rire d'un portrait qui n'est pas le leur : fût-il d'ailleurs plus ressemblant, le travers dont on veut les corriger, les empêcherait toujours de s'y reconnaître. Il est donc certain que le poëte, en écrivant, songeait plutôt au plaisir de ses lecteurs qu'à leur avantage, et qu'ainsi lui-même a choisi sa place parmi ces auteurs, dont tout le triomphe se borne à occuper quelques-uns des momens perdus de l'homme raisonnable.

Mais, au tort de consumer sans fruit son beau talent sur un sujet frivole, Malfilâtre en joignit un autre que le public pardonne plus difficilement, et qui a peut-être empêché Laharpe d'examiner avec plus de soin le poëme de Narcisse. Il a cru qu'il suffisait, pour un ouvrage ou les défauts dominent, de signaler en passant le vice du sujet et le mérite du style; et, sans entrer dans aucun détail sur la conduite de la fable, il s'est borné à dire qu'un homme amoureux de lui-même ne peut offrir aucun intérêt. Cette remarque d'un juge dont les opinions font loi en matière de goût, lorsque de jalouses préventions ou d'anciennes amitiés ne lui fascinent pas les yeux, fera tomber sur le mauvais choix du sujet, une grande partie des reproches qu'on adres-

serait à Malfilâtre. On comprendrait difficilement en effet, que l'amour-propre, même dans une femme douée des plus rares perfections, la rendît insensible à tous les hommages, encore moins qu'il lui fit oublier le bonheur; enfin, cette passion portée au point de lui causer la mort, serait nécessairement froide, parce qu'elle cesserait d'être croyable; mais si l'on substitue un homme à cette femme, la fiction est plus qu'invraisemblable, elle est souverainement ridicule; loin de plaindre cet extravagant, on se réjouirait plutôt de son malheur, et voilà pourquoi le dénouement du poëme de Narcisse choquerait le lecteur, quand même tout le reste ne mériterait que des éloges.

Toutefois s'il en était ainsi, la portion de gloire de Malfilâtre serait encore assez belle. En critiquant son ouvrage, on y remarquerait du moins avec plaisir la puissance d'un génie créateur qui sait concevoir un plan; donner de la proportion aux diverses parties dont il se compose, les unir et les coordonner; imaginer des caractères; mettre les passions en jeu, pour donner du mouvement à l'action; exciter et soutenir l'intérêt sans le détourner du but principal; en un mot, on sentirait qu'il possède la première qualité de l'écrivain, l'invention, et le mauvais choix du sujet exciterait moins de regrets que le talent du poëte ne devrait éveiller d'espérances. Mais on ne trouve rien de semblable dans le poëme de Narcisse, qui n'est qu'une galerie de tableaux presque sans suite, quoique peints par une main habile.

D'abord le plan est essentiellement vicieux. L'auteur voulant rendre l'amour propre odieux, par la peinture des maux qu'il cause, ne devait employer que des circonstances naturelles, sans recourir à l'intervention des divinités de la fable, à des métamorphoses bizarres et à des prédictions ambiguës d'un malheur qu'il serait facile de prévenir; car tous ces événemens prodigieux détruisent par avance l'effet de la leçon renfermée dans la catastrophe. Ce plan d'ailleurs est faiblement marqué. Sauf deux ou trois vers du premier chant qui font connaître le but du poëte,

on croirait qu'il chante les amours d'Echo et de Narcisse, et non qu'il veut déplorer leurs malheurs pour faire détester un travers dont il est à peine question jusqu'au dernier chant.

Ce défaut annonce qu'il n'existe pas une proportion convenable entre les diverses parties du poëme. L'idée principale, comme nous venons de le voir, y tient peu de place, tandis que l'histoire de Tirésias, qui s'y rattache très-indirectement, malgré la fiction du poëte, occupe plus de six cents vers, c'est-à-dire, environ le tiers de l'ouvrage; et le surplus est souvent consacré à des détails non moins étrangers. En vain Malfilâtre cherche à établir entre toutes ces pièces de rapport, une régularité dont elles ne sont pas susceptibles; en vain, pour en créer une, au moins apparente, il blesse la vraisemblance dans plusieurs endroits; la faiblesse même des ressorts qu'il met en jeu, trahit la difficulté de sa marche; et, en dépit de tous ses efforts, il parvient à peine à rapprocher ce qu'il serait indispensable d'unir. Ainsi, pour ne parler que des endroits où la contrainte se fait le plus sentir, pourquoi Junon fait elle éclater d'abord contre Echo et Narcisse, et non contre tous les habitans de l'île fortunée, la vengeance implacable dont elle est animée contre Venus et Tirésias? Pourquoi le vieux devin refuse-t-il d'unir les deux amans, et ne se borne-t-il pas à éloigner Narcisse des eaux où il doit trouver sa perte? Comment celui-ci n'a-t-il jamais vu même un ruisseau, dans une île où la pêche est au nombre des amusemens, comme il paraît par le chant premier? Pourquoi Vénus s'avise-t-elle de substituer sa ceinture au ruban de Tirésias, sans y attacher la vertu de retenir Narcisse, de sorte que, malgré l'intention de la Déesse, il s'en dégage aussitôt? Comment ni le vieillard, ni aucun de ceux qui assistent au sacrifice, ne s'aperçoivent-ils que le jeune imprudent s'éloigne, pas même Echo, qui ne manquerait pas de l'accompagner? etc. Tout cela est incroyable ou plutôt impossible. On sent trop que ce n'est point le courroux de Junon, mais la volonté des personnages, et surtout

tout celle du poëte, qui amène les malheurs sur lesquels on voudrait nous attendrir. Mais pour qu'une action soit touchante, il faut avant tout que les événemens s'enchaînent et naissent les uns des autres, sans aucun effort.

Au surplus, de telles suppositions fussent-elles aussi naturelles qu'elles sont invraisemblables, que de genres de mérite manqueraient encore au poëme de Malfilâtre! Les caractères, par exemple, sur lesquels on ne saurait trop s'appesantir, puisqu'ils donnent naissance aux passions, et par suite à l'intérêt, comment sont-ils peints? Je ne parle point des divinités qui ne paraissent guères dans l'ouvrage, que pour donner un nouveau lustre à la volupté, débattre d'indécentes questions, ou punir de châtimens affreux, les fautes les plus légères; mais, pour ce qui tient au fond même de l'action, quelle est toute cette brillante jeunesse dont les malheurs doivent, dans l'intention du poëte, nous rendre à jamais odieux le vice qui les causa? Ces deux amans surtout qu'il eût fallu nous montrer sous le jour le plus favorable, afin d'appeler sur eux notre affection, et ensuite nos regrets, quelles vertus propres à les faire chérir voyons-nous briller dans leur conduite? Echo, par une curiosité et une indiscrétion contre lesquelles Tirésias avait tâché de la mettre en garde, cause la perte de Narcisse; et celui-ci, sur le point de s'unir à Echo, devient follement amoureux de lui-même. Voilà presque tout ce qu'on nous fait connaître des deux principaux personnages. Quant à Tirésias, dont les aventures toute bizarres qu'elles sont, exciteraient au moins cette espèce de pitié que l'on accorde aux victimes d'une haine injuste, il se rend digne en quelque sorte de son malheur, par sa conduite envers Irène, dont le caractère est le seul développé, et le seul précisément qui ne devait pas l'être, puisqu'en détruisant l'intérêt qu'inspirerait Tirésias, il diminue évidemment l'effet de la catastrophe.

Est-il nécessaire, après avoir donné cette idée des personnages,

d'ajouter qu'il n'y a point de passion, ni dès lors de mouvement dans le poëme, malgré certaines descriptions pleines de chaleur? Comment en effet trouver des passions, là où l'on cherche même des caractères, et d'où naîtrait le mouvement, dans un ouvrage presque dépourvu d'action? Tout le premier chant est en tableaux, ainsi que la plus grande partie du second; le troisième n'est qu'un épisode; et le quatrième, quoique renfermant seul plus d'événemens que tout le reste, languit dans toute la seconde moitié, à cause des longues et insipides extravagances de Narcisse. Que devient au milieu de tout cela l'intérêt qui doit être non-seulement vif, mais progressif et toujours occupé du but? Il ne se trouve ni dans le sujet qui suffirait au contraire pour le détruire, ni dans le plan qui est à peine sensible, ni dans les parties qui manquent de proportion, de rapports et d'harmonie, ni dans les caractères qui ne sont qu'ébauchés, ni enfin dans les passions, qui ne paraissent tout au plus que dans quelques morceaux isolés de l'action principale.

Il ne peut plus se rencontrer que dans une seule partie, suffisante à la vérité, pour couvrir les plus grands défauts, et capable de faire vivre seule les ouvrages d'imagination : le style; mais c'est alors surtout que l'on doit dire avec Horace :

Mediocribus esse poetis
Non homines, non Di, non concessêre columnæ.

Car il ne suffit plus de ne blesser ni l'esprit ni l'oreille; il faut s'emparer de l'imagination du lecteur, la fixer habilement sur un seul point, et prévenir, ou du moins adoucir par l'abondance des richesses que l'on prodigue en ce genre, le regret de celles qui manquent sous d'autres rapports. C'est par-là que *la Lusiade* et *la divine Comédie* sont mises, chez les Portugais et

les Italiens, au rang des chefs-d'œuvre; c'est par-là également que le pëme de Malfilâtre échappera à l'oubli.

Un certain nombre de vers négligés et prosaïques, d'épithètes oiseuses, de pensées faibles et de phrases brusquement coupées, montrent que le poëte ne l'a pas suffisamment retouché; mais il est écrit presque partout avec une élégance, une pureté qu'on trouve rarement dans les productions du XVIIIe. siècle. Tour-à-tour noble et gracieux, sublime et naïf, nerveux et doux, selon que le sujet l'exige, il prend avec une égale facilité tous les tons, sans qu'on puisse dire lequel lui convient le mieux. C'est Lucrèce, dans la description du pouvoir de l'amour; Virgile, dans celle des deux serpens; Lafontaine, dans le charmant tableau cité par Laharpe, de la jeune Echo prêtant l'oreille au récit de Tirésias. Fidèle surtout à l'harmonie, qui est une espèce de second langage, il ne se borne pas à éviter les consonnances barbares, qu'un écrivain médiocre repousserait comme lui; mais cherchant avec soin des sons analogues à sa pensée, soit dans la coupe du vers, soit dans la distribution des rimes, soit dans le choix et l'arrangement des mots, il satisfait à-la-fois l'oreille, par le nombre de ses périodes poëtiques; et l'intelligence, par le judicieux rapport qu'il établit entre la mélodie et le sens.

Concluons donc par rapport au mérite littéraire de cet ouvrage, et en général par rapport aux productions de Malfilâtre, qu'on y trouve de grands défauts dans la structure, et des beautés du premier ordre dans le style; que les défauts tiennent presque toujours à la matière ou aux circonstances déplorables qui environnaient l'auteur, tandis que les beautés n'appartiennent qu'à lui, et doivent être d'autant plus prisées, que tout semblait réuni pour en diminuer l'éclat; qu'enfin, s'il n'eût pas été enlevé aux espérances de notre littérature, dans le tems même où son talent parvenu à la maturité promettait les plus beaux fruits, il eût profité de ses fautes, qu'il ne se dissimulait pas, pour les éviter

à l'avenir; accompli peut-être quelqu'un des vastes projets qu'il avait formés; et non-seulement soutenu avec honneur la réputation qu'il devait à ses premiers travaux; mais, par des monuments aussi utiles que majestueux, acquis de nouveaux droits à notre admiration, et mis le comble à sa gloire.

ŒUVRES POÉTIQUES

DE MALFILATRE.

ODES.

LE BONHEUR,

ODE couronnée à Caen en 1754, et la même année à Rouen.

Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.
S. AUG.

DANS mon sein, vérité suprême,
Descends du ciel pour m'éclairer.
Je veux me connaître moi-même;
Il est honteux de s'ignorer.
Du cœur humain perçons l'abîme;
C'est de cette étude sublime
Que l'homme s'occupe le moins.
Dans ce cœur porte la lumière:
Montre moi la cause première
Et le vrai but de tous ses soins.

Le bonheur est la fin unique,
Où tendent les vœux des humains;
C'est lui que notre esprit s'applique
A chercher par divers chemins.
Sans en comprendre la nature,
Chacun le place à l'aventure
Dans l'objet dont il est flatté;

L'ambitieux le nomme gloire ;
Le guerrier l'appelle victoire,
Et le libertin volupté.

De son nom la beauté nous frappe ;
On aime à s'en entretenir ;
Mais son essence nous échappe,
Quand nous voulons le définir.
Une idée obcure et confuse,
N'en laisse à l'esprit qu'elle abuse,
Entrevoir que quelques éclairs :
Tel l'œil à travers un nuage
Du soleil caché voit l'image
Qui se joue encor dans les airs.

Ah ! si loin des bords de ce globe,
Tu n'as pas fui sous d'autres cieux,
Bonheur ! quel séjour te dérobe
Si long-temps à nos tristes yeux ?
Ces Dieux qui portent la couronne,
Et que la mollesse environne,
T'enferment-ils dans leur trésor ?
Est-ce ta lumière immortelle,
Qui dans l'escarboucle étincelle,
Ou qui nous éblouit dans l'or ?

De tous les faux biens l'homme avide
En vain recherche le secours :
Ils n'ont jamais rempli le vide

Que dans lui-même il sent toujours :
(Des fleuves, au sein d'Amphitrite,
Ainsi l'onde se précipite,
Sans en remplir la profondeur,)
Et l'aliment qu'il donne encore
Au feu secret qui le dévore,
Ne fait qu'en ranimer l'ardeur.

De la félicité parfaite,
Sainte compagne, aimable paix ;
Mon âme toujours inquiète,
T'appelle et ne te sent jamais ;
A l'ardeur le dégoût succède :
D'un bien, avant qu'on le possède,
La vaine apparence éblouit :
Jouit-on ? O retour funeste !
Le charme fuit, le désir reste,
Et le bonheur s'évanouit.

Eh, quoi ! par la vertu que j'aime,
Ne suis-je donc pas satisfait ?
Non : ici bas la vertu même
N'offre qu'un bonheur imparfait.
Je sais qu'aux coups du sort volage,
Le juste oppose un vrai courage
Que nul revers ne peut troubler ;
Que la nature se confonde,
Par les débris fumans du monde
Il sera frappé sans trembler.

Mais sa vertu, qui, toujours ferme,
Le soutient dans l'adversité,
N'est que la route et non le terme
De la pure félicité.
Grâce à toi, vertu secourable,
Il perd d'un front inaltérable
Des biens indignes de ses vœux :
Ce n'est qu'au vrai bien qu'il aspire ;
C'est pour le vrai bien qu'il soupire,
Et, s'il soupire, est-il heureux ?

O toi, que je voulais connaître,
Vérité ! tu m'apprends enfin
Que l'unique auteur de notre être
En est encor l'unique fin.
O lieu d'exil ! bords de l'Euphrate !
Mon Dieu ! de cette terre ingrate,
Quand daignerez-vous m'enlever ?
Quand goûterai-je, ô mon vrai père !
Ce repos que mon cœur espère,
Et qu'en vous seul il peut trouver ?

Allusion.

J'ai connu ce séjour de larmes,
Et j'ai dit : au sein du Seigneur
On trouve l'oubli des alarmes,
Et le centre du vrai bonheur...
Enfans de la haine céleste,

Nous puisons un venin funeste
Dans ce séjour d'iniquité :
De la grâce, fille chérie,
Votre cœur fut seul, ô Marie !
Le centre de la pureté.

LE PROPHÈTE ELIE

ENLEVÉ AUX CIEUX.

ODE couronnée à Caen en 1755, et la même année à Rouen.

Cùmque pergerent et incedentes sermocinarentur, ecce currus igneus et equi ignei diviserunt utrumque : et ascendit Elias per turbinem in cœlum.
REG., *lib.* 4, *cap.* 2. *v.* 11.

QUEL cercle éclatant m'environne !
D'où part ce déluge d'éclairs ?
Quelle source de feu bouillonne,
Et soudain embrase les airs !
Plus prompts que les traits du tonnerre,
Des coursiers fondent sur la terre,
Et bondissent parmi les feux.
Où tend ce tourbillon rapide,
Et quel conducteur intrépide
Vole sur un char lumineux ?

Est-ce toi qui viens, Dieu suprême,
Remplir le monde de terreur ?
Veux-tu le dévorer toi-même
Par le souffle de ta fureur ?
Est-il venu, ce jour de crainte,

Ce

Ce jour où ta majesté sainte
Doit prononcer ses jugemens,
Et sur une nue enflammée
Parcourir la terre alarmée
Au bruit de la foudre et des vents?

Elisée, ah! c'est ton cher maître.
O regrets! ô cris superflus!
Il fuit, il vient de disparaître.
Hélas! tu ne le verras plus!
Oui, c'est lui, douleur immortelle!
C'est mon guide; en vain je l'appelle,
En pleurant je lui tends les bras:
Mais à mes yeux il se dérobe,
Et déjà vers un autre globe
Il s'élance, et ne m'entend pas.

Qui consolera ma patrie
De cet événement cruel?
Quel mur contre l'idolâtrie
S'élèvera dans Israël?
Peuple, accablé de ta tristesse,
Tu n'as plus celui qui sans cesse
Brûlait de zèle pour ta loi.
De ton char il tenait les rênes,
Et de tes tribus incertaines,
Lui seul affermissait la foi.

Je l'ai vu rendre ses oracles,

Libre et vrai dans tous ses discours.
De la nature, sans obstacles,
Je l'ai vu suspendre le cours,
Aux ordres de sa voix puissante
Sur nous la nue obéissante,
Retenait ou versait ses eaux.
Par des prodiges manifestes,
Il fit tomber les feux célestes,
Ouvrit ou ferma les tombeaux.

Ses merveilles nous étonnèrent :
C'en est fait, il n'est plus pour nous ;
Et les cieux qui nous le donnèrent,
De ce grand homme sont jaloux.
Leur vaste sein s'ouvre et l'embrasse.
Ah ! que ne puis-je sur sa trace,
Voler dans ce lieu fortuné !
O vous qui m'aimiez, ô mon père !
Pourquoi, sur ce triste hémisphère,
M'avez-vous donc abandonné ?

Arrête, serviteur fidèle,
Les pleurs qui coulent de tes yeux :
De son esprit et de son zèle
Tu reçois les dons précieux.
Succède à ce ministre sage :
Mais, hélas ! que de jours d'orage
Naîtront pour toi de cet honneur !
De ton maître l'illustre vie

Fut sur le point d'être ravie
Par les ennemis du Seigneur.

Grand Dieu ! ton équité répare
Les outrages que tu permis.
Périsse la reine barbare,
Qui fait la guerre à tes amis ;
Dieu vengeur qu'elle persécute,
Apprends aux hommes par sa chute
A ne pas braver l'Éternel.
Effrayés de son sort funeste,
Ils diront : Voilà ce qui reste
De l'orgueilleuse Jézabel.

Loin de cette femme implacable,
Jouissez d'un destin plus doux ;
Prophète, le bras qui l'accable
Prodigue ses bienfaits sur vous.
Conduit par de brillantes routes,
Au-dessus des célestes voûtes,
Attendez le temps limité.
Pour nous alors, ange propice,
Vous viendrez fléchir la justice
Du souverain juge irrité.

Allusion.

Du Très-Haut sublime interprète,
Vous n'avez point connu la mort :

Avec vous nul autre prophète
N'a partagé cet heureux sort.
L'instant qui nous donne la vie,
Dans notre âme au corps asservie,
De la mort imprime le sceau.
Tu n'as point connu nos ténèbres,
O Vierge ! et les ombres funèbres
N'ont point entouré ton berceau.

LA PRISE
DU FORT SAINT-PHILIPPE,

ODE couronnée à Caen en 1756, et à Rouen la même année.

Du haut de son trône immobile,
Au-dessus des temps et des airs,
Dieu voit sous lui, d'un œil tranquille,
Rouler tous les globes divers.
Il parle, et soudain, sur leurs ailes,
Ses anges, ministres fidèles,
Portent la mort et la terreur,
Lorsque sur la sphère où nous sommes
Pour punir les enfans des hommes,
Il veut envoyer sa fureur.

Tel est ce monarque suprême,
En qui le dieu de majesté
Prit plaisir à graver lui-même
Les traits de sa divinité.
Du Très-Haut image visible,
Louis apprend d'un front paisible,
De ses voisins les vains complots :
Forcé de leur faire la guerre,
Il a déjà mis son tonnerre

Entre les mains de ses héros.

Ils volent avec assurance,
Sous les drapeaux de Richelieu :
Il sera l'ange de la France
Comme Louis en est le dieu.
Allez, troupe illustre et chérie,
Vengez l'honneur de ma patrie,
Sous les auspices de mon roi ;
Il enchaînera la fortune
Sur les campagnes de Neptune
Comme aux plaines de Fontenoi.

Un peuple inquiet et parjure
Se rit des traités les plus saints ;
A travers son intrigue obscure,
On voit l'orgueil de ses desseins :
Peuple fier, du sein de tes ondes,
Tu prétends régir les deux mondes,
Et seul dominer sur les mers :
Dragon superbe (1), la tempête
Bientôt écrasera ta tête
Que couronnent les flots amers.

Tu n'as point appris à connaître, (2)

(1) *Draco magne qui cubas in medio fluminum tuorum.* Ezech. 29. ℣. 3.

(2) On lit ainsi cette strophe dans le recueil palinodique de Caen :

N'as-tu point appris à connaître
Dès long-temps, quels sont les Français ?

Dès long-temps, quels sont les Français.
Tu veux encor faire renaître,
Et tes malheurs et leurs succès.
Insensé !... Mais, dans leur enceinte,
Tes îles, frémissant de crainte,
Plaindront tes horribles tourmens,
Quand abattu sur ton rivage,
Tu feras éclater ta rage
Par d'effroyables sifflemens.

Déjà dans Minorque alarmée,
Nos légions jettent l'effroi,
Et c'est par-là que notre armée
S'avancera jusques à toi.
Lorsqu'elle entre dans la carrière,
Par cette puissante barrière,
En vain tu voudrais l'arrêter:
Elle va, malgré mille obstacles,
Y préluder par des miracles,
Aux coups qu'elle doit te porter.

Tu veux encor faire renaître,
Et tes malheurs et leurs succès....
Tremble ! enfin leur bras se déploie,
Et bientôt l'Europe avec joie
Verra tes horribles tourments,
Quand abattu sur ton rivage,
Tu feras éclater ta rage
Par d'effroyables sifflements

L'autre leçon est tirée du recueil de Rouen.

Quel est ce roc inaccessible,
Pareil aux antiques géans,
Qui presse de son poids horrible,
Le séjour des mânes tremblans?
Sur son front le tonnerre gronde;
De sa bouche énorme et profonde,
Il vomit des torrens de feux;
Mais, en l'attaquant, nos Alcides
Bravent tous les traits homicides,
Que ses cent bras lancent sur eux.

De toute part, pour sa défense,
La mer enfante des vaisseaux;
Et tels qu'une forêt immense,
Leurs mâts s'élèvent sur les eaux.
Byng combat, il cède, il soupire,
Et des mers nous laissant l'empire,
Dans Albion fuit en courroux.
Richelieu, le fort, presque en poudre,
Se soumet et suspend ta foudre:
C'en est fait, Minorque est à nous.

Par des louanges immortelles
Chantons l'arbitre des combats,
Qui, selon les lois éternelles,
Ebranle ou soutient les états.
Dans un amas d'armes fragiles (1),

(1) *Non secundùm armorum potentiam, sed pro ut ipsi placet, dat dignis victoriam.* 2. Machab. 15. ℣. 21.

Et

Et dans des vaisseaux inutiles
L'Anglais a mis tout son appui :
Louis le met en ta justice ;
Il veille sur nous; Dieu propice,
Daigne à jamais veiller sur lui.

Allusion.

O Vierge ! c'est à la victoire,
Que je consacre ces accens ;
Reçois du séjour de la gloire,
Mes hommages et mon encens.
Richelieu, ce foudre de guerre,
A de la superbe Angleterre
Forcé le rempart le plus fier.
Le cœur auguste de Marie
A triomphé de la furie,
Et des puissances de l'enfer,

LOUIS LE BIEN-AIMÉ

SAUVÉ DE LA MORT.

ODE, couronnée à Caen en 1757, et la même année à Rouen.

VERS nous, au milieu d'un orage,
Quel démon s'avance en fureur?
Dans ses flancs, un épais nuage
L'apporte, et recule d'horreur. (1)
Il voit des lis l'heureux empire;
Il voit, il s'arrête, il soupire;
Sa voix éclate dans les airs;
Et pénétrant les voûtes sombres,
Ces mots portés au sein des ombres,
Font mugir le fond des enfers.

« Des nations superbe reine,
» Fatal objet de mon courroux,
» Braveras-tu toujours la haine
» Et les traits d'un démon jaloux?

(1) Imitation de ce vers de Racine :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

PHÈDRE, acte V.

» O France ! ô nom que je déteste !
» Depuis ta naissance funeste,
» Je te poursuis pour t'accabler ;
» Et par le temps même affermie,
» Tu ris de la main ennemie
» Qui te frappe sans t'ébranler.

» En vain donc je souffle la guerre
» Contre toi, contre ta grandeur !
» Les vains projets de l'Angleterre
» Ne font qu'augmenter ta splendeur
» Les traits que ma fureur te lance,
» L'ange qui veille à ta défense,
» Sur moi les fait retomber tous.
» Tremble, c'en est fait, un barbare
» Me venge enfin, et te prépare
» Le plus terrible de mes coups. »

Il dit : mille vapeurs funèbres
Redoublent l'horreur de la nuit :
Dans le silence des ténèbres,
Un monstre marche, un glaive luit...
Mais quel bruit ! La voix du tonnerre
Ébranle les cieux et la terre,
La nature en pâlit d'effroi.
Un bras... le coup part, le sang coule
On s'écrie, on accourt en foule.
Hélas ! c'est le sang de mon roi !

O Dieu ! cette tête chérie

Penche déjà vers le cercueil.
Je t'entends, ma triste patrie ;
Quels cris touchans ! quel vaste deuil !
Prosternée au pied de ce trône
Que l'ombre mortelle environne,
Tes larmes inondent ton sein;
Tu trembles pour les jours d'un père,
Et tu frémis d'être la mère
De son exécrable assassin.

O vengeance ! ô forfait atroce !
Quoi donc, tes sacriléges mains
Ont pu frapper, monstre féroce,
Le plus aimable des humains !
Que pour punir ta barbarie,
La plus implacable furie
Invente un supplice nouveau,
Et que tout le feu de la foudre,
Brûle, écrase, réduise en poudre
Le toit qui te vit au berceau !

Pourquoi ces nouvelles alarmes !
Quoi, cher prince !.... hélas ! il n'est plus !
Quel coup ! On se tait... plus de larmes.
Tous sont consternés, abattus.
Mais, rompant ce morne silence,
La renommée et l'espérance
Ont fendu l'air d'un vol léger.
Renais, peuple sensible et tendre,

Déjà l'écho te fait entendre
Que ton roi n'est plus en danger.

Il vit. France, bannis ta crainte.
Il vit. Ton ange protecteur
Descend de la céleste enceinte,
Et vient confirmer ton bonheur.
Ange heureux, tu nous rends la vie !
Tu terrassas l'affreux génie,
Et son œil farouche en rougit.
Le cruel, d'une dent sauvage,
Mord sa chaîne, écume de rage,
Regarde Louis et rugit.

Qu'il vive, ce roi qu'on adore !
Le péril dont il sort vainqueur
Nous l'a rendu plus cher encore :
Notre amour croît par la douleur.
Qu'il fasse le bonheur du monde,
Dans le sein de la paix profonde,
Que nous promettent nos succès !
Qu'il règne environné de gloire,
Aussi long-temps que sa mémoire
Vivra dans le cœur des Français.

ALLUSION.

La tristesse monta ma lyre,
La joie en ranime les airs.

Puisse mon roi connaître et lire
Et mon zèle ardent et mes vers ! . . .
Vous-même, acceptez-en l'hommage,
Vierge sainte ; sous son image,
J'ai voulu tracer votre sort.
Vous avez, grâce au ciel propice,
Des enfers bravé la malice :
Il a triomphé de la mort.

REMERCIMENT

AUX JUGES DU PALINOD DE CAEN.

(Extrait du Recueil Palinodique de 1757.)

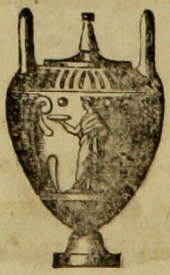
Vous (1), qui par vos talents et votre piété,
Augmentez la splendeur de votre illustre race,
Prélat plus grand encore que votre dignité;
Et vous (2) que nous voyons voler à son côté,
De la montagne sainte au temple du Parnasse,
Je puis donc espérer que la postérité,
A l'ombre de vos noms, lira mon faible ouvrage:
Oracles du bon goût, votre brillant suffrage
M'associe avec vous à l'immortalité.

(1) M. de Rochechouart, Evêque de Bayeux.
(2) M. Dumont, Vicaire-général.

REMERCIMENT
AUX JUGES DU PALINOD DE ROUEN,
POUR LE PRIX DE 1757.

(Extrait du Recueil de l'Académie Palinodique de cette ville, ann. 1758.)

TRIOMPHE, Muse ; cette gloire,
Qui suivit tes premiers essais,
Te promet de nouveaux succès.
Triomphe... encore une victoire,
Sous les auspices de ces Dieux ;
Grave ton nom au temple de mémoire,
Et porte ton front dans les cieux....



LE

LE SOLEIL FIXE
AU MILIEU DES PLANÈTES.

ODE couronnée à Caen en 1758, et à Rouen la même année.

L'HOMME a dit : les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit le roi ;
Pour moi seul le Soleil se lève,
Pour moi seul le Soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers (1).

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Que sommes-nous, faibles atômes,
Pour porter si loin notre orgueil ?
Insensés ! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus ;

(1) Système de Ptolémée.

Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît, et n'est plus!

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis. Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords:
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu! quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix!
Où suis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois?
Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers (1).

(1) Système de Copernic. Un homme dont les sens sont accoutumés au système vulgaire, croirait que les planètes retournent sur leur trace, s'il pouvait les voir, tout-à-coup, suivre la route con-

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts?
Le Soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errans;
Sans cesse une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus:
Ainsi, dans les bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.

traire; c'est-à-dire, celle que Copernic leur fait suivre d'occident en orient.

(Note de MALFILATRE. *Palinod de Caen.*)

La terre suit ; Mars, moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter ;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au Soleil ses présens.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères
Tour à tour à ses doux rayons ;
Et sur les signes inclinée,
La Terre promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré Soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu !
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur :
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

Allusion.

Du ciel auguste souveraine,
C'est toi que je peins sous ces traits :
Le tourbillon qui nous entraîne,
Vierge, ne t'ébranla jamais.
Enveloppés de vapeurs sombres,
Toujours errant parmi les ombres,
Du jour nous cherchons la clarté.
Ton front seul, aurore nouvelle,
Ton front sans nuage étincelle
Des feux de la divinité.

REMERCIMENT

A MM. DE S. SAUVEUR ET DE VRIGNY,

Juges honoraires du Palinod de Caen.

(Extrait du Recueil Palinodique, ann. 1758.)

Des Neuf Sœurs je quittais l'empire,
Thémis, au pied de ses autels (1)
Pour toujours suspendait ma lyre :
Mais un charme nouveau m'attire
A la suite de deux mortels
Que le Dieu du goût vient d'élire
Pour présider à ces jeux solennels.

En m'honorant de vos suffrages,
Daignez sourire à mes accents,
Ne refusez pas un encens
Que la vérité donne aux sages ;
Soutiens d'un peuple qui vous aime,
Vous qui par un heureux lien
L'un et l'autre savez réunir en vous-même
Le grand homme et le citoyen.

(1) Malfilâtre apposant sa signature au bas de cette pièce, prend le titre d'étudiant en droit, qu'il avait déjà pris l'année précédente.

Qu'il est beau de vous voir, magistrats respectables,
Marquer ici la place des rivaux,
Et dans le sein des arts aimables
Vous délasser de vos travaux !
Tel le roi des oiseaux, des voûtes immortelles
Quitte les superbes lambris,
Et vient en abaissant ses ailes,
Reposer sur des prés fleuris.

Psalmus cxxxvi.

(Ex vulgatâ Bibliæ Sacræ Editione.)

Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus; cùm recordaremur Sion.

In salicibus, in medio ejus, suspendimus organa nostra.

Quia illic interrogaverunt nos, qui captivos duxerunt nos, verba cantionum.

Et qui abduxerunt nos: hymnum cantate nobis de canticis Sion.

Quomodò cantabimus canticum Domini, in terrâ alienâ?

TRADUCTION

Du Psaume 136 : *Super flumina Babylonis.*

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoublait nos douleurs ;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos cithares
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts ;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

Chantez, disaient-ils, vos cantiques ;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants ?
Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchans ?

Si oblitus fuero tuî, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea.

Adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tuî.

Si non proposuero Jerusalem, in principio lætitiæ meæ.

Memor esto, Domine, filiorum Edom, in die Jerusalem.

Qui dicunt: exinanite, exinanite usquè ad fundamentum in eâ.

Filia Babylonis misera: beatus qui retribuet tibi retributionem tuam, quam retribuisti nobis.

Beatus qui tenebit, et allidet parvulos tuos ad petram.

O cité sainte ! ô ma patrie !
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé;

Que ma main tout à coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais;
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais.

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphans,
Les cruels fils d'Edom, insultant à nos larmes,
S'applaudissaient des maux de tes tristes enfans.

Détruisez, détruisez leur race,
Criaient-ils aux vainqueurs, de carnage fumans,
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondemens.

Ah ! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers !
Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourmens que nous avons soufferts !

Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur en embrassant les restes
De leurs tendres enfans sur la pierre écrasés.

SUJET

DU

POËME DE NARCISSE.

ARGUMENTUM POEMATIS

CUI TITULUS :

NARCISSE DANS L'ILE DE VÉNUS,

Ex libro III P. Ovidii Nasonis Metamorphoseon excerptum.

Dumque ea per terras fatali lege geruntur,
Tutaque bis geniti sunt incunabula Bacchi ;
Fortè Jovem memorant, diffusum nectare, curas
Seposuisse graves, vacuâque agitasse remissos
Cum Junone jocos ; et : major vestra profectò est,
Quàm quæ contingat maribus, dixisse, voluptas.

Illa negat. Placuit, quæ sit sententia docti
Quærere Tiresiæ. Venus huic erat utraque nota.
Nam duo magnorum viridi coëuntia silvâ
Corpora serpentum baculi violaverat ictu :
Deque viro factus, mirabile ! femina, septem
Egerat autumnos. Octavo rursùs eosdem

SUJET

DU

POËME DE NARCISSE,

Tiré de la traduction en vers français des Métamorphoses d'Ovide par M. DE SAINT-ANGE.

TANDIS que, par la loi des destins absolus,
Tant de coups ont frappé la race de Cadmus,
Et que de cet enfant, qui deux fois a dû naître,
On cache le berceau dans un antre champêtre,
On dit que Jupiter, loin des yeux de sa cour,
Égayant ses soucis de nectar et d'amour,
Et du cou de Junon pressant le doux albâtre,
Permit un libre cours à son humeur folâtre.
Avouez-le, dit-il, la femme en ses désirs
Plus ardente que l'homme, a de plus grands plaisirs.
Junon, de le nier: sur ce joyeux chapitre,
Par eux Tirésias est nommé pour arbitre;
Lui seul il connaissait l'une et l'autre Vénus.
Un jour que deux serpens, d'un doux instinct émus,
S'unissaient par les nœuds d'une amoureuse flamme,
Il les voit, il les frappe, et soudain devient femme.
Sept ans sont écoulés : le huitième printemps

Vidit, et : est vestræ si tanta potentia plagæ,
Dixit, ut auctoris sortem in contraria mutet,
Nunc quoque vos feriam : percussis anguibus isdem,
Forma prior rediit, genitivaque rursùs imago.
Arbiter hic igitur sumtus de lite jocosâ,
Dicta Jovis firmat : graviùs Saturnia justo,
Nec pro materiâ, fertur doluisse, suique
Judicis æternâ damnavit lumina nocte.
At pater omnipotens, neque enim licet irrita cuiquam
Facta dei fecisse deo, pro lumine ademto
Scire futura dedit, pœnamque levavit honore.
Ille per Aonias, famâ celeberrimus, urbes
Irreprehensa dabat populo responsa petenti.
Prima fide vocisque ratæ tentamina sumpsit
Cærula Lyriope : quam quondam flumine curvo
Implicuit, clausæque suis Cephysos in undis
Vim tulit : enixa est utero pulcherrima pleno
Infantem, Nymphis jàm nunc qui posset amari ;
Narcissumque vocat. De quo consultus, an esset
Tempora maturæ visurus longa senectæ,
Fatidicus vates : si se non noverit, inquit.
Vana diù visa est vox auguris : exitus illam,
Resque probat, letique genus, novitasque furoris.
Jamque ter ad quinos unum Cephysius annum

A ses regards encore offre ces deux serpens.
Si tels sont vos destins, dit-il, que d'aventure
Nul ne peut vous frapper sans changer de nature,
Osons le voir encore. Il l'essaie, et soudain
Reprend son premier sexe et son premier destin.
Choisi donc pour juger cet amoureux mystère,
A l'avis de Junon son avis fut contraire.
La déesse piquée, et prompte à se venger;
S'offensant gravement sur un sujet léger,
A ne plus voir le jour a condamné son juge.
Aveugle désormais, où sera son refuge?
Ce qu'un dieu fait, un dieu ne saurait le changer.
Du jour qu'il ne voit plus, pour le dédommager,
Le dieu veut qu'à ses yeux l'avenir se découvre,
Et le console ainsi de la nuit qui les couvre.
O Thèbes! ce devin renommé dans tes murs,
Chaque jour consulté, rend des oracles sûrs.
Sur le bruit de son nom, la blonde Lyriope
Veut de son fils chéri connaître l'horoscope.
C'est elle dont jadis le Céphyse amoureux,
Embarrassant les pas dans ses flots tortueux,
Sur un lit de roseaux soumit l'orgueil rebelle.
Mère bientôt après, cette nymphe si belle
Eut un plus bel enfant: à peine il vit le jour,
Narcisse sembla né pour inspirer l'amour.
Lyriope, au devin, crédule par tendresse,
Demande si son fils atteindra la vieillesse.
Il l'atteindra, dit-il, s'il ne se connaît pas.
Cet oracle long-temps parut vain; mais, hélas!

Addiderat : poteratque puer, juvenisque videri.
Multi illum juvenes, multæ cupiêre puellæ :
Sed fuit in tenerâ tam dira superbia formâ,
Nulli illum juvenes, nullæ tetigêre puellæ:
Aspicit hunc, trepidos agitantem in retia cervos,
Vocalis Nymphe; quæ nec reticere loquenti,
Nec prior ipsa loqui didicit, resonabilis Echo.
Corpus adhuc Echo, non vox erat et tamen usum
Garrula non alium, quàm nunc habet, oris habebat;
Reddere de multis ut verba novissima posset.
Fecerat hoc Juno : quia, quùm deprendere posset
Sub Jove sæpè suo Nymphas in monte jacentes,
Illa deam longo prudens sermone tenebat,
Dùm fugerent Nymphæ. Postquàm Saturnia sensit :
Hujus, ait, linguæ, quâ sum delusa, potestas
Parva tibi dabitur, vocisque brevissimus usus.
Reque minas firmat : tamen hæc in fine loquendi
Ingeminat voces, auditaque verba reportat.

Ergò ubi Narcissum, per devia lustra vagantem,
Vidit, et incaluit : sequitur vestigia furtìm.
Quoque magis sequitur, flammâ propiore calescit.

Et ta mort, ô Narcisse! et ton fatal délire,
Ont trop bien expliqué ce qu'il sut te prédire.
Chaque jour sa beauté croissait avec ses ans,
Et trois fois cinq étés, suivis de deux printemps,
Avaient développé la fleur de sa jeunesse.
Des nymphes à l'envi disputaient sa tendresse.
Mais si ces traits si doux avaient tant de beauté,
Son cœur farouche avait encor plus de fierté.
La nymphe qui jamais ne parle la première,
Et répète toujours la parole dernière,
Écho voit le chasseur errer au fond des bois.
La nymphe était alors plus qu'une simple voix.
Dans l'âge de l'amour, elle avait un cœur tendre:
Mais dès lors condamnée à ne pouvoir que rendre
Les sons des derniers mots qu'elle avait entendus,
Ses paroles n'étaient que des sons répondus.
Ainsi le veut Junon: Junon souvent sans elle
Eût surpris dans les bois son époux infidèle.
Écho, par ses discours habile à la tromper,
Ménageait aux amans le temps de s'échapper.
La déesse le sut. Va, pour prix de tes ruses,
Tu parleras si peu, que jamais tu n'abuses.
L'effet suit la menace. Écho, depuis ce jour,
Ne peut plus qu'écouter, répondre, et tour à tour
Rendre des derniers mots la redite frivole,
Qui répète le son et double la parole.
Quand elle eut vu Narcisse, Écho de ses attraits
S'étonne, et pas à pas le suit dans les forêts:
Elle approche, elle cède au penchant de son âme;

Non aliter, quàm cum summis circumlita tædis
Admotam rapiunt vivacia sulfura flammam.
O ! quoties voluit blandis accedere dictis,
Et molles adhibere preces ! Natura repugnat,
Nec sinit incipiat : sed, quod sinit, illa parata est
Exspectare sonos, ad quos sua verba remittat.
Fortè puer, comitum seductus ab agmine fido,
Dixerat : Ecquis adest ? et : Adest, responderat Echo.
Hic stupet; utque aciem partes divisit in omnes,
Voce, Veni, clamat magnâ : vocat illa vocantem.
Respicit; et, nullo rursùs veniente : Quid, inquit,
Me fugis ? et totidem, quot dixit, verba recepit.
Perstat; et alternæ deceptus imagine vocis;
Huc coëamus, ait; nullique libentiùs unquam
Responsura sono : Coëamus, retulit Echo;
Et verbis favet ipsa suis; egressaque silvis
Ibat, ut injiceret sperato brachia collo.
Ille fugit; fugiensque : Manus complexibus aufer,
Ante, ait, emoriar, quàm sit tibi copia nostri.
Retulit illa nihil, nisi : Sit tibi copia nostri.

Spreta latet silvis, pudibundaque frondibus ora
Protegit; et solis ex illo vivit in antris.

Et plus elle s'approche, et plus elle s'enflamme.
Tel voisin de la flamme un soufre préparé
L'attire en même-temps qu'il en est attiré.
Combien elle eût voulu lui parler la première,
Joindre au plus tendre aveu la plus tendre prière !
Mais, contraire à ses vœux, son destin le défend.
Ce qu'il permet au moins, elle écoute, elle attend,
Toute prête, s'il parle, à reparler ensuite.
Narcisse dans les bois se perd loin de sa suite.
Il s'arrête, il s'écrie : amis, qui vient à moi ?
A peine achève-t-il, Écho répète : *moi.*
Mais où donc te trouver ? viens je t'attends, approches.
Tandis qu'il cherche au loin, il entend dire : *proche.*
Pourquoi donc te cacher, si tu sais où je suis ?
Est-ce que tu me fuis ? On répond : *tu me fuis.*
Surpris d'être appelé lorsque lui seul appelle :
Joignons-nous, reprend-il : *joignons-nous*, redit-elle.
A ces mots, du taillis ardente à s'élancer,
Elle avance les bras tendus pour l'embrasser.
Narcisse la repousse, et s'éloigne lui-même.
Fuis, si jamais je t'aime ... Écho redit : *je t'aime.*
La nymphe au fond des bois, la rougeur sur le front,
S'enfonce, et va cacher sa honte et son affront.
Elle habite le creux des antres solitaires.
Là, son amour s'aigrit de ses peines amères :
Son cœur est consumé par ses chagrins secrets.
Une affreuse maigreur dessèche ses attraits ;
Tout son corps dépérit, tout son sang s'évapore.
Ce qu'elle fut n'est plus, et sa voix vit encore.

Sed tamen hæret amor, crescitque dolore repulsæ.
Attenuant vigiles corpus miserabile curæ;
Adducitque cutem macies; et in aera succus
Corporis omnis abit: vox tantùm atque ossa supersunt.
Vox manet: ossa ferunt lapidis traxisse figuram.
Indè latet silvis, nulloque in monte videtur:
Omnibus auditur: sonus est, qui vivit in illâ.
Sic hanc, sic alias, undis aut montibus ortas,
Luserat hic Nymphas: sic cœtus ante viriles.
Indè manus aliquis despectus ad æthera tollens:
Sic amet iste, licet, sic non potiatur amato,
Dixerat: assensit precibus Rhamnusia justis.
Fons erat illimis, nitidis argenteus undis,
Quem neque pastores, neque pastæ monte capellæ
Contigerant, aliudve pecus: quem nulla volucris,
Nec fera turbârat, nec lapsus ab arbore ramus.
Gramen erat circà, quod proximus humor alebat;
Silvaque, sole lacum passura tepescere nullo.
Hìc puer, et studio venandi lassus et æstu,
Procubuit, faciemque loci, fontemque secutus.
Dumque sitim sedare cupit, sitis altera crevit:
Dumque bibit, visæ correptus imagine formæ,
Rem sine corpore amat: corpus putat esse, quod umbra est.

En pierre les destins transformèrent ses os :
Son âme dans les bois erre encor sans repos.
Sa voix répond encore à la voix qui l'appelle,
Mais ce n'est plus qu'un son qui vit encore en elle.
Comme elle, de Narcisse essuyant les dédains,
Mille nymphes des eaux, des bois et des jardins,
De l'aimer sans retour connurent le supplice.
Mais une enfin des dieux implora la justice :
Ciel ! fais qu'il aime un jour sans être aimé jamais !
Elle dit : Rhamnusie exauça ses souhaits.
Dans un vallon serpente une source argentée,
Inconnue aux troupeaux, des bergers respectée.
L'écorce des vieux troncs, la plume des oiseaux
Jamais n'ont altéré le miroir de ses eaux ;
Et sur ses bords fleuris, plantés d'arbres sans nombre,
Son cours nourrit les fleurs, et la verdure et l'ombre.
Narcisse fatigué vint en ce beau séjour,
Chercher le frais de l'ombre et fuir les feux du jour;
Mais en voulant calmer la soif qui le dévore,
Il sent naître une soif plus dévorante encore.
Son visage dans l'onde à ses yeux répété,
Le rend lui-même épris de sa propre beauté.
Narcisse prête un corps à l'image qu'il aime,
Sans voir que cette image est l'ombre de lui-même;
Et tel qu'une statue, immobile et penché,
Sur ses propres regards son regard attaché,
Contemple dans l'azur mouvant sous sa paupière,
De deux astres vivans la touchante lumière,
Ses cheveux dignes d'être enviés par Phébus,

Adstupet ipse sibi, vultuque immotus eodem
Hæret, ut è Pario formatum marmore signum.
Spectat humi positus geminum, sua lumina, sidus,
Et dignos Baccho, dignos et Apolline crines,
Impubesque genas, et eburnea colla, decusque
Oris, et in niveo mixtum candore ruborem;
Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse:
Se cupit imprudens; et, qui probat, ille probatur.
Dùmque petit, petitur: pariterque incendit, et ardet
Irrita fallaci quoties dedit oscula fonti!
In medias quoties, visum captantia collum,
Brachia mersit aquas, nec se deprendit in illis!
Quid videat, nescit; sed, quod videt, uritur illo.
Atque oculos idem, qui decipit, incitat error.
Credule, quid frustrà simulacra fugacia captas?
Quod petis, est nusquàm: quod amas, avertere perdes.
Ista repercussæ, quam cernis, imaginis umbra est.
Nil habet ista sui: tecum venitque manetque:
Tecum discedet, si tu discedere possis.
Non illum Cereris, non illum cura quietis
Abstrahere indè potest: sed opacâ fusus in herbâ,
Spectat inexpleto mendacem lumine formam,
Perque oculos perit ipse suos; paulùmque levatus,
Ad circumstantes tendens sua brachia silvas:

Et de la puberté les charmes ingénus,
L'albâtre de son cou, son teint où se marie
De la rose et du lys la nuance fleurie.
Narcisse en même temps admire, est admiré;
Narcisse en même temps désire, est désiré.
Combien de fois veut-il, sous cette onde trompeuse,
Imprimer sur sa bouche une bouche amoureuse!
Combien de fois ses bras vers son ombre élancés
Se plongent dans les flots vainement embrassés!
Il ne sait ce qu'il voit; mais ce qu'il voit l'enflamme;
Et l'erreur de ses yeux a passé dans son âme.
Insensé! quel fantôme ici te fait la loi?
Tu veux ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi:
L'image que tu vois n'est que ton ombre vaine;
Elle fuit, si tu fuis; ton retour la ramène,
Prête à se retirer avec toi de ces lieux
Si tu peux toutefois en retirer tes yeux.
Rien ne peut l'arracher à cette onde funeste:
Il dépérit, il meurt; et cependant il reste.
Étendu sur la mousse, il contemple ses traits,
Les yeux pleins du poison qu'il savoure à longs traits.
Il soulève sa tête, et d'une voix éteinte,
Aux forêts d'alentour il adresse sa plainte:
Bois antiques, dit-il, asiles ténébreux,
Parlez, fut-il jamais amant plus malheureux?
Des soupirs des bergers secrets dépositaires,
Oui, j'en prends à témoin vos ombres solitaires:
Des siècles sans vieillir vous avez vu le cours;
Avez-vous jamais vu de si cruels amours?

Ecquis, ïo silvæ, crudeliùs, inquit, amavit ?
Scitis enim, et multis latebra opportuna fuistis.
Ecquem, quùm vestræ, tot agantur secula vitæ,
Qui sic tabuerit, longo meministis in ævo ?
Et placet, et video : sed quod videoque, placetque,
Non tamen invenio : tantus tenet error amantem !
Quòque magis doleam ; nec nos mare separat ingens,
Nec via, nec montes, nec clausis mœnia portis :
Exiguâ prohibemur aquâ : cupit ipse teneri.
Nàm quoties liquidis porrcximus oscula lymphis,
Hic toties ad me resupino nititur ore.
Posse putes tangi : minimum est, quod amantibus obstat.
Quisquis es, hùc exi : quid me, puer unice, fallis ?
Quòve petitus abis ? certè nec forma, nec ætas
Est mea, quam fugias ; et amârunt me quoque Nymphæ.
Spem mihi nescio quam vultu promittis amico :
Quùmque ego porrexi tibi brachia, porrigis ultrò ;
Quùm risi, arrides : lacrymas quoque sæpè notavi,
Me lacrymante, tuas : nutu quoque signa remittis ;
Et quantùm motu formosi suspicor oris,
Verba refers, aures non pervenientia nostras.
In te ego sum, sensi : nec me mea fallit imago.
Uror amore meî, flammas moveoque, feroque.

Je vois ce qui me plaît; mais, hélas ! trop à plaindre,
Je l'aime, je le vois, et je ne puis l'atteindre.
Ce qui met un obstacle à mes désirs trompés,
Ce ne sont ni des mers, ni des monts escarpés,
Ni les verroux d'airain d'une porte barbare :
Etrange destinée ! un peu d'eau nous sépare.
Que dis-je ? à mon amour loin de se refuser,
Sur l'onde chaque fois que j'imprime un baiser,
Chaque fois de la mienne il approche sa bouche.
Combien s'en faut-il peu qu'enfin je ne le touche !
Que peu de chose nuit au bonheur des amans !
O toi ! qui que tu sois, n'abuse plus mes sens !
Parais, sors de cette onde ingrate et mensongère.
Ma figure, mon âge ont-ils pu te déplaire ?
Des nymphes ont aimé l'objet de tes dédains.
Mais tu ne me hais pas : vainement je me plains.
Tu t'avances vers moi du fond de ta demeure ;
Tu me ris, si je ris ; tu pleures, si je pleure.
Quand je te tends les bras, tu me les tends aussi ;
Et si j'en juge bien, quand je te parle ici,
A voir les mouvemens de ta bouche vermeille,
Tu me réponds des mots perdus pour mon oreille.
Où vais-je m'égarer ? ah ! trop tard je le voi,
Je suis, je suis celui que je retrouve en toi.
Je suis pour mon supplice amoureux de moi-même.
Quel doit être le vœu de mon délire extrême ?
Qui suis-je ? que ferai-je ? et que dois-je espérer ?
Si j'implore, est-ce moi que je dois implorer ?
Que demander ? je suis le bien que je demande :

Quid faciam ? roger, anne rogem ? quid deindè rogabo ?
Quod cupio mecum est : inopem me copia fecit !
O ! utinam nostro secedere corpore possem !
Votum in amante novum : vellem, quod amamus, abesset.
Jamque dolor vires adimit : nec tempora vitæ
Longa meæ superant, primoque extinguor in ævo.
Nec mihi mors gravis est, posituro morte dolores.
Hic, qui diligitur, vellem diuturnior esset ;
Nunc duo concordes animâ moriemur in unâ.
Dixit, et ad faciem rediit malè sanus eamdem ;
Et lacrymis turbavit aquas : obscuraque moto
Reddita forma lacu est. Quam quùm vidisset abire :
Quò fugis ? oro, mane ; nec me, crudelis, amantem
Desere, clamavit ; liceat, quod tangere non est,
Aspicere, et misero præbere alimenta furori.
Dùmque dolet, summâ vestem deduxit ab orâ,
Nudaque marmoreis percussit pectora palmis.
Pectora traxerunt tenuem percussa ruborem.
Non aliter quàm poma solent, quæ candida parte,
Parte rubent : aut ut variis solet uva racemis
Ducere purpureum, nondùm matura, colorem.
Quæ simul aspexit liquefactâ rursùs in undâ ;
Non tulit ulteriùs ; sed, ut intabescere flavæ

Pauvre de trop avoir, ma richesse est trop grande.
Dure fatalité qui me tient sous sa loi !
O ciel ! si je pouvais me détacher de moi !
Quel vœu pour un amant ! ô puissance suprême !
Que ne puis-je de moi séparer ce que j'aime !
La douleur a séché la fleur de mes beaux ans.
Adieu, beaux jours ! adieu ! je meurs dans mon printemps;
Mon mal est sans remède, et la mort m'en délivre.
Celui que je chéris ne peut-il me survivre ?
Mais il vit en moi seul, et je le fais mourir.
Il dit, et dans l'erreur qu'il se plaît à nourrir,
Il revient à l'objet que l'onde lui retrace :
Il pleure : l'eau se trouble, et l'image s'efface.
Où fuis-tu, dit Narcisse? ah ! demeure un moment :
Demeure, prends pitié d'un malheureux amant.
Hélas ! de t'embrasser si je n'ai pas la joie,
Du moins, cruel, du moins permets que je te voie.
A ces mots de sa robe il déchire les plis,
Et de son sein qu'il frappe il empourpre les lys.
Telle aux feux du soleil, à demi colorée,
Rougit en mûrissant la grappe diaprée ;
Tel encor de l'api le tissu délicat
A l'émail le plus blanc mélange l'incarnat.
Aussitôt que dans l'onde il eut vu son ouvrage,
Il n'en put soutenir la douloureuse image.
Comme se fond la cire à l'aspect d'un brâsier,
Ou comme aux premiers feux d'un soleil printannier,
S'exhale des frimats la vapeur matinale,

Igne levi ceræ, matutinæve pruinæ
Sole repente solent, sic attenuatus amore
Liquitur; et cæco paulatìm carpitur igni.
Et neque jam color est mixto candore rubori;
Nec vigor, et vires, et quæ modò visa placebant,
Nec corpus remanet, quondàm quod amaverat Echo.
Quæ tamen ut vidit, quamvis irata memorque,
Indoluit: quotiesque puer miserabilis, Eheu!
Dixerat; hæc resonis iterabat vocibus: Eheu!
Quùmque suos manibus percusserat ille lacertos,
Hæc quoque reddebat sonitum plangoris eumdem.
Ultima vox solitam fuit hæc spectantis in undam,
Heu! frustrà dilecte puer! totidemque remisit
Verba lacus, dictoque Vale: Vale, inquit et Echo.
Ille caput viridi fessum submisit in herbâ:
Lumina nox claudit, domini mirantia formam.
Tùm quoque se, postquàm est infernâ sede receptus,
In stygiâ spectabat aquâ. Planxêre sorores
Naïades, et sectos fratri posuêre capillos.
Planxêre et Dryades: plangentibus adsonat Echo.
Jamque rogum, quassasque faces, feretrumque parabant;
Nusquàm corpus erat: croceum pro corpore florem
Inveniunt, foliis medium cingentibus albis.

Ce fol amant qui meurt d'une fièvre fatale,
Brûlé d'un feu secret, se consume, s'éteint.
Il a vu se faner les roses de son teint :
Il perd sa force, il perd sa beauté trop aimée,
Sa beauté dont Écho fut jadis si charmée.
Témoin de sa douleur, la nymphe en eut pitié ;
Et malgré son refus, qui n'est pas oublié,
Répétant chaque fois sa plainte entrecoupée,
Chaque fois qu'il se frappe, elle en gémit frappée.
Vers son image encore il tourne un œil mourant.
En vain je t'ai chéri, dit-il en soupirant ;
En vain je t'ai chéri, répète son amante.
L'herbe molle a reçu sa tête languissante :
Adieu, dit-il. Écho lui rendit ses adieux.
Il succombe, et la mort a fermé ses beaux yeux.
Sa passion le suit sur le sombre rivage,
Et dans le Styx encore il cherche son image.
Sur ses restes chéris les Naïades, ses sœurs,
Déposent leurs cheveux arrosés de leurs pleurs.
Comme elles dans les bois les Dryades gémirent,
Et par la voix d'Echo les antres le plaignirent.
On prépare un bûcher, des urnes, des flambeaux ;
On ne voit plus Narcisse : on cherche, et près des eaux
On trouve une fleur d'or à la tige inclinée,
Et de feuilles d'albâtre en cercle couronnée.

NARCISSE,

OU

L'ILE DE VÉNUS.

NARCISSE,

OU

L'ILE DE VÉNUS.

CHANT PREMIER.

Pourquoi faut-il qu'au lieu de ces délices
Qu'on nous promet dans l'empire amoureux,
Nous y trouvions, près des ris et des jeux,
Les faux soupçons suivis des injustices,
La jalousie et ses tourmens honteux,
Les vains sermens, le dégoût, les caprices,
Et que l'Amour soit un dieu dangereux?

Que dis-je? hélas! c'est le meilleur des dieux;
Il nous aimait, et par ses soins propices,
Il ne voulait que prévenir nos vœux.
N'en doutez point, le bonheur suit ses feux;
Le siècle d'or coula sous ses auspices,
Le siècle d'or ne vit que des heureux;
Après ce temps, fait pour nos bons aïeux,
Bientôt l'Amour, exilé par nos vices,
Les yeux en pleurs, s'envola dans les cieux.

Mais prêt à fuir au séjour du tonnerre,
Dans ses adieux il a maudit la terre :
Il a, chez nous, laissé pour successeurs,
L'ambition qui cherche les honneurs,
Fait les époux, les unit sans tendresse,
Et l'intérêt qui trafique des cœurs,
Et la débauche hideuse en son ivresse,
Monstre impudent qui foule aux pieds les mœurs.

Et l'on se plaint, en suivant de tels guides,
Que les plaisirs s'échappent de nos mains!
Vous n'aimez point, trop aveugles humains :
Le sentiment fait les plaisirs solides.
Vous n'aimez point : vos conducteurs perfides
Du vrai bonheur ignorent les chemins.
Pleurez, ingrats, gémissez dans vos chaînes;
Mais à l'Amour n'imputez point vos peines.
Depuis qu'aux cieux l'Amour est retenu,
De son beau nom vous abusez encore;
Et parmi vous, le maître que j'adore
Est blasphémé sans vous être connu.
On voit à peine, en ce séjour funeste,
Quelques amans blessés d'un trait doré,
Dont les cœurs purs sachent du feu sacré
Entretenir la semence céleste.

Cypris, un jour, l'indulgente Cypris,
Voulant enfin nous ramener son fils,
Lui prépara, chez un peuple fidèle,

Un nouveau temple, unique en l'univers,
Inaccessible aux regards des pervers.
Le dieu des eaux, prié par l'immortelle,
De son trident frappa le fonds des mers,
Et, sous ses mains, vit une île nouvelle
Naître, à l'instant, au sein des flots amers.

Vénus, dit-on, par son pouvoir suprême
Dans ce désert transporta mille essaims
D'adolescens qu'elle avait elle-même,
Dès le berceau, nourris pour ses desseins.
Garçons y mit, qui sortent de l'enfance,
Lestes, brillans, enjoués, faits au tour,
Et dans un âge, où croissant chaque jour
En force, en grâce, ils donnent l'espérance
D'être bientôt les prêtres de l'Amour.
Filles y mit, dont le printemps commence,
Fraîches beautés, à l'air piquant et doux,
Au minois fin, à l'œil plein d'innocence,
Déjà portant d'inévitables coups;
Dont le port noble, élégant, plein d'aisance,
La taille libre, et les jeunes trésors
S'arrondissant, saillans sur un beau corps,
Du temps d'aimer annoncent la naissance;
Dont le cœur vif, encor dans l'ignorance,
Novice encor, mais fait pour le désir,
Va, tendre Amour, ému par ta présence,
S'ouvrir bientôt à l'instinct du plaisir,
Comme la rose au souffle du zéphir.

A son autel, cette heureuse jeunesse
Va tous les jours adorer la déesse,
Et, tous les jours, la déesse pour eux
Quitte le ciel, et vient dans ces beaux lieux :
Lieux enchantés ! Que ne puis-je moi-même
Y vivre en paix auprès de ce que j'aime !

Là, les étés n'embrasent point les airs ;
On n'y craint point la rigueur des hivers ;
Mais on y voit, assise sur un trône,
Flore et Cérès à côté de Pomone.
Par leurs bienfaits, d'elle-même, en tout temps,
L'île féconde à la fois se couronne
D'épis dorés, des fruits mûrs de l'automne,
Et de l'émail dont brille le printemps.

Dons précieux que la terre fait naître
Pour enrichir ses jeunes habitans,
Vous suffisez pour les rendre contens !
Ils sont heureux ! pourraient-ils ne pas l'être ?

A leurs besoins ils bornent leurs désirs,
Mais sans chercher, au gré des vains caprices,
A se créer mille besoins factices :
Des vrais besoins naissent les vrais plaisirs.

Occupé seul du soin de leur bel âge,
Tu les conduis, ô vénérable sage,
De qui le nom, fameux dans l'univers,

Fera bientôt l'ornement de ces vers !
Tirésias, aveugle octogénaire,
Toi, seul vieillard qu'on admit dans ces lieux,
De toute l'île et l'oracle et le père ;
Toi, dont l'esprit peut sonder le mystère
De l'avenir, caché souvent aux dieux ;
Homme divin ! c'est toi qui les éclaires,
Qui les instruits dans les arts nécessaires,
Ou qui plutôt, suivant de près leurs pas,
Vois, d'elle-même, agir leur industrie,
Sans le presser, cultives leur génie,
Soutiens sa marche, et ne la forces pas.

Tu sais encore, aidé par l'harmonie,
Polir l'esprit, et sans autres leçons,
Former le cœur de tes chers nourrissons.
Autour de toi, dans la verte prairie,
Vient se ranger leur troupe réunie,
Lorsque tu joins la douceur de tes chants
Aux airs du luth, aux sons de la guitare,
Lorsque tu peins, dans tes accords touchans,
Soit un lointain, où l'œil charmé s'égare
Sur le mélange agréable et bizarre
Des monts, des rocs suspendus et penchans,
Soit les couleurs dont le matin se pare,
Ce qu'ont enfin d'attrayant ou de rare
Les bois, les eaux, les vergers et les champs.
Mais si ta voix, plus brillante et plus forte,
Chante Uranie et les déserts semés

D'étoiles d'or et d'astres enflammés ;
Si, toute entière à l'ardeur qui l'emporte,
Plus haut encor, par-delà tous les cieux,
D'un vol hardi, ta muse se transporte,
Pour contempler la majesté des dieux,
Alors, au bruit de tes accens rapides,
On quitte tout ; de tout autre plaisir,
Pour t'écouter, on perd le souvenir ;
Et le pêcheur, sur ses rives humides,
Et le chasseur, au fond de ses forêts,
Près de surprendre ou les poissons avides,
Ou les chevreuils et les biches timides,
Frappés d'abord, enchantés et distraits,
Laissent tomber le filet ou les traits :
Chacun accourt, chacun sent que son âme
Perce avec toi les palais éternels,
Et va se perdre au sein des immortels :
Leur cœur ému pour la vertu s'enflamme
Et s'affermit dans l'amour du devoir :
Tant l'harmonie a sur nous de pouvoir !

Tu vois ainsi, pures et fortunées,
D'un cours égal s'écouler leurs journées.
Et chaque soir, quand l'astre de Vénus
Fait luire au ciel sa paisible lumière,
Ils vont chercher une ombre hospitalière
Sous les ormeaux, sous les palmiers touffus,
Ou reposer dans des grottes tranquilles,
Sur le duvet de la mousse et des fleurs

Lits

Lits sans apprêts, véritables asiles
Du doux sommeil et des songes flatteurs.

O peuple enfant, ô fils de la Nature !
Simples comme elle, unis par ses liens,
Pour qui son sein, comme une source pure,
Toujours ouvert, s'épanche sans mesure,
Jouissez tous, sans diviser ses biens.
O mes héros ! cœurs faits pour la droiture,
Faits pour l'amour, la sagesse et la paix !
O vous, de qui n'approchèrent jamais
L'opinion, l'erreur, ni l'imposture,
Ni le désir de l'or ou des grandeurs,
Auteurs premiers du crime et des malheurs !
Conservez bien le sort que vous assure
Votre innocence, et plaise aux dieux qu'il dure !

Il eût duré sans un vice, un fléau
Dont les progrès devinrent plus funestes
Que ne le sont tous les fléaux célestes,
Sans l'Amour-propre enfin, monstre nouveau,
Né dans cette île, et né pour sa ruine,
Qui, de l'Amour et rival et bourreau,
Au fond des cœurs le cherche et l'assassine.
A vous tracer sa fatale origine,
Faut-il, hélas ! employer mon pinceau ?

C'est par vous seul, infortuné Narcisse,
Que cette terre, inaccessible au vice,
Connut enfin le mal contagieux

Qui fit partout des ravages horribles,
Et corrompit, dans ces âmes sensibles,
De leurs vertus les germes précieux.
Vous, dont Vénus enrichit la jeunesse
De tous les dons qui captivent les cœurs,
Vous, le plus beau de ceux que sa tendresse
Avait choisis pour ses adorateurs,
Amant d'Écho, si long-temps chéri d'elle,
Quel Dieu vous fit oublier cette belle,
Pour n'aimer plus que vos traits enchanteurs?
Ce fut Junon. La déesse cruelle
Vous envoya cette fureur nouvelle,
Qui, pour vous-même, alluma votre amour.
Par vous Junon transmit, en un seul jour,
A vos amis votre aveugle délire,
Et de Vénus anéantit l'empire,
En desséchant, dans tous ses citoyens,
Le sentiment qui formait leurs liens.

Mais de nos yeux éloignons-les encore,
Ces maux affreux par ma muse annoncés :
Arrêtons-nous, pour voir au moins éclore
Ces jours si beaux, et si tôt éclipsés.

Vénus voulut, avant l'âge où l'on aime,
Voir ses sujets, voir ces couples charmans,
Couples futurs, déjà s'unir d'eux-même
Par le rapport des goûts, des sentimens.
Elle voulut que ces enfans aimables,

Pour rendre un jour leurs chaînes plus durables,
Fussent amis avant que d'être amans ;
Qu'en attendant les amoureuses flammes,
D'avance un sexe à l'autre fût lié ;
Qu'enfin l'amour, près d'entrer dans leurs âmes,
En arrivant y trouvât l'amitié ;
Car l'amitié, la confiance intime,
Nourrit l'amour, le soutient, le ranime,
Et rend ses feux plus touchans de moitié.
De leur concours, de leur souffle unanime
Naît ce plaisir pur, délicat, sublime,
Plaisir cherché par mes vœux superflus,
Plaisir moqué des mortels corrompus.
Mais, quoi ? l'amour n'est point connu du crime,
Puisque l'amour sans l'amitié n'est plus ;
Que l'amitié se fonde sur l'estime,
Et que l'estime est fille des vertus.

Or, des vertus la Nature est la mère :
Consultez-vous, et soyez mes témoins,
O mes lecteurs ! ou consultez du moins
Ces cœurs bien faits, où la vertu sincère
Ne fut jamais une plante étrangère,
Et, pour fleurir, ne demande aucuns soins.
Aussi le Dieu qu'à Paphos on révère,
Choisit leur île, en fit son sanctuaire :
Ce Dieu charmant, de la terre exilé,
Par la vertu chez eux fut rappelé.
Il attendit, pour s'y rendre auprès d'elle,

L'âge marqué, le vrai temps des amours,
Qu'il faut attendre, et qu'on prévient toujours.
Cet âge arrive, et la race mortelle
Revoit enfin le père des beaux jours,
Après l'horreur d'une absence cruelle.
Il vient, il rit, il fait dans tous les cœurs
De son flambeau jaillir une étincelle;
Et tous les cœurs, d'une flamme nouvelle,
En même-temps, éprouvent les ardeurs.

Tout change alors; tous les yeux s'ouvrent.
Non sans rougeur, les deux sexes découvrent
Que l'amitié qui les unit long-temps,
S'est transformée en d'autres sentimens.
Auprès d'Écho, l'heureux fils du Céphise
Sent des désirs qu'il n'avait pas connus.
La belle Écho, d'elle-même surprise,
Sent près de lui tous les feux de Vénus.
Le soir approche, et chaque amant s'apprête
A demander, par ses brûlans soupirs,
Le doux tribut que lui doit sa conquête;
Mais pour Narcisse il n'est point de plaisirs.
Avec douleur, Tirésias lui-même,
Qu'ont trop instruit des oracles secrets,
En l'éloignant des yeux de ce qu'il aime,
N'a consulté que leurs vrais intérêts.

Mais le jour fuit: sous le toît solitaire
De cent berceaux, sous le simple lambris

Des myrtes verts et des rosiers fleuris,
Entrelacés par la main du mystère,
L'Amour conduit les enfans de Cypris.
Dans ce bercail, le pasteur de Cythère
Veut rassembler ses troupeaux favoris;
En les comptant, son cœur se désespère:
Il lui manquait ses deux agneaux chéris.
Du reste, au moins, le Bonheur le console,
Il s'en occupe, il est partout, il vole
Sur eux, près d'eux, parle aux vents, aux ruisseaux,
Il adoucit le murmure des eaux,
Il tient captifs les fils légers d'Éole,
Hors le Zéphyre, habitant des roseaux;
Il règne en Dieu sur les airs qu'il épure,
Des prés, des bois ranime la verdure;
Des astres même, en silence roulans,
Il rend plus vifs les feux étincelans.
Amans heureux! dans la nature entière,
Tout vous invite aux tendres voluptés:
Les yeux sur vous, la nocturne courrière,
D'un pas plus lent, marche dans sa carrière,
Et pénétrant de ses traits argentés
La profondeur des bosquets enchantés,
N'y répand trop, ni trop peu de lumière.
Ce faible jour, le frais délicieux,
Le doux parfum, le calme des bocages,
Les sons plaintifs, les chants mélodieux
Du rossignol, caché sous les feuillages,
Tout, jusqu'à l'air qu'on respire en ces lieux,

Jette dans l'âme un trouble plein de charmes,
Tout attendrit, tout flatte, et de ses yeux,
Avec plaisir, on sent couler des larmes.

O belle nuit! nuit préférable au jour!
Première nuit à l'amour consacrée!
En sa faveur, prolonge ta durée,
Et du soleil retarde le retour.

Et toi, Vénus, qui présides sans cesse
A tous les pas de tes chastes enfans,
Qui les unis, sans témoins, sans promesse,
(Précautions dont ces heureux amans
N'ont pas besoin pour demeurer constans),
Tendre Vénus, lorsque, sous tes auspices,
De tes plaisirs ils cueillent les prémices,
Descends, allume, et rallume leurs feux,
Et dans leurs sens, invisible auprès d'eux,
Verse les flots de tes pures délices.

Applaudis-toi, grande divinité,
Applaudis-toi, contemple ton ouvrage:
D'un œil serein vois la félicité
De tant de cœurs qui te rendent hommage:
Vois cette scène, et ces groupes épars.
Quel lieu jamais offrit à tes regards
De ton pouvoir un plus beau témoignage,
Et du bonheur une plus vive image?
Où cependant, où ne portes-tu pas

Et le bonheur et l'innocente joie ?
En quelque endroit que se tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaîté se déploie ;
La paix te suit ; les flots séditieux,
Quand tu parois, retombent et s'apaisent ;
L'aquilon fuit ; les tonnerres se taisent,
Et le soleil revient, plus radieux,
Dorer l'azur dont se peignent les cieux.
A ton aspect, la Nature est émue ;
En rugissant, le lion te salue ;
L'ours, en grondant, t'exprime ses plaisirs ;
L'oiseau léger te chante dans la nue ;
Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend honneur et t'offre ses désirs.
Rien ne t'échappe, et l'abîme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes ;
Et sous tes traits, sous tes brûlans éclairs,
Pleins d'allégresse, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des mers.
C'est toi par qui sont les êtres divers,
C'est toi, Vénus, qui rajeunis les mondes,
Et dont le souffle anime l'univers.

L'Olympe même éprouve ta puissance,
Et Jupiter.... Mais que dis-je ? et pourquoi
Parlé-je ici de ton empire immense ?
Mon zèle ardent m'emportait malgré moi :
Faible mortel, je me tais devant toi.
Pour te louer, la meilleure éloquence

Est de sentir, de te suivre en silence,
Et de céder doucement à ta loi.
Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
T'honorent plus que les sons de ma lyre ;
Je la suspends moi-même à ton autel,
Et me dévoue à ton culte immortel.

Transporte-moi parmi tes insulaires,
Egare-moi dans les réduits secrets
De leurs vallons, de leurs sombres forêts.
Je les verrai, ces rives étrangères,
J'irai trouver ces peuples fortunés,
Ces amans vrais, ces maîtresses sincères :
J'irai chez vous, paisibles solitaires,
Jouir des biens qui vous sont destinés ;
A votre suite, ô Nymphes bocagères !
J'irai fouler les naissantes fougères,
Et, les cheveux de roses couronnés,
M'associer à vos danses légères.

CHANT SECOND.

De ce bonheur, qui semblait fait pour tous,
Le beau Narcisse, Écho, sa belle amante,
Sont privés seuls par un pouvoir jaloux.
Aimable enfant, et vous, nymphe charmante,
Qu'aviez-vous fait? et quel crime sur vous
Avait du ciel attiré le courroux?

Narcisse, Écho, par un avis céleste,
Sont menacés du sort le plus funeste,
Le même jour, oui, le jour fortuné,
Qu'à leurs plaisirs ils auront destiné;
Tirésias, que le destin éclaire,
De ce destin organe involontaire,
A ces amans, près de combler leurs vœux,
Avait prédit cet avenir affreux.

Mais il craignait le penchant invincible
Que l'un pour l'autre ils éprouvaient tous deux:
La soif du cœur, l'instinct impérieux,
Pouvaient braver cet oracle terrible.
Pour les amans il n'est rien d'impossible,
Et les périls ne sont rien à leurs yeux.
Les vrais amans laissent tonner les dieux:

De nos désirs l'attrait irrésistible
Parle plus haut que l'enfer et les cieux.
Il voulut donc, sous un prétexte heureux,
Oter lui-même à ce couple sensible
L'occasion qu'il redoutait pour eux,
L'occasion d'un moment dangereux.
Tromper l'amour est chose peu facile :
Tirésias, en ressources fertile,
Sut, nuit et jour, enchaîner près de lui
Son jeune élève, à ses ordres docile.
« Mon fils, dit-il, si je fus votre appui
» Dans l'âge tendre, où l'homme, sans autrui,
» A se conduire est encore inhabile,
» A votre tour, conduisez aujourd'hui
» Et soutenez ma vieillesse débile.
» Venez, mon fils, votre présence utile
» Des jours trop longs m'abrégera l'ennui.
» Nous marcherons attachés l'un à l'autre
» Par les deux bouts de ce ruban léger,
» Qui réglera ma route sur la vôtre,
» Et loin de moi bannira le danger.
» Approchez-vous ». Le crédule Narcisse
Vient s'enchaîner, sans prévoir l'artifice.
De ce moment, il précède, il conduit
Le vieux devin, qui chemine avec peine,
Qui, dans le jour ne trouvant que la nuit,
Pour s'étayer dans sa marche incertaine,
Courbe son corps sur un appui de frêne,
Et fortement tient le cordon qu'il suit.

Mais en captif te retenant sans cesse,
Trop simple enfant, ainsi Tirésias
T'empêchera, barbare par tendresse,
De rester seul auprès de ta maîtresse,
Et saura bien, quand tu guides ses pas,
Sur tous les tiens veiller avec adresse.

Souvent Écho, souvent Narcisse en pleurs
Près de leur père unissaient leurs douleurs,
Et ce bon père, ému de ces alarmes,
Pleurait lui-même, en essuyant leurs larmes.

Regards, soupirs, quelques baisers encor,
Donnés, rendus, savourés en cachette,
Malgré les soins de l'aveugle Mentor,
Mêlaient du moins, dans leur âme inquiète,
A l'amertume une douceur secrète.
Mais ces baisers tremblans, mal assurés,
Ces faibles biens, que sont-ils, comparés
A ces torrens de volupté parfaite,
Où les amans, de plaisir altérés,
Sont, à longs traits, de plaisir enivrés ?

Un jour enfin, jour de triste mémoire,
Qui vit la faute et les malheurs d'Écho !
Jour qui devrait des fastes de l'histoire
Être effacé par la main de Clio !
L'astre du monde ouvrait encore à peine,
Dans l'Orient, son palais de vermeil ;

Près d'un taillis, sur le bord d'une plaine,
Parmi les fleurs, sous la voûte d'un chêne
Impénétrable aux rayons du soleil,
D'accord entr'eux, Zéphyre et le Sommeil
Flattaient Narcisse, et ces gardiens fidèles,
Au loin chassaient, en secouant leurs ailes,
Les noirs soucis, jusqu'au temps du réveil.
Depuis trois jours, depuis trois nuits entières,
Vous n'aviez pu, Dieu des heureux pavots,
Sous votre main abaisser ses paupières,
Ni dans ses sens rétablir le repos.
Il pressentait les approches fatales
De son malheur; mais les dieux quelquefois
A nos chagrins laissent des intervalles:
Le Sommeil vient, la Nature a ses droits.

Écho survint. L'ennui qui la dévore
Vers son amant l'appelle dès l'aurore.
Le tendre Amour présente à ses regards
Tirésias et celui qu'elle adore.
Près d'eux, sur l'herbe, étaient de toutes parts
Traits et carquois confusément épars,
Traits dont Narcisse, en des jours plus tranquilles,
Aimait l'usage, et qu'il laisse inutiles.
Près du vieillard qui le tient enchaîné,
Sur ses genoux, d'un air de confiance,
Il sommeillait, mollement incliné,
Et le vieillard, seul, assis en silence,
Le soutenait, d'un air de complaisance.

L'agile Écho précipitait ses pas ;
Mais tout à coup, immobile, enchantée,
Un peu loin d'eux elle s'est arrêtée.
A cet enfant qui ne la voyait pas,
Elle sourit en étendant les bras ;
Elle sourit, et pourtant elle pleure.
Le ciel présente un contraste pareil,
Lorsque dans l'air on voit, à la même heure,
Tomber la pluie et briller le soleil.
« Sans doute, hélas ! à son inquiétude,
» Toute la nuit, dit-elle, il s'est livré ;
» Au jour naissant le sommeil est entré
» Dans ses beaux yeux fermés de lassitude.
» Comme en dormant il reprend sa fraîcheur
» Et ses attraits ! que dans cette attitude
» Il est touchant ! qu'il est cher à mon cœur ! »
Vers le gazon où Narcisse repose,
Disant ces mots, elle court vivement ;
Puis, abaissant une bouche de rose,
De cent baisers, doucement, doucement,
Presse, en secret, sa bouche demi-close.
Qu'il est heureux ! mais que dis-je ? endormi,
S'il est heureux, il ne l'est qu'à demi.

Enfin, cédant à sa douleur amère,
Écho se jette aux genoux de son père,
Et d'une voix qu'éteignent les soupirs,
Exprime ainsi ses mortels déplaisirs :
« O vous, de qui la bonté paternelle,

» Narcisse et moi, daigne nous consoler ?
» Toujours le sort nous fera-t-il trembler ?
» Que tarde-t-il ? et quand sa main cruelle
» Du dernier trait nous doit-elle accabler ?
» Faut-il long-temps languir dans la contrainte
» En l'attendant ? Condamnés par le ciel,
» Faut-il encor que nous mourions de crainte,
» Cent fois le jour, avant le coup mortel ?
» Ah ! quel que soit ce malheur que j'ignore,
» L'incertitude est plus affreuse encore.
» Il est cent maux que notre esprit flottant
» Craint tour à tour, pour un qui nous attend.
» Mais, ce qui rend notre infortune extrême,
» Nous redoutons le jour du bonheur même :
» Nous nous aimons, et n'osons nous unir !
» Serait-ce un mal de s'unir, quand on s'aime,
» Pour que le ciel voulût nous en punir ?
» O vous, mon père ! oh ! si jamais votre âme
» Du tendre amour avait connu la flamme,
» Si vous lisiez dans le sein des amans,
» Avec pitié vous verriez nos tourmens.
» Un dieu menace. A-t-il quelque supplice
» Plus dur pour moi que de perdre Narcisse ?
» Je crains sa perte, et c'est mon seul effroi.
» Mon cher amant ! toi seul es tout pour moi.
» Mon choix est fait, s'il faut que je choisisse
» Ou de mourir ou de vivre sans toi.
» Je périrai.... Sera-ce avec justice
» Suis-je coupable ? » Alors Tirésias :

» Craignez le ciel et ne l'accusez pas :
» Le ciel est juste. Est-ce à vous, téméraire,
» D'oser juger la justice des Dieux ?
» Ah ! réprimez ce penchant curieux,
» Ou redoutez un châtiment sévère.
» Penchant funeste ! Écho, tremble aujourd'hui
» D'être coupable, et de l'être par lui.

» Mais le temps vole. Allez dans ces campagnes,
» Allez, ma fille, assembler vos compagnes.
» Je vous attends ; et quand l'astre du jour
» Aura fourni la moitié de son tour,
» Nous irons tous, dans un grand sacrifice,
» (Honneurs, hélas ! peut-être superflus !)
» Prier Junon de vous être propice :
» Craignez Junon..... Je n'en dirai pas plus ;
» Et dès ce soir, si de tristes présages,
» Lorsque tantôt nous irons l'implorer,
» N'annoncent pas qu'il faut vous séparer,
» Et que sa main rejette vos hommages,
» Oui, dès ce soir je couronne vos vœux.
» Car, je le sens, enfin cette journée
» Doit décider de votre destinée.
» Et va vous rendre heureux ou malheureux. »

Écho partait. Dans le vague des nues,
Elle apperçoit deux cygnes éclatans,
Au col flexible, aux ailes étendues,
Qui dans un char, au bruit de leurs accens,

Traînent Vénus, et volent sur les vents.
En se jouant, légèrement ils fendent
Le sein des airs, et lentement descendent
Sur le gazon, jusqu'aux pieds du vieillard.
Avec respect, pesamment il s'empresse
De se lever, d'aller à la déesse,
Pour l'adorer, au sortir de son char,
Retombe assis, et maudit sa vieillesse.
Au mouvement que fit Tirésias,
L'enfant roulant s'en va sur l'herbe épaisse
Tomber près d'eux, et ne s'éveille pas :
Tant le sommeil lui rend avec usure
Ce que le soin fit perdre à la nature !

« Dors, cher enfant, sous ces ombrages verts.
» Esprits légers, qui volez dans ces plaines,
» Paisibles vents, par vos molles haleines,
» Autour de lui, rafraîchissez les airs.
» Vous, mes oiseaux, par vos tendres concerts,
» Calmez son âme, et faites dans ses veines
» Couler la paix et l'oubli de ses peines. »
Ainsi parla la mère des Amours ;
Puis, s'asseyant sur un lit de verdure :
» Guide prudent, qui veillez sur ses jours,
» Hélas ! dit-elle, à vous seul j'ai recours :
» Apprenez-moi sa disgrâce future,
» Et de son sort percez la nuit obscure.

» Belle Vénus, reprit Tirésias,

» De

» De l'avenir le destin est le maître.
» Sa volonté dirige tous nos pas :
» Respectons-la sans vouloir la connaître ;
» Pour la connaître, on ne la change pas.
» Eh ! qui, d'ailleurs, de ce dieu redoutable
» Peut déchirer le voile impénétrable ?
» Par moi sans doute il annonce aux mortels,
» Tantôt des biens, tantôt des maux cruels ;
» Mais par ma voix rarement il déclare
» Quels sont ces maux ou ces biens qu'il prépare ;
» Avec moi-même il sait dissimuler,
» Et ne répand qu'une lumière avare
» Sur les secrets qu'il veut me révéler.
» De ces enfans ce qu'il daigne prédire,
» Diversement se peut interpréter.
» Il serait long de vous le répéter,
» Tendre Cypris, et pour vous le redire,
» De mon histoire il faudrait vous instruire :
» Il en dépend et s'y trouve enchaîné....
» Mais laissons-là mon sort infortuné,
» Et de ma vie étouffons la mémoire. »

» Non, dit Vénus, il faut tout recueillir,
» Le passé peut expliquer l'avenir.
» J'attends de vous ce récit, cette histoire,
» Toujours promise, et remise toujours ;
» C'est trop long-temps différer, tous les jours,
» Cette faveur qu'une déesse implore.
» Ne pensez plus vous en défendre encore,

» Ni m'échapper par de nouveaux détours.
» Voyons enfin ces événemens rares,
» Ce long tissu d'aventures bizarres,
» Qui de vos ans ont illustré le cours.
» Parlez sans crainte; à l'ombre de ce chêne
» Nous sommes seuls, nul témoin ne nous gêne,
» Nul indiscret n'entendra nos discours. »

Ainsi du moins le croyait la déesse;
Mais un buisson dérobait à ses yeux
La jeune Écho, qui s'était, auprès d'eux,
Dans le taillis glissée avec finesse.
En surprenant ce qu'ils disaient tous deux,
Écho voulait pénétrer ce mystère
Qui l'intéresse, et que l'on veut lui taire.
Injustes Dieux! pourriez-vous la punir
D'avoir tenté de sauver ce qu'elle aime?
Serait-il vrai qu'elle eût fait elle-même
Tout son malheur, voulant le prévenir?

Elle était fille; elle était amoureuse;
Elle tremblait pour l'objet de ses soins;
C'était assez pour être curieuse,
C'était assez: filles le sont pour moins;
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable;
Et pour Echo, sa faute est excusable.
Si cette nymphe est coupable en ceci,
Je lui pardonne, Amour la fit coupable.
Puisse le sort lui pardonner aussi!

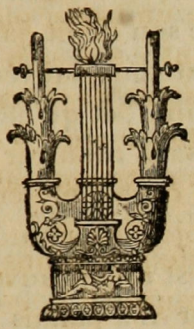
Discrètement, et d'une main habile,
En écartant le feuillage mobile,
L'œil et l'oreille avidement ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers;
Ne peut qu'à peine, en ce petit asile,
Trouver sa place, et craint de se montrer,
Ne se meut pas, et n'ose respirer;
Sait ramasser son corps souple et facile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un geste, un rien:
Un mot, un geste, un rien, tout est utile.
Comme elle aussi, Vénus le savait bien.
Vénus croyait de ces énigmes sombres
Voir par degrés se dissiper les ombres;
Qu'une parole échappée au hasard,
Dans le récit qu'elle attend du vieillard,
Malgré lui-même, éclaircirait peut-être
Ce qu'il semblait n'oser faire connaître;
Qu'une fois mis en humeur de conter
(Car on se plaît à conter à cet âge),
A ce plaisir se laissant emporter,
Il pourrait bien, moins discret et moins sage,
Par quelque trait imprudemment lâché,
De l'avenir entr'ouvrir le nuage,
Et dévoiler ce qu'il tenait caché.

Tirésias dans un profond silence
Devait toujours se tenir retranché;
Mais il sent peu la triste conséquence

De son récit ; et l'humaine prudence
Qui dans la nuit de tout temps a marché,
Dans quelque abîme a toujours trébuché ;
D'ailleurs, quel art, quels ressorts, quelle adresse
Vénus alors n'employa-t-elle point !
Plainte, menace, autorité, caresse,
Tout fut d'usage ; on n'omit aucun point.
Contre Vénus que peut notre faiblesse,
Quand l'artifice à son pouvoir est joint ?
Il balançait : la belle enchanteresse
Soudain lui donne un baiser plein d'appas,
Vole à son col, contre son sein le presse,
Et tendrement le serre dans ses bras.
La jeune vigne entoure ainsi l'écorce
D'un orme antique, et l'embrasse avec force.

Tirésias, réchauffé par Vénus,
Sentit en lui se ranimer la cendre
De ces doux feux, autrefois si connus,
Et d'un soupir il ne put se défendre.
« Vous rappelez à notre souvenir
» Un temps bien cher, dit-il à Cythérée :
» O temps heureux, mais de courte durée !
» Temps des amours, qui ne peux revenir,
» Devais-tu naître ? ou devais-tu finir ?
» Regrets amers ! Mon âme déchirée,
» Tout de nouveau se rouvre à ses douleurs.
» Il faut pourtant vous conter mes malheurs.
» La Renommée en a parlé, sans doute,

» Plus d'une fois, à la table des dieux ;
» Mais ses cent voix, dans la céleste voûte,
» Mentent souvent, comme dans ces bas lieux. »



CHANT TROISIÈME.

« Depuis le jour où, témoin de vos charmes,
Au mont Ida, l'heureux berger Pâris,
De la beauté vous accordant le prix,
Força Junon de vous rendre les armes,
Junon piquée a toujours contre vous
Lancé les traits de son dépit jaloux ;
Et l'avenir ne peut vous sauver d'elle,
Puisqu'elle est femme, et qu'elle est immortelle ;
Souffrez ce mot, sans montrer de courroux.
Moi, qui du sien devais me croire indigne,
J'en suis aussi l'objet infortuné,
Et mon exemple est une preuve insigne
Que son cœur dur n'a jamais pardonné.
Or, si ce cœur nous unit dans sa haine,
Dès lors, Vénus, elle voit avec peine,
Nos citoyens, enfans de votre choix :
Ils sont à vous, et vivent sous mes lois,
C'en est assez ; la commune ennemie,
Renversant l'île encor mal affermie,
Veut de nous deux se venger à la fois.

« Elle est puissante, et les bords du Scamandre ;
Beaux lieux, changés en un séjour d'horreur,
Ces tours qu'en vain vous voulûtes défendre,

Cet Ilion, dont fume encor la cendre,
Ont éprouvé ce que peut sa fureur.
Cette fureur aujourd'hui se ranime,
Mais sans éclat, et cherchant sourdement
A nous creuser un invisible abîme,
Avec plus d'art, agit plus sûrement.
Ce couple aimable en sera l'instrument;
Il en sera la première victime,
Si le destin n'en ordonne autrement:
Car le destin, par son vouloir suprême,
Peut rendre vain ce qu'elle a résolu;
Mais je crains bien que ce maître absolu,
Dans ses projets ne la serve lui-même.
Tendres amans, tout me présage assez
Qu'il doit vous perdre; et mes malheurs passés
De vos malheurs sont l'image et l'emblême.
Pour me porter les plus sensibles coups,
On me poursuit aussi dans ce que j'aime,
Et c'est moi seul que l'on punit en vous.
On vous punit, et je suis le coupable!
Eh quoi! Junon ne se contente pas
De tous les maux dont sa rage implacable
A jusqu'ici frappé Tirésias!
Je l'offensai; mais des traits d'imprudence,
Dignes, au plus, d'un châtiment léger,
Méritaient-ils cet excès de vengeance?
Daignez, Vénus, m'entendre et me juger.

» Sorti des murs, qu'aux accens de sa lyre

Un fils des dieux, architecte nouveau,
Près de l'Euripe autrefois sut construire,
Sacrés remparts qui furent mon berceau,
Je voyageais, curieux de m'instruire,
Jaloux de voir, dès mes plus jeunes ans;
L'esprit, les mœurs des peuples différens.
Je parcourais ces îles renommées
Que voit la Grèce à l'orient semées,
Et dont le cercle environne Délos.
Une tempête, un dieu plutôt m'égare
Près de l'Asie, au sein des vastes flots
Rendus fameux par la chute d'Icare,
Et le destin me conduit à Samos.
Que n'ai-je, ô ciel! péri dans cet orage!
Mais mon malheur me sauva du naufrage.

» Ce fut, déesse, en ce triste séjour,
Que de Junon j'excitai la colère.
Comme à Cadmus, le ciel m'offrit un jour
Deux grands serpens qui, près d'une onde claire,
Gardaient ses bords et les bois d'alentour.
L'amour s'apprête à les unir ensemble:
Mais quel amour! à la haine il ressemble.
Ces fiers dragons, près de se caresser,
En s'abordant semblaient se menacer.
Entre les dents, dont leur gueule est armée,
Sort en trois dards leur langue envenimée,
Organe impur qu'anime le désir;
Signal affreux de leur affreux plaisir.

D'un

D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jette autour d'eux des regards foudroyans.
Mais tout-à-coup ils sifflent et s'embrassent,
Etroitement l'un l'autre ils s'entrelacent
Dans les replis de leurs corps ondoyans.
De vingt couleurs l'éclat qui les émaille,
Varie au gré de ces longs mouvemens,
Et mon œil voit, dans leurs embrassemens,
D'un feu changeant s'allumer leur écaille.
Telle est l'Iris, quand un nuage obscur,
Chargé de pluie, altéré de lumière,
Boit le soleil, et vers notre paupière
Réfléchit l'or, et la pourpre et l'azur.

» Un javelot (sans en prévoir l'usage,
Dans une main j'avais deux javelots)
Lancé d'abord sur ce couple sauvage,
De leur sang noir, qui coulait à ruisseaux,
Teignit près d'eux les herbes et les eaux.
Blessés tous deux, tous deux avec courage
Dressent la tête, et recourbent de rage,
Leur queue immense, en cercles redoublés,
Puis, jusqu'à moi s'alongent, se déploient
D'un saut agile, et devant eux m'envoient
Tous leurs poisons en vapeurs exhalés.
De l'autre dard j'arrête leur furie,
Et par mon bras, malgré leur force unie,
Le double monstre, à la fois combattu,
Dans la poussière, à la fois abattu,

Laisse à mes pieds sa colère et sa vie.

» Ils expiraient. Une voix dans les airs,
Au bruit des vents, au milieu des éclairs,
S'ouvre un passage, et me glace de crainte :
» Ah ! malheureux ! près d'une source sainte,
» Et sur des bords à Junon consacrés,
» Oses-tu bien, dans tes fureurs impies,
» De ce lieu même attaquer les génies,
» Ces demi-dieux à Samos adorés ?
» Tremble... frémis. Junon qui les protège
» Saura punir ce forfait sacrilége.
» Ta cruauté, sans respecter leurs feux,
» Les a privés des plaisirs amoureux :
» Bientôt toi-même, avec plus de justice,
» Eprouveras un semblable supplice,
» Et tu verras tes élèves un jour,
» Ainsi que toi, l'éprouver à leur tour. »
Ah ! j'ai rempli de l'oracle funeste
Une partie ; ils rempliront le reste.

» Je n'avais pas, en ce temps fortuné,
Ce front bruni de rides sillonné,
Ce grand front chauve, et cette barbe épaisse
Que tous les jours argente la vieillesse.
Que mon bel âge a fui d'un vol léger !
Que promptement, dans son cours passager,
Chacun de nous touche au soir de la vie !
Le temps cruel et sa faux ennemie

N'approchent point de l'Olympe immortel,
Et les dieux seuls ont un jour éternel.

» Avant le temps de mes longues disgrâces,
Jadis en moi se trouvaient réunis
Les doux attraits, la jeunesse, les grâces
Et de Narcisse et de votre Adonis :
Aussi les cœurs volaient tous sur mes traces.
Mille beautés, dignes de m'enflammer,
Avaient cherché vainement à me plaire :
Dans les forêts, errant et solitaire,
Je me cachais, et je craignais d'aimer.
Je vis Irène, et mon fier caractère,
A son aspect, se sentit désarmer.
Aimable Irène ! objet si plein de charmes !
Victime, hélas ! de tes feux trop constans !
Fille trop tendre ! après trois fois seize ans,
Ton souvenir m'arrache encor des larmes.

» Devant les dieux je reçus son serment,
Elle eut le mien. Nous touchions au moment
Si cher pour moi, si cher pour elle-même :
Nous avancions vers le bonheur suprême;
Ma bouche avait des baisers précurseurs
Cueilli déjà les premières douceurs;
Mais, ô prodige ! ô soudaine disgrâce !
Dans tous mes sens émus par le désir,
Et qu'animait l'approche du plaisir,
Un froid mortel se répand et les glace :

J'en perds l'usage..... ou plutôt... quel affront !
Je perds.... La honte est encor sur mon front.
O chère épouse ! en quel moment étrange,
Et par quel trait, inouï jusqu'alors,
Cette Junon me surprend et se venge !
Entre tes bras, la cruelle me change,
En jeune nymphe, et trompe mes transports :
Je m'éclipsai dans mes plus doux efforts.
Telle en nos champs la tendre sensitive
Fuit le toucher, délicate et craintive,
Et rentre en soi; mais du moins, ô Vénus !
Si nous ôtons le doigt qui la captive,
Elle renaît et plus fraîche et plus vive :
Elle renaît; et moi, triste, confus,
Moi, sans renaître, hélas ! je disparus
A mes regards, comme aux regards d'Irène;
Et mon amante étonnée, incertaine,
En moi me cherche et ne me trouve plus.
« Ainsi le sort nous joue et nous opprime,
» S'écria-t-elle; ainsi, faibles humains,
» A peine il met le bonheur dans vos mains,
» Que devant vous il entr'ouvre un abîme,
» Où vous voyez fondre et s'évanouir
» Ce vain bonheur dont vous deviez jouir.
» Toi, qu'il détruit, je vois de cet ouvrage,
» De ce néant s'indigner ton courage;
» Je souffre aussi : tout est fini pour moi.
» Mais à ta main si je ne puis prétendre,
» J'attends de toi l'amitié la plus tendre;

» C'est mon espoir. Ne crois pas qu'après toi
» Aucun amant m'engage sous sa loi.
» Quand tu n'es plus, je veux chérir ta cendre,
» Et ta mémoire aura toujours ma foi. »

» Je fus sensible à cet amour fidèle,
Et je l'aimai, mais sans brûler pour elle.
Eh ! que pouvais-je en cet état nouveau !
Elle avait vu dans la nuit éternelle
De mes désirs s'éteindre le flambeau :
J'étais vivant, et j'étais au tombeau.

» D'Irène, au moins, compagne inséparable,
Je lui donnais mes inutiles jours :
Notre amitié devint inaltérable.
Près d'elle enfin, j'oubliai pour toujours
Ces lieux charmans, ces lieux qui m'ont vu naître,
Et que l'Ismène arrose dans son cours :
Comment alors pouvais-je y reparaître ?

» Tous mes conseils ne purent étouffer
Au sein d'Irène une ardeur insensée.
Mon vain fantôme occupait sa pensée,
Et la raison ne put en triompher.
Sa passion, faiblement endormie,
Se réveillait de moment en moment,
Et chaque jour, aux yeux de son amie,
Elle donnait des pleurs à son amant.

» J'étais bien loin de partager sa flamme.

Le sexe dit que la simple amitié
Peut, sans l'amour, satisfaire son âme;
Le sexe ment : le tendre amour réclame
De ces beaux cœurs au moins une moitié :
J'en fis l'épreuve. Acis eut ma tendresse;
Acis m'aimait, Acis savait aimer :
Je fus discrète, et ma délicatesse
Voulut cacher à ma triste maîtresse
Un feu nouveau qui devait l'alarmer.
Mais j'ignorais que le trait qui nous blesse
Ne peut en nous toujours se renfermer,
Et qu'il n'est point de si secret mystère,
Que tôt ou tard un œil jaloux n'éclaire.
A ma rougeur, à ce trouble si prompt,
Qu'au nom d'Acis on voyait sur mon front,
A mon silence, à mon air de contrainte,
Irêne apprit mon penchant et ma feinte.

» Pardonne, Irêne. A mon cœur, comme au tien,
Un dieu commande, un dieu, tu le sais bien,
Qui, malgré nous, de nous mêmes dispose.
Athénaïs (ce nom était le mien
Depuis le jour de ma métamorphose),
Athénaïs plaint les maux qu'elle cause,
Plaint ton amour, mais s'occupe du sien.
Que diras-tu? De quelle jalousie
Ton âme, hélas! sera-t-elle saisie,
Lorsque, malgré tes regrets et tes cris,
Mon jeune amant, aux autels d'hyménée

Me conduira, de guirlandes ornée,
Comme on me vit t'y conduire jadis ?

» Elle arriva, cette grande journée.
Souvenez-vous de cet instant, Cypris,
Où, dans les bras d'Irêne consternée,
Tirésias devint Athénaïs.
Vous le dirai-je ? En un moment semblable,
Quand mon époux est à peine en mes bras,
Quand au plaisir tout paraît favorable,
Par un retour que je n'attendais pas,
Athénaïs devint Tirésias.
Ainsi, deux fois la déesse fatale
Me fit souffrir le tourment de Tantale ;
Ainsi, le sang des serpens amoureux
Sollicitant sa cruelle justice,
Elle voulut, pour les venger tous deux,
Du double sexe en moi tromper les feux,
Unir en moi le différent supplice
Que dut jadis éprouver chacun d'eux.
Ce châtiment aurait dû lui suffire.
Acis gémit. De ses bras caressans,
Les yeux baissés, honteux, je me retire,
Et lui remets son cœur et ses présens.

» Je le quittai, pour voler chez Irêne.
Enfin, disais-je, à moi-même rendu,
Je vais encor la faire souveraine
D'un tendre cœur qu'elle a long-temps perdu.

Flatteuse idée ! espérance trop vaine !
J'entre.... la Parque allait trancher son sort,
Et m'attendait pour cette horrible scène.
« Irêne !.... ô Dieux ! criai-je avec transport,
» Vois ton amant que le ciel te ramène,
» Entends ma voix » .... Elle fait un effort,
Etend les bras, me cherche, ouvre avec peine
Des yeux nageant dans l'ombre de la mort,
Me reconnaît.... Un doux rayon de joie
Sur son visage, où régnait la pâleur,
Fait, un moment, renaître la couleur.
« Serait-ce toi ? Que faut-il que j'en croie ?
» Se peut-il bien qu'enfin je te revoie ?
» Mais dans quel temps ? Ah ! je n'ai pu souffrir
» Ton autre hymen; ma tendresse jalouse
» M'a consumée..... Adieu, je vais mourir,
» Heureuse au moins de mourir ton épouse !
» Retiens tes pleurs. Puissé-je, à l'avenir,
» Trop cher époux, vivre en ton souvenir !
» Puissé-je ! » ..... Alors elle perd la lumière.
Hélas ! en vain, la serrant dans mes bras,
Je la voulais disputer au trépas ;
Il me fallut lui fermer la paupière,
Et sur sa bouche on me vit recueillir
Ses feux, son âme et son dernier soupir.

» Dès cet instant, pardonnez, ô déesse !
Je pris en haine et l'hymen et l'amour :
Dès lors, mon cœur, flétri par la tristesse,

A vos plaisirs se ferma sans retour.
Si mon image a dans le sein d'Irêne
Régné jadis jusqu'à son dernier jour,
Je veux moi-même, occupé de la sienne,
Dans le tombeau l'emporter à mon tour.

» Je voulais fuir une île que j'abhorre;
Mais le destin qui fit tous mes malheurs,
De ces premiers peu satisfait encore,
M'y préparait de nouvelles douleurs.

» C'est à Samos que Junon prit naissance;
C'est à Samos, séjour de son enfance,
Que de son frère elle fit son époux.
Elle s'y plaît, et cette heureuse terre
Lui sert d'asile, en ces momens jaloux
Où, pour un temps, la déesse en courroux
Renonce au lit du maître du tonnerre.
Souvent aussi Jupiter suit ses pas;
Dans ces bosquets il la trouve plus belle.
A leur aspect, son cœur se renouvelle,
Et brûle encor de ces feux délicats
Qu'il y sentit pour ses jeunes appas;
Et son amour met à profit, près d'elle,
Les souvenirs que ce lieu leur rappelle;
Mais quelquefois elle vient s'y cacher,
Respirer seule, et jouir d'elle-même:
Sans cour, sans pompe, elle vient y cherch
La liberté, qui fuit le rang suprême;

De son front grave elle y vient détacher
Tous ses ennuis, avec son diadême ;
Elle y vient rire ; on rit peu dans les cieux.
Je la plaindrais, je plaindrais tous les dieux
D'être immortels, si ces dieux qu'on révère,
Devaient traîner leur triste éternité,
Sans dépouiller la majesté sévère :
Si, pour l'honneur de la divinité,
Ils ne pouvaient briser la chaîne austère
De la contrainte et de la dignité.
Junon commande à la nature entière,
Je le confesse, et pour ce cœur si fier
Il est flatteur de marcher la première
Parmi les dieux, et près de Jupiter.
Il faut pourtant à cette reine altière
D'autres plaisirs, des plaisirs plus touchans.
Samos lui rouvre un sein qui l'a nourrie,
Et Junon trouve en cette île fleurie
Ces plaisirs purs qui naissent dans les champs.

» Elle y parut, alors que toute prête,
Sur le rivage, en ses replis flottans,
Déjà ma voile emprisonnait les vents.
J'allais partir ; mais son ordre m'arrête.
Conduit près d'elle, et près de son époux,
Dans un salon de fleurs et de verdure,
Orné des mains de la simple nature,
Je viens, je tombe à leurs sacrés genoux.
De l'univers je contemple les maîtres.

Ils étaient seuls ; car les dieux de leur cour
Etaient restés au céleste séjour ;
Et le troupeau des demi-dieux champêtres,
Par Jupiter enivrés en ce jour,
Trop échauffés de nectar et d'amour,
L'avaient quitté, pour suivre sous les hêtres
Le jeune essaim des nymphes d'alentour.
L'exemple entraîne, et le fils de Saturne
Avait aussi, sur la fin du repas,
Pressé Junon, et volé dans ses bras.
Tout l'annonçait ! on remarquait une urne
Sur le gazon, renversée auprès d'eux,
Et cent cristaux qui, brisés dans leurs jeux
Témoins récens d'une gaîté folâtre,
Du grand combat, parsemaient le théâtre.

» Sages enfin, après l'emportement,
Ils jouissaient de ce repos charmant
Où tombe une âme heureuse et satisfaite,
Calme enchanteur, tranquillité parfaite,
Pure, sans trouble et sans égarement.
Ils raisonnaient, ils demandaient comment
L'enfant Amour, qui paraît si paisible,
Porte en nos sens ce tumulte terrible,
Tel que celui de l'humide élément,
Quand l'Aquilon de son souffle invincible
Le bouleverse impétueusement.
Ils demandaient si sa flamme invisible
Sur chaque sexe agit également,

Lequel des deux, la maîtresse ou l'amant,
Prend plus de part, se montre plus sensible
A ses plaisirs, dans un tendre moment.
Junon disait : faut-il qu'on délibère ?
Ne sait-on pas qu'en ces instans si doux,
L'homme plus vif est plus flatté que nous ?
Mais Jupiter prétendait le contraire.
C'est aux experts d'expliquer ce mystère ;
Mais des experts, en est-il sur ce point ?
L'expérience, en ce cas nécessaire,
Qui peut l'avoir ? Eh ! Cypris ne l'a point ;
Cypris pourtant du plaisir est la mère. »
A ce propos la déesse sourit,
Et le vieillard en ces termes reprit :

» On me fit juge, en cette conjoncture.
J'étais fameux ; et ma double aventure ;
Dont les détails ont été mal connus,
A Jupiter donnait droit de conclure
Que je pouvais, instruit sur la nature,
N'ignorant pas l'une et l'autre Vénus,
Développer cette matière obscure.
Il ne savait mes destins qu'à demi,
Et je le crois ; sa sagesse profonde
Peut bien mouvoir les grands ressorts du monde,
Sans s'occuper du sort d'une fourmi.
De mes malheurs Junon mieux informée,
Puisqu'en secret elle en était l'auteur,
A son époux loin d'ôter son erreur,

Accréditait ma fausse renommée ;
Elle riait, et jouissait tout bas
De sa malice et de mon embarras,
Comblait mes maux, qui furent son ouvrage,
En y joignant et l'insulte et l'outrage,
Et m'honorait pour me faire rougir.
Sa bouche enfin, paroissant m'applaudir,
Par un discours, que le dieu crut sincère,
Sut m'accabler d'une ironie amère :
« Vous, qui rendez les dieux même jaloux !
» Pour qui le sort, de ses dons moins avare,
» A réuni, par un accord si rare,
» Les deux plaisirs et d'épouse et d'époux,
» De ces plaisirs quelle est la différence ?
» Lequel vous semble et plus vif et plus doux ?
» Une dispute, élevée entre nous
» Sur ce problême, attendait la sentence
» D'un connaisseur, d'un juge tel que vous.
» Des rois du ciel éclairez l'ignorance.
» Le monde entier, qui vantait votre nom,
» Des dieux encor vous nommera l'arbitre.
» A ce bienfait, reconnaissez Junon ;
» Vous lui devrez ce respectable titre. »

» Je ressentis jusqu'au fond de mon cœur
Le sel piquant de ce discours moqueur.
Mais, malgré moi, malgré ma honte extrême,
Je l'acceptai, ce titre si pompeux,
Et j'avouerai que, par vanité même,

Je fus sensible à cet honneur suprême:
Vanité folle ! honneur trop dangereux !
Sur cette mer insensé qui s'expose !
Ah ! croyez-moi , ne jugeons pas la cause
De deux époux , surtout quand ils sont dieux.

» Mon jugement à Junon fut contraire.
J'avais connu les différens désirs ;
A leur ardeur mesurant les plaisirs ,
Je satisfis , ou je crus satisfaire
Et ma vengeance , et l'équité sévère.
Junon perdit. Par de très-grands éclats
Elle annonça sa fureur vengeresse.
Le dieu sourit. « Ah ! ne triomphez pas ,
» Dit aussitôt la terrible déesse ;
» Sachez enfin que ce Tirésias
» A , sans jouir , consumé sa jeunesse;
» Que les plaisirs appelés tous les jours ,
» Quoiqu'il se flatte , et trompe sans scrupule ,
» En ce moment , Jupiter trop crédule ,
» Jamais pour lui n'ont cessé d'être sourds ,
» Et n'ont jamais couronné ses amours ;
» Que des plaisirs ce juge ridicule
» Est un aveugle..... et le sera toujours.
En prononçant cet arrêt formidable ,
Junon me jette un regard furieux ,
S'élance à moi , fait deux fois sur mes yeux
Tomber le poids de sa main redoutable ,
Pour me ravir la lumière des cieux.

Sans doute alors, par sa rage inhumaine
Elle me crut aveuglé sans retour :
Grâces du moins à ma fuite soudaine,
Un de mes yeux fut seul privé du jour.
Sa main sur l'autre heureusement trompée,
De la prunelle obliquement frappée,
Légèrement effleura le contour.

» Tremblant encor, je cherche une onde pure.
Pour y laver ma sanglante blessure.
Mais admirez cette fatalité,
Qui pas à pas me suit dès ma naissance ;
De mon étoile admirez l'influence,
Et les effets de sa malignité.

» Minerve seule à Samos descendue,
Avait du ciel suivi les souverains ;
Mais du dieu Pan, des Faunes, des Sylvains
Elle évitait l'indécente cohue.
Hélas ! Vénus, le bord des mêmes eaux
Où je courais pour soulager mes maux,
Ce bord désert la présente à ma vue,
Lorsque sans voile, et la jambe étendue,
Demi-plongée, elle entrait dans les flots.
Elle me voit, et d'une main modeste
Cachant à peine un tiers de ses appas,
Elle menace, et murmure tout bas
Des mots secrets dont le charme funeste,
Quand j'approchais, fixe et retient mes pas,

Et pour toujours ferme l'œil qui me reste.
« Adieu, dit-elle, en s'éloignant de moi,
» Le bel enfant qui fera tes délices,
» Serait heureux, si quelques dieux propices
» Daignaient le rendre aveugle comme toi. »

» Cruelle, achève, et m'arrache une vie
» Qui m'est déjà plus qu'à demi ravie.
» Et vous, témoin de mes justes transports,
» O Jupiter! ah! d'un coup de tonnerre,
» Précipitez mon âme aux sombres bords.
» Seul, dans la nuit, égaré sur la terre,
» Avec lenteur traînant ce triste corps,
» Ne suis-je pas d'avance aux rang des morts?
» Frappez, grand dieu! j'implore cette grâce,
» Et j'ai peut-être un droit pour l'obtenir.
» De quelques dieux si j'encours la disgrâce,
» Ce n'est pas vous qui devez me haïr. »

» Sans m'exaucer, sa bonté souveraine,
Par des honneurs, crut adoucir ma peine.
Le fier Destin, prié par Jupiter,
Revit mes maux dans son livre de fer,
Et pénétré d'une pitié secrète,
De ses arrêts il me fit l'interprète.
» Dans ce grand livre, avec peine entr'ouvert
Confusément, Vénus, j'ai découvert
Qu'au sein des eaux, que Narcisse doit craindre,
De son hymen le flambeau va s'éteindre;

Qu'à

Qu'à son amant Echo prête à s'unir,
Par trop de soin deviendra malheureuse ;
Que, pour avoir le droit de la punir,
Junon saura la rendre curieuse ;
Enfin j'ai lu qu'en un monde nouveau,
D'affreux chagrins creuseront mon tombeau.

» Mais que me sert de percer ces ténèbres ?
Et qu'ont servi mes oracles célèbres,
Dans tous les lieux où j'ai porté mes pas,
Aux champs d'Argos, à Corinthe, à Messènes
Près du Pénée, aux bords de l'Eurotas,
Et dans les murs d'Epidaure ou d'Athènes ?
Il vaudrait mieux ignorer l'avenir
Que de prévoir d'inévitables peines,
Et des malheurs qu'on ne peut prévenir.
Considéré, malgré moi, dans la Grèce,
Chargé long-temps et d'ennuis et d'honneurs
J'ai tristement attendu la vieillesse :
Elle est venue, et la mort qui me presse,
Va terminer mes jours et mes douleurs.
C'est loin de Thèbe, et dans ce nouveau monde,
Où, sur vos pas, je viens de pénétrer,
Que doit finir ma course vagabonde.
Heureux du moins, quand je vais expirer,
Si, pour combler ma tristesse profonde,
Sur ces enfans je n'avais à pleurer! »

Ce long récit du malheureux prophète

Rendit Vénus encor plus inquiète.
» Je comprends bien, dit-elle, qu'à l'instant
» De voir enfin couronner sa tendresse,
» Narcisse doit fuir une onde traîtresse ;
» Que, lorsqu'il dort, et que son cœur content
» Ici peut-être est flatté par des songes,
» Et se repaît d'agréables mensonges,
» Auprès des eaux, Junon veille et l'attend.
» Auprès des eaux, sans doute, on le menace
» D'un sort cruel, d'une injuste disgrâce :
» Mais quelle est-elle ? Et pourra-t-il, hélas !
» La prévenir, s'il ne la connaît pas ?
» Dois-je trembler qu'une chute soudaine
» Ne l'engloutisse au sein d'une fontaine,
» Ou qu'il ne boive un funeste poison,
» Versé dans l'eau par l'ordre de Junon ?
» Dois-je trembler que, pour venger encore
» Ce double monstre à vos pieds terrassé,
» Au bord des flots, un serpent ne dévore
» Ce faible enfant, tant de fois menacé ?
» Nouvel Hylas, cher aux filles de l'onde,
» Et par leurs mains enlevé sans retour,
» Quittera-t-il l'objet de son amour,
» Pour habiter leur demeure profonde ?
» Osera-t-il, indiscret, curieux,
» Sur les appas, sur le bain de Diane
» Ou de Pallas, ouvrir un œil profane ?
» Vous, Actéon, mille autres, par les dieux
» Furent punis pour avoir eu des yeux.

» Quoi qu'il en soit, redoublez votre zèle.
» A ce ruban, qui vous attache à lui,
» Tissu trop faible, et peu sûr aujourd'hui,
» Substituez ma ceinture immortelle :
» Dont la vertu, dont l'utile secours
» Dans le péril peut défendre ses jours.
» Moi, si Junon ne m'a pas prévenue,
» Si, dans mon île en secret descendue,
» Elle n'a pas, par un filtre odieux,
» Empoisonné les sources de ces lieux,
» Je préviendrai moi-même la perfide. »

Alors Vénus, remontant sur son char,
Autour de l'île alla, d'un vol rapide,
Dans chaque source épancher le nectar,
Pure liqueur, dont l'onde une fois teinte,
Des noirs poisons doit repousser l'atteinte
Secret heureux, mais employé trop tard !

Déployant l'or de ses rênes flottantes,
Vénus enfin s'éloigne du vieillard,
Et fend des cieux les voûtes éclatantes.
De sa retraite Echo sort doucement,
Parcourt les bois, rassemble en un moment
Autour de soi ses compagnes chéries,
Et leurs époux épars dans les prairies ;
Au milieu d'eux, revient du même pas,
Au temps marqué, trouver Tirésias ;
Trouble à regret le repos de Narcisse,

Par cent baisers essuie, à son réveil
Sur ses beaux yeux, les restes du sommeil ;
Et, réunis pour le grand sacrifice,
Tous vont, au pied d'un autel de gazon,
Brûler l'encens en l'honneur de Junon.

CHANT QUATRIÈME.

La curieuse est rarement discrète ;
Qui tout écoute, aisément tout répète.
En avançant vers les champêtres lieux,
Où tout le peuple et le divin prophète
Vont rendre hommage à la reine des dieux,
Trop faible Echo, tu n'as pu te défendre
De raconter à ton amant surpris
Ce que tu viens et de voir et d'entendre :
Funeste soin ! quel en sera le prix ?
Ils murmuraient (le malheur rend injuste) ;
Ils s'animaient contre leur chef auguste.
» De notre amour bizarrement jaloux,
» Il veut peut-être, en se jouant de nous,
» Nous effrayer, et, par ce stratagême,
» Nous dérober des plaisirs dont lui-même
» Il fut privé par le sort en courroux. »

A ces soupçons, joignant l'ingratitude,
Les deux amans résolurent encor
De secouer le joug de leur Mentor,
De rompre enfin cette longue habitude

D'obéissance et d'égards superflus,
Dont, pour tout fruit, ils ne recueillaient plus
Que des chagrins et de l'inquiétude.
Narcisse dit : « Si l'autel de Junon
» Offre à nos yeux un sinistre présage,
» Tirésias doit à notre union,
» Ma chère Echo, refuser son suffrage.
» Que faire alors? Faudra-t-il obéir?
» A nous quitter pourrons-nous consentir?
» Ah! dès l'instant que des signes contraires
» Annonceront des destins si sévères,
» Viens, et faisons nous-mêmes notre sort :
» N'attendons pas que d'une main barbare,
» Tirésias pour jamais nous sépare,
» Et de tes bras m'arrache avec effort.
» Viens alors, viens : qu'au travers de la foule
» De son côté, chacun de nous se coule
» Adroitement et trompe tous les yeux.
» Mais, pour ne pas errer à l'aventure,
» Fixons un lieu : fuyons, si tu le veux,
» Près de Vénus, et dans sa grotte obscure.
» Là nous irons, indulgens à nos feux,
» D'un chaste amour serrer les derniers nœuds. —
» Eh bien! Narcisse, il faut... ». Écho, modeste,
N'acheva pas : sa rougeur dit le reste.

Tandis qu'entr'eux ils se parlaient tout bas
Devant leur chef, dont ils guidaient les pas,
On approchait du lieu du sacrifice.

Pendant le peu qui reste de chemin,
Écho plus triste a les yeux sur Narcisse,
Le tient, l'embrasse et pleure sur sa main.
« O mon espoir ! ô moitié de moi-même !
» Unique objet de mes vœux les plus doux !
» Toi que j'adore ! hélas ! si ton cœur m'aime,
» De mon repos si ce cœur est jaloux,
» Tourne tes pas loin des fleuves perfides,
» Loin des étangs, des lacs et des ruisseaux :
» Pour t'immoler, des monstres homicides
» Sont par Junon cachés au bord des eaux. »

Discours fatal ! dangereuse imprudence ;
Écho pensait l'éloigner de ces lieux,
Si redoutés, si funestes pour eux ;
Mais jeune encore et sans expérience,
De son amant, par sa seule défense,
Elle enflammait les désirs curieux.

Enfin pourtant on arrive, on s'arrête
Au haut d'un mont dont la superbe tête,
Bravant les cieux, la foudre et les éclairs,
Domine au loin sur la terre et les mers.
C'est sur ce mont que s'élève un bocage
Dont l'art a fait un temple de feuillage,
Temple où Junon, souveraine des airs,
Voit adorer ses grandeurs immortelles.
Un double rang de palmiers toujours verts,
Simples appuis, colonnes naturelles,

Forme, à l'entour, des portiques ouverts.
On trouve, au centre, un vaste sanctuaire,
De qui l'enceinte, espace circulaire,
N'a d'autre toit que la voûte du ciel.
Des doux parfums, qui brûlent sur l'autel,
Plus librement les vapeurs répandues,
Jusqu'à Junon s'exhalent dans les nues.

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu.
Un bruit s'entend; l'air siffle; l'autel tremble.
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons;
Les yeux en feu, lèvent, d'un air superbe,
Leurs cous mouvans, gonflés de noirs poisons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et, de terre élancé,

Forme

Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;
Perce, des traits d'une langue assassine,
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.

Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvemens divers,
S'arme contr'eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trève:
Sa voix, perdue en longs mugissemens,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux, et les forêts profondes.
Il tombe enfin: il meurt dans les tourmens.
Il meurt. Alors les énormes reptiles,
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

De tout le peuple, encor pâle d'horreur,

Un autre objet augmente la terreur.
Non loin de là, guidés par la nature,
Sur les rameaux, sous la jeune verdure
D'un chêne altier, qui se perd dans les cieux,
Etaient cachés deux pigeons amoureux.
Seuls ils allaient, au gré de leurs tendresses,
Se prodiguer d'innocentes caresses.
Ah ! vainement l'attente des plaisirs
Unit leurs becs, fait frémir leur plumage,
Confond leurs voix, leur prête ce ramage
Rauque et flatteur, et coupé de soupirs,
Qui, lent ou vif, est tour à tour l'image
Et des langueurs et des brûlans désirs.
Porté vers eux dans un sombre nuage,
Un paon superbe en sort, tel que l'orage
Qui vient troubler le calme d'un beau jour,
Par sa présence il suspend, il traverse
Le cours heureux de leur paisible amour,
Il les fait fuir, les poursuit, les disperse,
Et satisfait de l'effroi qu'il répand,
Au haut de l'arbre il revient triomphant.
Là, battant l'aile et chantant sa victoire,
Il développe, enivré de sa gloire,
Un beau plumage en cercle épanoui.
Sa queue entière avec pompe étalée,
Forme, en s'ouvrant, une roue étoilée :
Il la contemple, et lui-même ébloui
De ce tissu brillant d'or et de soie,
S'énorgueillit des trésors qu'il déploie.

L'outrage fait aux oiseaux de Vénus,
De maux plus grands n'était que la figure;
Maux près d'éclore, hélas ! mais inconnus,
Quoique d'avance on en vît la peinture.

O paon funeste, oiseau d'affreuse augure !
Plus effrayant et plus ami des pleurs
Que le corbeau, messager des malheurs,
Et le hibou, qui dans la nuit obscure,
Vient annoncer le deuil et les douleurs !
Va, puisses-tu, chez la race future,
Malgré l'émail de tes riches couleurs,
Être, comme eux, l'horreur de la nature !

Parmi la troupe éparse à l'aventure,
Déjà Narcisse a tenté le hasard,
Et pris la fuite ; il s'était avec art
Débarrassé de la belle ceinture
Qui l'arrêtait à côté du vieillard.

Il est dans l'île un vallon solitaire,
Fait pour Vénus et les dieux de Cythère,
Etroit, profond, ceint d'arbres différens,
Cèdres, sapins, orangers odorans.
Cette forêt verdoyante et touffue,
Amphithéâtre agréable à la vue,
De toute part, enfermant ce séjour,
Borde le pied des côteaux d'alentour,
Et par degrés s'élève dans la nue.

Sous des rochers, au bas de ces côteaux,
S'ouvre une grotte à Vénus consacrée,
Dont une vigne, épandue en rameaux,
De ses festons a tapissé l'entrée.
Des doux Zéphyrs l'haleine tempérée
Vient, au travers de son feuillage épais,
Rafraîchir l'air de la grotte sacrée,
Et leurs soupirs en troublent seuls la paix.
Cette retraite, où se plaît cythérée,
D'un rayon faible est à peine éclairée,
Rayon douteux entre l'ombre et le jour,
Qui parle aux sens; qui, sans causer d'alarmes
A la beauté, mais sans voiler ses charmes,
Complice heureux des larcins de l'amour,
Sait la contraindre à lui rendre les armes.

Contre Junon, cet antre révéré
Offre à Narcisse un asile assuré.
Narcisse y vint : Écho devait s'y rendre;
C'est en ce lieu qu'il promit de l'attendre.
Il le promit; mais, cruelle Junon,
Tu dis aux vents d'emporter sa promesse;
De son esprit tu te rendis maîtresse:
Devant la grotte, au centre du vallon,
Tu lui fis voir une onde enchanteresse,
Où, dès long-temps, ta main, ta main traîtresse
Avait d'en haut fait pleuvoir un poison,
Dont la vapeur jette une prompte ivresse
Dans tous les sens, et trouble la raison.

Trop tard Vénus de son nectar céleste
Dans chaque source a répandu les flots :
Junon, plus prompte en son dessein funeste,
Avait d'avance empoisonné les eaux;
Et ce qu'a fait un dieu qui nous veut nuire,
Un autre dieu ne saurait le détruire.
« Bords pleins d'attraits ! par quelle étrange loi
» L'humide empire est-il fermé pour moi,
» Disait Narcisse, et quel monstre ai-je à craindre ?
» Ah ! s'il en est qui m'attende en ces lieux,
» Je marche à lui ; dans son sang odieux
» Mes javelots, mes flèches vont se teindre.
» Assez long-temps on vit ces traits oisifs
» Charger mes mains, ou se perdre sans gloire
» Sur les chevreuils et les daims fugitifs;
» Et j'ai souvent rougi d'une victoire
» Que me cédaient des animaux craintifs.
» De cette grotte, où viendra ma maîtresse,
» Ses yeux ouverts sur mes exploits heureux,
» Admireront son amant valeureux ;
» Oui, tant d'audace, avec tant de jeunesse,
» Honore, Echo, ton choix et ta tendresse,
» Et tu joindras sur mon front généreux,
» Quelques lauriers aux myrtes amoureux. »

Il dit et vole. Il trouve une eau paisible,
Un ruisseau pur, dont le brillant cristal
Suit lentement une pente insensible,
Coule sans bruit, et va, d'un cours égal,

Porter la vie à l'herbe languissante,
Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naissante
Des saules verts qui bordent son canal.

En approchant, sur l'une et l'autre rive
Narcisse jette une vue attentive :
L'affreux serpent tant prédit aujourd'hui,
Peut le surprendre et s'élancer sur lui ;
Un arc en main, le carquois sur l'épaule,
Prêt au combat, notre jeune héros
Observe tout, se poste au pied d'un saule ;
Baisse les yeux, regarde dans les flots.

« Dieux ! est-ce là cette hydre épouvantable,
» Ce noir dragon, ce monstre détesté ?
» Ah ! c'est, dit-il, c'est un être adorable,
» Oui, c'est sans doute une divinité,
» Qui s'offre à moi sous cette forme aimable.
» Sur ce visage, où règne la fraîcheur,
» Quel incarnat s'unit à la blancheur !
» Tel au matin, quand le jour vient d'éclore,
» Aux traits d'argent qu'il lance à son réveil,
» Par intervalle il mêle un feu vermeil,
» Et le rubis légèrement colore
» Un ciel blanchi des perles de l'aurore. »

L'amant d'Echo, frappé de tant d'appas,
Se voit lui-même et ne se connaît pas.
Dans le portrait que l'onde lui présente,

Sans le savoir, il admire en détail,
Ses propres traits, sa beauté séduisante;
Soit de ses dents l'éblouissant émail,
Qui, divisant deux lèvres de corail,
Semble appeler sur sa bouche engageante
Des ris légers la troupe voltigeante;
Soit ses yeux bleus, tendres et couronnés
De noirs sourcils fièrement dessinés.
Peinte dans l'eau, sa chevelure noire
D'un teint de neige augmente encor l'éclat,
Et, descendant sur un cou délicat,
Offre l'ébène à côté de l'ivoire.

Narcisse, épris de cet objet nouveau,
Rougit, se trouble, et voit dans le ruisseau,
Sur le beau front de sa jeune merveille,
Paraître un trouble, une rougeur pareille,
Courir un feu subit et passager,
Et tout les lys en roses se changer.
Pour une nymphe il a pris son image;
Dans cette erreur aisément tout l'engage,
Et son menton qui d'un duvet léger
A peine encor commence à s'ombrager,
Et ses regards aussi doux que son âme,
Et sa pudeur, et ces grâces de femme
Que l'homme n'a qu'en son premier printemps,
Oui, tout l'abuse, et jusqu'aux vêtemens.
Les vêtemens, sans différence aucune,
Sont une robe aux deux sexes commune,

Simple en sa forme, élégante, sans art,
Autour du corps négligemment jetée,
Qui, sous le sein, d'une écharpe arrêtée,
Retombe en plis ondoyant au hasard,
Mais qui souvent, quand il faut, à la chasse,
Franchir les monts, braver les feux du jour,
Sur un genou relevée avec grâce,
Du brodequin laisse voir le contour.

« Toi, dit Narcisse, hôtesse de cette onde,
» Quitte pour moi ta retraite profonde,
» Et sur ces bords accompagne mes pas.
» Je suis mortel, et ta beauté divine
» Indique assez ta céleste origine :
» Qui que tu sois, ne me dédaigne pas.
» Tirésias, (et nous pouvons l'en croire)
» A de mon sang vanté souvent la gloire.
» Un fleuve illustre, à qui je dois le jour,
» Sous un ciel pur, coule au sein de la Grèce ;
» Et ma naissance est le fruit de l'amour
» Dont une nymphe a payé sa tendresse.
» Puisse la mienne et te plaire, ô déesse,
» Et mériter un semblable retour !
» Parle, et daigne au moins m'apprendre
» A quel destin mon amour doit s'attendre.
» Ah ! je le vois, ce silence obstiné
» M'annonce trop mon sort infortuné :
» Je te déplais, et tout me fait entendre
» Qu'à tes dédains Narcisse est condamné.

Mais

» Mais, si j'en crois les nymphes de cette île,
» Celui qui t'aime, et que tu vois, hélas!
» Brûler ici d'une flamme inutile,
» N'est point difforme, et vaut bien cet Hylas
» Qui, plus heureux que le fils du Cé ph
» Vit de ses traits une naïade éprise.
» On peut m'aimer, et peut-être qu'ailleurs
» On prise mieux l'objet de tes froideurs.
» Tu me hais seule. Un plus heureux, sans doute,
» De ton cœur fier a su trouver la route.
» Un autre... Ah! dieux! » Il s'éloigne à ces mots.
Le noir poison qui s'exhale des eaux,
Agit sur lui, coule de veine en veine,
Brûle son sang, et pénètre ses os.
De ce poison la force souveraine
Passe à l'esprit, en dévorant le corps,
Et sa vapeur, qu'il supporte avec peine,
Fait qu'il s'arrache à ces malheureux bords;
Mais son amour aussitôt l'y ramène.

Jeune insensé! tu suis une ombre vaine,
Ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi,
Qui vient, s'éloigne, et revient avec toi.
Ouvre les yeux. Ses yeux sont sans lumière,
Un voile épais à couvert sa paupière,
Il ne voit plus que l'objet imposteur,
Qui, nul partout, n'existe qu'en son cœur.
Triste jouet d'un penchant indomptable,
Il est blessé: sa plaie est incurable.

Plein de désirs, et d'amour éperdu
Languissamment sur la rive étendu,
Ce fol amant, d'un œil insatiable,
Fixe, à loisir, un fantôme agréable;
Vers ce fantôme obstinément penché,
A l'observer il demeure attaché.
Quoiqu'aveuglé par une erreur trop chère,
De ce qu'il sent lui-même est étonné;
Il voit qu'il souffre et qu'il est entraîné
Par des désirs d'un nouveau caractère,
Et que l'amour, dont il est dominé,
Est différent d'une flamme ordinaire:
Et cependant il se plaît à nourrir
Sa passion, loin d'en vouloir guérir.
Avec plaisir, son cœur se laisse abattre
Sous un pouvoir qu'il ne saurait combattre.
C'est toi, Junon, toi, qui lui fais chérir
Le mal secret dont tu le fais périr.

Narcisse enfin sort de sa rêverie,
Et s'adressant à sa nymphe chérie:
« Peux-tu, dit-il, quand je viens à genoux
» Te présenter l'hommage le plus tendre,
» Hélas! peux-tu refuser de m'entendre?
» Est-on barbare avec des traits si doux?
» Mais, ciel! que vois-je? Ah! serait-il possible?
» Qu'enfin ton cœur cessât d'être inflexible?
» Ou n'est-ce point un songe officieux
» Qui me séduit et fascine mes yeux?

» Non, dieux puissans ! je lis sur son visage
» De mon bonheur l'infaillible présage,
» Et ma Vénus daigne avec un souris
» Tourner vers moi ses regards attendris. »

Il ne sait pas (aveuglément extrême !)
Que sa Vénus n'est autre que lui-même ;
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé ;
Que de ses yeux part le trait qui le blesse ;
Qu'il meurt, en proie à sa vaine tendresse,
Brûlé d'un feu par lui seul allumé.
Il ne sait pas que l'onde lui renvoie,
Par des rayons réfléchis dans les airs,
Tout ce qu'il fait, tous ses signes divers
D'abattement, d'espérance ou de joie ;
Que ce cristal reçoit et rend d'abord
Et son regard, et son geste, et son port.
Autant de fois que sa tête secoue
Ses longs cheveux où le Zéphyr se joue,
Et qu'envierait la déesse des bois ;
Autant de fois, dans le miroir des ondes,
Il voit aussi leurs boucles vagabondes
Flotter sans ordre autour de son carquois.
Chaque attitude a des grâces nouvelles,
Et la naïade, à chaque mouvement,
Semble toujours, sous des formes plus belles,
Se reproduire aux yeux de son amant.

Trop ébloui des charmes qu'il voit naître,

De ses transports bientôt il n'est plus maître
Sa main s'avance, il cherche, il veut saisir,
Au sein des flots, l'objet de son désir,
Et déjà même il le touche, il l'embrasse;
Mais l'eau se trouble, et l'image s'efface.
« O nymphe ! arrête. Elle fuit. Malheureux !
» Je la fais fuir par ma coupable audace !
» J'ai trop osé. Je vois, amant fougueux,
» Mes feux trahir l'intérêt de mes feux.
» Si cependant ma mémoire est fidelle,
» Cette beauté, maintenant si cruelle,
» Par des regards peu différens des miens
» Semblait tantôt mieux répondre à mon zèle,
» Et quand mes bras se sont portés vers elle,
» Elle a vers moi paru lever les siens :
» Je les ai vus; d'une ardeur mutuelle,
» J'ai vu son front et le mien s'approcher,
» Nos mains s'unir, nos lèvres se chercher :
» Elle m'aimait. Par quel caprice étrange
» Disparaît-elle? et d'où vient qu'elle change? »

Il dit et pleure. A la fin le ruisseau,
En se calmant, ramène de nouveau
De sa beauté l'image fugitive :
« Reviens, dit-il, ô nymphe trop craintive.
» Reviens, pardonne, et bannis tes frayeurs.
» Quoi ! dans tes yeux, où j'ai vu la tendresse,
» Il reste encore une ombre de tristesse !
» Quoi ! je t'adore, et tu verses des pleurs ! »

Echo surprise entendit ces paroles ;
Elle arrivait. Elle avait vu d'abord
Son jeune amant, seul, à l'ombre des saules,
Et d'Adonis craignant pour lui le sort,
Elle accourait vers ce funeste bord ;
Elle accourait, hélas ! pour le défendre !
Mais, à ces mots, qu'elle a trop su comprendre
Loin d'approcher, elle vole, en courroux,
Cacher sa honte et ses transports jaloux
Dans l'antre même où l'ingrat dut l'attendre.
Echo, de là peut le voir et l'entendre ;
Lui, sans la voir, suit une autre beauté.
Une autre, ô ciel ! efface de son âme
L'aimable objet de sa première flamme ;
De cet objet dont il fut enchanté,
Dans sa mémoire aucun trait n'est resté ;
Sa chère Echo n'est plus dans sa pensée ;
Il a perdu, sur ce bord détesté,
Tout souvenir de son ardeur passée ;
Pour lui, cette onde est celle du Léthé.

Echo s'indigne ; une fureur égale
Contre Narcisse et contre sa rivale
Subitement s'allume dans son cœur ;
Mais par degrés cette ardente fureur
Tombe, s'apaise, et ne laisse après elle
Que la tristesse et la douleur cruelle :
Ce cœur plus calme en sent mieux son malheur.
Tranquillement, sans détourner la vue,

Long-temps elle ose observer avec soin
Son infidèle ; elle ose être témoin
(Spectacle affreux , spectacle qui la tue !)
Témoin constant des gestes , des discours ,
Des trahisons de cet amant volage !
Mais , tendre Echo, plus il te fait d'outrage ,
Plus tu promets de l'adorer toujours.

Elle succombe à ses vives alarmes ;
Faible , abbatue , elle verse des larmes.
L'amour vainqueur de ses ressentimens ,
Lui peint encor Narcisse plus aimable ;
Et , dans son cœur , pardonnant au coupable ,
Elle s'écrie : Accours , viens , je t'attends.
« Volons , dit-il , ma Naïade m'appelle ,
» Elle m'attend au fond de ses roseaux.
» O doux espoir ! » En achevant ces mots ,
D'un nouveau feu son regard étincelle,
Et sur la rive il dépose à la fois
Ses vêtemens , son arc et son carquois.

Le front couvert d'une rougeur divine ,
Echo le voit , avec un œil confus :
Echo l'admire. Aux trésors répandus
Sur le satin d'une peau blanche et fine ,
On le prendrait pour le fils de Vénus.
Ainsi que lui , l'Amour est plein de charmes ,
L'Amour est nu , l'Amour porte des armes.
Mais disons vrai : Narcisse a par-dessus

Un avantage aux yeux de son amante :
Car, après tout, cet Amour que l'on vante,
N'est qu'un enfant ; Narcisse ne l'est plus.
« Quoi ! ma rivale ! Ah ! grands dieux ! Ah ! perfide !
» Tu veux la suivre en sa grotte liquide !
» Je cours à toi. Je ne souffrirai pas.... »
Echo troublée, en désordre, éperdue,
Frappant son sein, meurtrissant ses appas,
Voulait courir. Une force inconnue
Soudain l'enchaîne ; un dieu retient ses pas.
Un dieu ? Que dis-je ? implacable déesse,
C'est toi, Junon, qui la poursuis sans cesse.
Pâle, étonnée, elle sent ses cheveux,
Avec horreur, se dresser sur sa tête ;
Son sang glacé dans ses veines s'arrête.
Vers son Narcisse elle tournait les yeux :
Tournés vers lui, ses yeux sont immobiles.
Déjà ses mains, son cou, ses pieds agiles
Avaient perdu le jeu de leurs ressorts ;
Chaque moment endurcissait son corps :
Froide, en un mot, livide, inanimée,
Vous l'eussiez crue en marbre transformée.
Elle l'était. Le destin toutefois
Laisse exister et son âme et sa voix.
Son âme libre, habitante légère
Des antres verts, des vallons et des bois,
A conservé son premier caractère.
Trop curieuse, elle avait écouté
Ce qui devait pour elle être un mystère ;

Trop indiscrète, elle avait répété
A son amant ce qu'il fallait lui taire ;
Elle est encor ce qu'elle avait été ;
Comme autrefois, curieuse, indiscrète,
Elle se cache, elle écoute et répète.
Tendre sur-tout, elle aima de tout temps
A répéter les soupirs des amans.
Sensible Echo ! c'est pour nous que tu veilles ;
Mais insensé qui t'apprend ses secrets :
Si les rochers ont toujours des oreilles,
A trop parler ils sont aussi tout prêts.
Non cependant qu'Echo rende jamais
Nos doux propos et nos plaintes entières ;
Le sort, vengeur des maux qu'elle avait faits,
L'a condamnée à rendre désormais
Des derniers mots les syllabes dernières.

Que faisais-tu, toi qu'elle a tant aimé ?
Pour ta chimère encor plus enflammé,
A la chercher déjà tu te prépares ;
Déjà penché, prêt à quitter le bord,
Les bras ouverts.... Arrête, tu t'égares ;
Daigne un instant modérer ce transport ;
Revois l'objet dont ton âme est éprise ;
Baisse la vue. Il regarde. O surprise !
Tout le prestige est enfin dissipé.
« Ah ! malheureux ! qu'ai-je vu ? c'est moi-même ;
» Je m'abusais. Oui, c'est moi seul que j'aime.
» Je suis sans voile, et je suis détrompé.

» Je

» Je le suis trop. Quel triste jour m'éclaire!
» Dieux ennemis, qui m'ôtez mon erreur,
» Rendez-la moi, rendez-moi mon bonheur.
» Je veux encore, aveugle volontaire,
» M'abandonner à ma douce fureur :
» Je veux encor te parler, te sourire,
» O belle nymphe! Après toi je soupire.
» Mes vœux ardens ... Mais qu'ai-je à demander?
» Je suis à toi, j'ai ce que je désire ;
» Que peut le ciel au-delà m'accorder?
» Quel bien plus grand que de te posséder ?
» Ce bien pourtant est un mal sans remède.
» Narcisse est pauvre au milieu des trésors :
» Il les poursuit, et, malgré ses efforts,
» N'en jouit point, parce qu'il les possède.
» Pour en jouir, je sens, avec effroi,
» Qu'il me faudrait me séparer de moi.
» Mourons. Pourquoi ne peux-tu me survivre ?
» Au noir ciseau faut-il que je te livre?
» Mais de nos jours s'il tranche le fil d'or,
» Tu vas me suivre à la rive infernale,
» Et moi, penché sur la barque fatale,
» Dans l'eau du Styx je vais te voir encor.
» Ah! c'en est fait : je sens que je succombe.
» Je m'affaiblis ; je chancelle ; je tombe. »

Il perd alors l'usage de ses sens :
L'herbe reçoit ses membres languissans.

Mais au moment qu'il revient à lui-même,
Ses premiers soins sont pour l'ombre qu'il aime :
Il se regarde et méconnaît son teint ;
Son œil se voit, et se voit presque éteint :
A ses regards, son front se décolore ;
Il dépérit, consumé de douleur :
De sa beauté, dès sa première aurore,
Un vent brûlant a desséché la fleur.

Il en gémit. A cet aspect funeste,
Il lève au ciel et les yeux et les bras,
Et ramassant la force qui lui reste :
Hélas ! dit-il. Echo redit : hélas !
Ce long soupir, de colline en colline,
Est envoyé dans la plaine voisine,
Et retentit jusqu'à Tirésias.
Tirésias, et tout le peuple en larmes
Allaient cherchant les amans fugitifs ;
Mais, à ce bruit, ils redoublent d'alarmes,
Et, dirigés par ces accens plaintifs,
Vers le vallon hâtent leurs pas tardifs.

En peu d'instans, le vieillard même arrive.
Narcisse au loin, nu, couché sur la rive,
Frappe d'abord les regards étonnés.
On voit sa tête hors du bord avancée,
Sur le courant tristement abaissée,
Et ses cheveux aux vents abandonnés.

Nise et Chloris y courent avec zèle ;

Dircé les suit ; Doris plus vive qu'elle,
L'honneur des bois, la chasseuse Doris
Passe de loin Dircé, Nice et Chloris.
Laure aux yeux noirs, et la blonde Glycère,
Et Célimène à la taille légère,
Volent ensemble. O belle Théano !
O tendre amie, et compagne d'Echo !
En l'appelant, tu cours à son Narcisse.
Écho voudrait sensible à cet office,
Nommer ton nom : la nymphe, au lieu du tien,
En t'écoutant, ne redit que le sien.
Laissant enfin les autres en arrière,
Près du ruisseau, tu parviens la première.
Tu vois Narcisse, ou plutôt, justes dieux !
Narcisse était invisible à tes yeux.
« O mes amis ! mes compagnes fidelles !
» Venez, cherchons : cet enfant merveilleux
» A disparu sans sortir de ces lieux. »
Chacun s'empresse, à ces tristes nouvelles ;
Même aux plus lents l'ardeur donne des ailes ;
On vient, on cherche au milieu des roseaux
Et sur la rive, et jusqu'au fond des eaux,
De ce beau corps on ne voit nul vestige.
Mais, tout-à-coup, par un autre prodige,
Du sein de l'herbe, il sort avec éclat
Un bouton d'or, sur une longue tige,
Bordé de fleurs d'un tissu délicat,
Feuilles d'argent, qu'un léger souffle abat :
Plante agréable, et de frêle existence,

Enfant de Flore, à peu de jours borné,
Doux, languissant symbole infortuné
De la froideur et de l'indifférence.

De toute part, le Narcisse nouveau
Croissait déjà sur le bord du ruisseau.
En gémissant, les belles le cueillirent,
A leur côté, le placèrent, et dirent:
» Que notre sein lui serve de tombeau! »

Mais, ô douleur! elles flairaient à peine
La fleur récente; à peine, avec ardeur,
Leurs vifs époux que cet exemple entraîne,
Jaloux aussi d'en connaître l'odeur,
La respiraient d'une indiscrète haleine;
Tous, de Junon victimes à leur tour,
Dans la vapeur de ce jeune calice,
Puisèrent l'âme et l'esprit de Narcisse,
Et l'amour-propre et l'oubli de l'amour.
Tous, du poison sentant déjà l'ivresse,
Cherchent sa source, et dans l'eau dont il sort,
Vont à l'envi se contempler sans cesse;
Le plus grand nombre y rencontre la mort.
Le reste (ainsi le voulait la déesse)
Survit, hélas! pour un plus triste sort;
Vivre insensible est une mort cruelle,
Que chaque jour, chaque instant renouvelle.
N'avoir du moins de sensibilité
Que pour soi-même, et dédaigner les autres,

N'aimer enfin la grâce, la beauté,
Les agrémens qu'autant qu'ils sont les nôtres,
C'est être mort pour la société.

Tel fut ce peuple. Il changea de nature,
Et prit une âme indifférente et dure.
O nation trop digne de pitié !
Qu'est devenu ce sentiment intime,
Par qui tout vit, qui fait l'homme et l'anime ?
Qui, sous les noms d'amour et d'amitié,
Tenant chacun l'un à l'autre lié,
De l'univers est le moteur sublime ;
Ce sentiment, qui, par de prompts ressorts,
Pour nos pareils excite nos transports,
Et hors de nous sait emporter nos âmes ?
Déjà ce feu n'élance plus ses flammes :
Trop concentré, loin de tendre au-dehors,
En sens contraire, il tourne ses efforts.
Tout votre amour se tourne vers vous-même.
Eh bien ! allez, contentez vos souhaits,
Connaissez-vous, admirez vos attraits.

Ils se livraient à ce plaisir suprême,
Et commençaient d'en jouir à longs traits,
Quand de Junon l'agile messagère
Glisse dans l'air, sur une aile légère.
De ses couleurs le mélange éclatant
Brille à sa suite ; il peint, dans un instant,
L'immensité des célestes campagnes,

Descend en arc au-dessus des montagnes,
Touche les pins, les chênes, et paraît,
En l'éclairant, embraser la forêt.
Le ciel s'ébranle. Une voix trop connue,
La voix d'Echo, dans ce vallon secret
Se fait entendre, et répète à regret
Ces mots tonnans, qui sortent de la nue :
« Junon l'emporte et Vénus est vaincue. »

L'Amour, dès lors, pour jamais disparut:
Tirésias de douleur en mourut;
Et ses enfans, dont sa douce sagesse,
Avec bonté, dirigea la jeunesse,
Ces cœurs ingrats, loin de donner des pleurs
A ce vieillard, qui, par trop de tendresse,
Finit ses jours, en pleurant leurs malheurs,
L'abandonnant à son heure dernière,
Le laissent seul achever sa carrière,
Ne songent plus, le jour de son trépas,
Qu'à se parer de guirlandes nouvelles,
Qu'à relever, avec soin, leurs appas
Des ornemens, des secours délicats
Que prête l'art aux grâces naturelles.

Ce même esprit, cet insipide goût,
Par qui chacun, devenu son idole,
Et se compare et se prefère à tout,
Régna depuis dans cette île frivole;
Et c'est de là, si l'on croit nos aïeux,

Que nos Français virent fondre chez eux
Ce tourbillon de ridicules êtres
Qu'on a nommés coquettes, petits-maîtres :
Narcisses vains, pour eux seuls prévenus,
Paons orgueilleux, qui se rendent hommage,
Insolemment étalent leur plumage,
Et font la guerre aux oiseaux de Vénus.

Qui que tu sois, amant de ton image,
Toi, qui, pour elle, animé d'un beau feu,
La suis de l'œil, et la vois en tout lieu :
Caresse en paix cette image chérie,
Passe à ses pieds ta glorieuse vie ;
Dans les miroirs, dans le plus fin cristal
Cherche les traits qui ravissent ton âme,
Et ne crains pas qu'on traverse ta flamme :
Ce n'est pas moi qui serai ton rival.

POÉSIES DIVERSES.

DÉBUT DU POËME DE TÉLÉMAQUE.

(FRAGMENT INÉDIT.)

Je chante ce héros, dont l'œil de la sagesse
Au milieu des écueils éclaira la jeunesse;
Qui de vingt nations vit les mœurs et les lois (1),
Et par ses malheurs même apprit l'art des grands Rois (2).
Toi, génie éternel, qui dirigeais sa route,
Inspire-moi, du haut de la céleste voûte,
Ou descends dans mon sein pour animer mes chants;
Les accens de ma voix en seront plus touchans.
La vertu, dont le joug paraissait trop austère,
A l'homme dans mes vers, sera sûre de plaire:
Pour la faire goûter on doit l'aimer d'abord,
Et l'esprit parle mieux quand le cœur est d'accord.

(1) *Qui mores hominum multorum vidit et urbes.* HORAT.

(2) Qui par de longs malheurs apprit à gouverner.
VOLTAIRE, *Henriade.*

Ulysse

Ulysse était parti. Calypso consternée
Aux plus tendres regrets était abandonnée ;
Elle avait en horreur la lumière des cieux,
Et demandait la mort, comme un bienfait des dieux.
Inutiles souhaits ! la mort fuyait loin d'elle,
Et pour combler ses maux, elle était immortelle.
Les échos étonnés se taisaient dans les bois,
Et ne répondaient plus au doux sons de sa voix ;
Seulement, au milieu d'un silence farouche,
Le nom d'Ulysse encore échappait de sa bouche.
Témoins de ses chagrins, mais sans la consoler,
Ses nymphes la servaient et n'osaient lui parler.
Seule elle allait souvent porter sa rêverie,
Sur le gazon naissant de son île fleurie ;
Mais, loin de modérer le trouble de son cœur
Ces beaux lieux ne faisaient qu'irriter sa douleur ;
Et lui parlant toujours de son amant volage,
De ses plaisirs passés lui rappelaient l'image.
Immobile souvent sur ses rochers déserts,
Elle arrosait de pleurs le rivage des mers.
Là, des eaux tristement parcourant la surface,
Ses avides regards cherchaient encor la trace
De ce vaisseau jaloux, qui, fuyant sur les flots,
Pour jamais à ses yeux enleva son héros.

Soudain elle aperçut sur les plaines profondes
Les débris d'un navire abîmé dans les ondes,
Un gouvernail, un mât, des cordages flottans...

Cependant, sur le sable, au loin dans l'étendue,

Deux hommes différens s'offrirent à sa vue ;
L'un marchait à pas lents , et semblait déjà vieux ;
L'autre jeune , brillant , semblable aux demi- dieux.

DÉBUT

DU POËME DE L'ANTI-LUCRÈCE,

(Traduit du latin du Cardinal de Polignac.)

Je forme un grand projet, je vais parler de Dieu.
Quel être, Quintius, dans ce vaste Univers,
Quel être est comparable à cet Être suprême,
Par qui seul tout existe, et qui vit par lui-même ?
Quel objet est plus noble, et peut mériter mieux
D'un esprit élevé les efforts curieux ?
Mais quel projet hardi pour un faible mortel
D'embrasser dans ses vers, l'infini, l'éternel,
L'auteur de ce grand tout, qui ne le peut comprendre !
La nature l'annonce à qui la veut entendre ;
Les œuvres de ce Dieu sont des traits de clarté
Qui percent à demi sa sainte obscurité ;
Tel que l'astre du jour, nos regards le découvrent
Dans le nuage épais que ses rayons entr'ouvrent.

De là, chez les humains ces systèmes divers
Sur l'agent inconnu qui règle l'univers.
D'un aveugle destin ce monde est-il l'ouvrage ?

Est-il celui d'un maître intelligent et sage ?
Les uns veulent douter, et détournent les yeux
Loin du jour importun qu'il répand autour d'eux.
D'un juge, dont sans cesse ils craignent la puissance,
Ils voudraient par le doute abolir l'existence.
Les autres, d'Epicure insensés partisans,
Adoptent sur sa foi ses dogmes séduisans ;
Esclaves révoltés brisent enfin leurs chaînes,
Et du monde au hasard abandonnent les rênes.

C'est eux, c'est Epicure et ses fiers sectateurs,
Dont je veux renverser les dogmes imposteurs :
De cette ligue impie écrasons ce qui reste ;
Mais surtout foudroyons leur poëte funeste,
Ce dieu de l'athéisme, Encelade orgueilleux,
Qui montait en vainqueur sur le trône des dieux.

Et vous, Muses.... que dis-je? ô sagesse profonde !
Source du vrai, lumière ineffable et féconde !
Viens, prête-moi ta force et combats avec moi.
Pour ta cause, grand Dieu, je n'implore que toi :
Toi seul tu peux remplir, ô mer inépuisable !
Ce désir naturel d'une âme insatiable,
Ce désir d'embrasser la pure vérité,
Mouvement éternel d'un cœur illimité.

ÉPITRE INÉDITE DE MALFILATRE

A SOPHIE ARNOULD,

Première Actrice de l'Opéra.

QU'un sot oisif partout raconte
Ce qu'il inventa sur mon compte,
Un autre sot croira le cas.
A tous ces bruits sans vraisemblance
L'homme éclairé, l'homme qui pense,
Assurément ne croira pas;
Mais quoiqu'un sage les méprise,
Un faux dévot y donne cours,
La malice les autorise,
Et le peuple les croit toujours.
Le bigot sait l'art de médire,
Mais la bigote est cent fois pire,
Et l'œil élevé vers le ciel,
Elle offre à Dieu, d'un œil tranquille,
Un cœur impur, nourri du fiel
Qu'en secret sa bouche distille.
A ces traits te reconnais-tu,
Noire Béate, âme hypocrite,
Singe et bourreau de la vertu,

Dont l'éclat te brûle et t'irrite,
Ennemi caché du mérite,
Et de ses habits revêtu ?

Mais pardonnez si je m'emporte
En faisant ici son procès.
De la fureur qui me transporte,
Au lieu de suivre les accès,
En badinant, j'aurais dû peindre
Cet œil saintement entr'ouvert,
Ce zèle inquiet qu'on sait feindre
Sur un front de rides couvert,
Lorsqu'à l'ombre de cette feinte,
On veut, en charitable sainte,
Déchirer quelqu'un qui déplaît,
Et, sans bruit, vous porter atteinte ;
Et le tout, pour votre intérêt.
En riant, j'aurais dû décrire....
Mais, que dis-je ? et pourrait-on rire
En décrivant tant de noirceurs ?
D'épouvante alors je recule :
Je plaisante du ridicule ;
Mais le vice me fait horreur.
A l'aspect d'un monstre en fureur,
De ma muse vive et légère
La gaîté se change en frayeur :
Une jeune nymphe aurait peur
De badiner avec mégère.

Toutefois, j'en veux convenir,

De ces objets hideux et sombres
Qui, dans l'esprit, jettent des ombres,
J'ai tort de vous entretenir.
Est-ce bien à vous que j'envoie
La trace de ces noirs crayons ?
Vous êtes faite pour la joie,
Et moi j'en éteins les rayons.
Mais, cette faute est réparable.
S'il vous faut des traits gracieux,
Je connais un objet aimable
Que vous trouverez agréable,
Puisqu'il enchante tous les yeux.
Un jour j'en tracerai l'image ;
Vous y verrez naître les ris ;
L'enjoûment viendra sur l'ouvrage
Répandre un brillant coloris ;
Vous verrez un air de déesse
Qui commande, par sa noblesse,
Le respect, mais sans le vouloir ;
Qui, cependant, vous intéresse
Et vous touche sans le savoir.

Alors, Sophie, alors peut-être
Vous pourrez, sans le reconnaître
Admirer ce portrait charmant ;
Vous l'aimerez comme je l'aime,
Et vous vous aimerez vous-même :
Jadis Narcisse en fit autant.

De nos pieuses cantharides

Laissez donc les essaims nombreux,
Et de tous ces êtres stupides,
Les cœurs faux, les coups ténébreux.
Dans le tableau de ces femelles
Tout nous présente des dégoûts,
Je n'ai que des cyprès pour elles,
Je n'ai que des roses pour vous.

CLYTEMNESTRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

IMPRIMÉE A PARIS EN 1761.

AVERTISSEMENT.

MALFILATRE passe généralement pour avoir eu beaucoup de part à la Tragédie de Clytemnestre, que nous insérons ici, et un certain nombre de vers faciles et élégans décèlent, en effet, sa touche. Cependant, le seul désir de présenter aux admirateurs de notre Poëte tous les fruits de sa Muse, nous détermine à faire imprimer une Pièce à laquelle il a fourni tout au plus quelques détails ; car la conception est évidemment trop vicieuse pour lui être attribuée.

PERSONNAGES:

CLYTEMNESTRE, veuve d'Agamemnon et femme d'Ægisthe.
ÆGISTHE, Roi d'Argos.
ORESTE.
ELECTRE et CHRYSOTHÉMIS, filles d'Agamemnon et de Clytemnestre.
PYLADE, fils de Strophius.
PAMMÈNE, Gouverneur d'Oreste.
ISMÈNE, nourrice d'Electre.
ARCAS.
Chœur d'Argiens.

CLYTEMNESTRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente dans le fond la façade du Palais d'Agamemnon ; à droite, un bois de cyprès consacré aux mânes des Atrides, et décoré des statues de Mercure et de la déesse Libitine ; à gauche, des portiques qui laissent entrevoir une partie de la ville d'Argos, et plusieurs temples dans la campagne argienne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

PAMMÈNE.

VENEZ, reste chéri du pur sang de mes maîtres
Venez revoir ces lieux soumis à vos ancêtres;
Voyez ces bois, Argos, le temple de Junon ;
Ce palais fut celui du grand Agamemnon.
Tout vous retrace ici sa déplorable histoire:
Ces vastes monumens élevés à sa gloire,
Abattus, renversés par un bras destructeur,

Semblent vous dire encore, qu'à ces temps de grandeur
Ont succédé des temps marqués par l'infamie.
Ægisthe a subjugué notre triste patrie.
Ces lieux ensanglantés par le sang de ses rois,
Ont perdu leur splendeur et connu d'autres lois,
Tout gémit sous la main de l'oppresseur avide;
Mais vous allez briser son sceptre parricide;
Oreste va changer nos malheureux destins,
Apollon a remis le glaive dans vos mains:
Il doit venger Atride en frappant son épouse.
Hélas! c'est dans ces lieux que sa fureur jalouse
Immola le meilleur, le plus grand de nos rois.
Le jour qui l'éclaira pour la dernière fois
Eût vu fermer aussi votre faible paupière,
Vous alliez expirer sous sa main meurtrière;
Sans Electre, Seigneur, ses détestables coups
Unissaient votre sang au sang de son époux.
Vous lui devez le jour, vous lui devez vengeance.
Loin de ces lieux cruels j'élevai votre enfance;
Durant vingt ans entiers je vous nommai mon fils,
Mais vous êtes mon roi, les temps sont accomplis.
Ce ne sont plus enfin les soupirs inutiles,
Ni les vœux d'un mortel, ni ses plaintes stériles,
Le ciel parle, Seigneur, et c'est vous qu'Apollon
A choisi pour venger la mort d'Agamemnon.

ORESTE.

O vous, qui parcourez sur un char de lumière

Les limites du ciel et celles de la terre,
Qui dans un cercle immense embrassant les saisons,
Faites germer les fruits et mûrir les moissons :
Vous daignez m'élever contre la tyrannie,
Et laver dans son sang l'opprobre de ma vie !
Que dis-je, malheureux ? et quel est mon espoir ?
O combats ! ô nature ! ô terrible devoir !
Que dois-je faire ? ô ciel !... je dois punir le crime,
Venger Agamemnon ; ... Mais qu'elle est ma victime ?
Tonnez, Dieux immortels ! je ne puis obéir :
Prévenez un cœur faible et prêt à vous trahir.
Epargnez-moi l'affront d'abandonner mon père,
Epargnez-moi l'horreur d'assassiner ma mère,
Et laissez-moi, grands Dieux, en tombant sous vos coups,
Expirer innocent, et digne encor de vous.

PAMMÈNE.

Quel changement, ô ciel ! et quel nouveau langage !
Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage
Qui frémissait jadis au seul nom des tyrans ?
Quoi ! ne sentez-vous plus ces nobles mouvemens,
Ces transports d'un grand cœur que l'héroïsme enflamme,
Et que j'ai vu cent fois s'élever dans votre âme ;
Lorsque je vous parlais d'un lâche usurpateur,
De Mycène et d'Argos cruel persécuteur ;
Quand je vous présentais le flanc de votre père,
Ouvert sous le couteau d'une épouse adultère,

Et ses mânes plaintifs errans autour de vous,
Respirant la vengeance et pleins d'un fier courroux?
Alors vous accusiez la faiblesse de l'âge,
Qui semblait enchaîner votre jeune courage.
Enfin, vers Strophius envoyés par les Dieux,
Quand nous vîmes ce roi, si grand, si digne d'eux,
Monarque fortuné, plus heureux père encore,
Prodiguer sa tendresse à ce fils (1) qu'il adore;
Seigneur, à cet aspect, versant d'un œil jaloux
Des pleurs que la nature arrachait malgré vous:
« Sans Clytemnestre, hélas! sans ma cruelle mère,
» Pammène, disiez-vous, j'aurais encor un père. »
Alors il m'en souvient, la voix de vos douleurs
Appelait Némésis et tous les dieux vengeurs.
Que dis-je? quand le dieu qu'à Délos on révère,
Vous répondit ces mots du fond du sanctuaire:
» Oreste, dans Argos je conduirai tes pas.
» Sans pitié Clytemnestre assassina ton père,
» Sois sans pitié pour elle, et ne l'épargne pas,
» Le fils d'Agamemnon doit venger son trépas: »
Le dieu qui vous rendait cet oracle suprême,
Semblait vous élever au-dessus de vous-même,
Et votre auguste front rempli de majesté,
Etincelait des feux de sa divinité.
Fils de Latône, ô toi, de qui la main puissante
Protégea de Pélops la race florissante,
Aurais-tu condamné le fils d'Agamemnon
A flétrir lâchement la gloire de son nom!

(1) (*En montrant Pylade.*)

PYLADE.

A cet opprobre, ami, quoi ? tu pourrais survivre ?
Un Dieu veut te conduire et tu n'oses le suivre ?
Et tu n'oses venger, faible et malheureux fils,
Un père qui t'implore et t'adresse ses cris ?
Ses meurtriers, assis au rang de tes ancêtres,
Régneraient impunis, et deviendraient tes maîtres.
Ne crois pas cependant que Pylade aujourd'hui
Veuille par le reproche augmenter ton ennui.
Sur les pas des mortels les Dieux veillent sans cesse,
Et nous tenons d'eux seuls la force ou la faiblesse :
Apollon soutiendra ton courage abattu,
Il doit à l'Univers ta première vertu.

ORESTE.

Hé bien, Dieu tout-puissant, parle, dispose, ordonne,
A ta volonté seule Oreste s'abandonne...

(Après de profonds soupirs.)

Eh ! que peut un mortel contre l'ordre des Dieux ?
Mais toi, le seul bienfait que ton ami tient d'eux;
Toi qu'une amitié rare attache au sort d'Oreste,
Évite les dangers de ce séjour funeste.
On voit l'ennui peser sur le front des tyrans,
Mais le soupçon cruel rend leurs regards perçans ;
Il aiguise les traits que leur fureur prépare,
Et lui-même, en tyran, sert leur pouvoir barbare.
Si jamais ils pouvaient pénétrer.....

PYLADE.

Quels discours !
Penses-tu du destin interrompre le cours,
L'arrêter à ta voix dans sa course rapide,
Pour respecter les jours de ce monstre homicide ?
Pammène, est-il bien vrai, l'avons-nous entendu ?

ORESTE.

Hé croyez-en plutôt ma gloire et ma vertu...
Tu dois me pardonner ce langage timide;
Cruel, c'est pour toi seul que peut trembler Atride.
Jamais d'Agamemnon les regards caressans
Ne m'ont fait aux autels présenter mon encens ;
Le malheur a toujours empoisonné ma vie ;
Avant que ta fortune à mon sort fût unie,
J'ignorais qu'un mortel pût devenir heureux
Et tu veux que tranquille en ce séjour affreux,
Je te livre aux dangers qui menacent nos têtes ?

PYLADE.

Celui qui dans l'instant peut former les tempêtes,
Peut seul les dissiper par l'éclat d'un beau jour.
Ce Dieu nous a conduits dans cette horrible cour.
Pour effacer ta honte et venger tes injures ;
Comblé de ses bienfaits, contre lui tu murmures,
Et couvert de ses feux, tu te plains de la nuit,
Où te pourrait laisser le Dieu qui te conduit.

ORESTE.

Cesse de m'accabler : *entrons dans la carrière*

Où

Où nous devons semer les ombres du mystère
Avant de nous venger ; si nous sommes connus ,
Nous trahissons les Dieux , et nous sommes perdus.

PYLADE.

Sur ces événemens le Dieu du jour préside ,
Il inspira mon père , et c'est lui qui nous guide.

ORESTE.

Eh ! bien , tu peux entrer dans ce triste palais ,
D'où les tyrans jaloux ont exilé la paix :
Ami , va leur porter *cette fatale lettre*,
Que ton père écrivit, que tu dois leur remettre.
Que par mon trépas feint, les cruels soient trompés :
Mes coups inattendus en seront mieux frappés.
Tu sauras *si mes sœurs ont reçu des entraves* ,
Si les filles des rois sont aux rangs des exclaves.
Vivent-elles du moins ? hélas ! quel est leur sort ?
N'apprendrai-je grands Dieux, que leur honte ou leur mort ?
Puissent les immortels , et Jupiter qui t'aime ,
Dans ce fatal Palais te conduire lui-même.

PYLADE.

J'irai... mais , quelqu'un vient... en sortant de ces lieux ,
Au tombeau de ton père allons prier les Dieux.

SCÈNE II.

ÉLECTRE, ISMÈNE.

ÉLECTRE.

Soleil, n'éclaire plus notre triste hémisphère,
Chez des peuples heureux va porter ta lumière,
Et fuit loin de ces lieux où règne *avec terreur*
Un tyran tourmenté par sa propre fureur.
O nuit ! entends Electre en ce palais captive,
Accélère à ma voix ta marche trop tardive.
Viens me cacher au jour, viens recevoir mes pleurs,
Viens charmer mes ennuis par tes douces erreurs.
Fantômes de la nuit, sortez de vos ténèbres,
Nagez sur l'Océan de ses vapeurs funèbres ;
Vous seuls pouvez encor ranimer mes esprits,
Vous me montrez Ægisthe, accablé des débris
De ce trône sacré qu'il souille par ses crimes,
Expirant sur l'autel où tombaient ses victimes ;
Tantôt Agamemnon, sur les ailes du temps,
Menaçant de sa faux ses meurtriers sanglans ;
Tantôt dans l'art de vaincre accoutumant mon frère,
Je les vois sur un char voler dans la carrière.
Tantôt Oreste et moi, de plaisirs enivrés,
Pressons avec transport ses genoux adorés.

Oreste, Agamemnon, images mensongères,
Je crois vous voir; au moins mes erreurs me sont chères.

ISMÈNE.

Sur le trône des rois nos tyrans sont assis,
Tu les vois, Jupiter, dans la pourpre endormis,
Avec impunité, du sein de la mollesse,
Se livrer aux excès de leur coupable ivresse,
Oublier si pour eux il est des Dieux vengeurs,
Recueillir et goûter le fruit de leurs fureurs.
S'ils vont à tes autels, ils bravent ta colère;
Frappe, il est temps, tu dois un exemple à la terre.
Électre est dans les fers, et ce palais en deuil;
Cette ville est changée en un vaste cercueil.
Jadis Agamemnon, enchaînant la victoire,
Avait chargé ces murs des marques de sa gloire:
Ægisthe a renversé tous ces grands monumens;
Tout se flétrit ou meurt sous la main des tyrans.

ÉLECTRE.

Va, si les habitans des voûtes azurées,
Si ces divinités de nectar enivrées,
Tranquilles dans les cieux, d'un œil indifférent,
Voient des êtres divers s'écouler le torrent,
Si rien ne les distrait, l'enfer est moins barbare,
Les dieux des malheureux sont les Dieux du tartare.
Minos a dans ses mains la balance du sort.
Quand le fil de nos jours est tranché par la mort,
Et qu'elle a dépouillé de notre être fragile

Des biens ou des grandeurs l'assemblage futile ;
Minos montre à nos yeux le funeste bandeau
Qui nous suit, déchiré dans la nuit du tombeau.

ISMÈNE.

Quelle ombre de plaisir, et quel heureux présage
Font briller dans vos yeux l'espoir que je partage ?
Les Dieux sont-ils touchés du poids de vos revers ?
Vous rendent-ils Oreste, et brisent-ils vos fers ?

ELECTRE.

Mais quoi ? sous nos tyrans vous entr'ouvrez la terre !
Le Styx enfle ses eaux et mugit de colère ;
J'entends de vos serpens les sifflemens affreux,
Je les vois se dresser, et s'élancer sur eux.
Retenez leur fureur... qu'avez-vous fait d'Oreste ?
Vous me l'avez promis....

ISMÈNE.

Dieux ! quel trouble funeste !

ELECTRE.

Il doit frapper ma mère et son perfide époux...
Donnez-lui vos poignards, et conduisez les coups.

ISMÈNE.

Calmez vos sens, calmez votre douleur mortelle ;
Attendez que le temps dans sa course éternelle,
Ait amené ce jour promis par les enfers.

ELECTRE.

Ce jour verra finir ma honte et mes revers :
Les enfers m'ont donné les plus heureux présages.

ISMÈNE.

Puissent-ils de vos jours éloigner les orages,
Et confirmer l'espoir qui passe dans mon cœur,
Mais.....

SCÈNE III.

ELECTRE, CHRYSOTHÉMIS, ISMÈNE.

(*Des femmes de la suite de Chrysothémis portent des libations.*)

ELECTRE.

C'est Chrysothémis.... où courez-vous, ma sœur ?
Pourquoi cet appareil, ces vases, ces guirlandes ?

CHRYSOTHÉMIS.

Au grand Agamemnon je porte des offrandes,
Ma mère les envoie.

ELECTRE.

O ciel ! que dites-vous ?
Clytemnestre ose encor invoquer son époux ?
Fumante de son sang, elle trouble ses mânes,

Et sa fille pour elle offre ces dons profânes !

CHRYSOTHÉMIS.

Je vais prier mon père.

ELECTRE.

Ah ! tu vas le braver ;
Cruelle ! contre moi tu vas le soulever.

CHRYSOTHÉMIS.

Eh ! ma sœur, arrêtez... d'Ægisthe et de ma mère
Ne cesserez-vous point d'exciter la colère ?
Agamemnon n'est plus : mais par ces vains éclats,
Vous vous perdez vous-même et ne le vengez pas ;
Vos fureurs, chère Electre, et vos superbes plaintes,
Rendront-elles la vie à ses cendres éteintes ?
Nul espoir désormais ne nous est plus permis :
Soumettons-nous, cédons à des Dieux ennemis.
Aux volontés du ciel en vain l'homme résiste :
Il fit régner mon père, il fait régner Ægisthe.

ELECTRE.

Qu'entends-je, malheureuse ? ô crime ! ô trahison !
Pardonne, ombre sacrée, ombre d'Agamemnon !
Sans rougir de son sort, ta criminelle fille
Voit la honte où les Dieux ont plongé ta famille !...
Vas, fuis loin de mes yeux ; baise en tremblant, la main,
La main qui de ton père a déchiré le sein,
Et laisse moi du moins, noble dans ma misère,

T'abhorrer, et mourir digne encor de mon père.

CHRYSOTHÉMIS.

Ma sœur.....

ELECTRE.

Si ses sujets n'ont pas vengé sa mort,
Ses sujets ignoraient les horreurs de son sort.
Mais croyez-vous, comme eux, que le feu de la foudre
Le réduisit en cendre et mit son trône en poudre ?
Vous connaissez le crime, et cependant vos cris
N'ont point à la vengeance excité leurs esprits.
Allez, digne sœur.....

CHRYSOTHÉMIS.

Accusez ma faiblesse :
Mais, sans tous ces égards, que vous nommez bassesse,
C'était fait de vos jours, cruelle, et c'est pour vous
Que j'ai pu d'un barbare embrasser les genoux.

ELECTRE.

Que vous connaissez mal le monstre qui m'opprime !
Des malheureux qu'il fait, éternelle victime,
Et par ses forfaits même aux soupçons condamné,
Du fiel qui les nourrit il est empoisonné.
Connaissez les tyrans. Ægisthe me déteste,
Ægisthe veut ma mort, mais il redoute Oreste :
Il craint encor, il craint, pour venger mon trépas,

Que les Dieux indignés n'arment enfin son bras.
Voilà ce qui l'arrête. Il se flatte, il espère,
En me laissant le jour, suspendre leur colère,
Et pouvoir opposer, après tant de forfaits,
Un seul qu'il se refuse à tous ceux qu'il a faits.
Tant qu'Oreste vivra, votre frayeur est vaine,
Et sa vie, en un mot, me répond de la mienne.
Mais si quand nos tyrans ont su l'envelopper,
Au fer de l'homicide il ne peut échapper,
Si, pour combler nos maux, le sort trahit mon frère,
Et livre à leur fureur une tête si chère,
Vous les verrez bientôt, ces monstres furieux,
Fouler aux pieds la crainte et défier les Dieux;
Ivres de leur fortune, accumuler les crimes,
Egorger sans pitié leurs dernières victimes;
Et vous-même, ma sœur, de leurs noirs attentats,
Tout votre abaissement ne vous sauvera pas.
Dans leur férocité d'autant plus inflexibles
Qu'à vos maux plus long-temps ils ont paru sensibles,
Que leur feinte douceur semblait vous ménager;
Des biens qu'ils vous ont faits, ils sauront se venger:
Ils frapperont sans choix et l'une et l'autre esclave,
Et celle qui les sert, et celle qui les brave.

CHRYSOTHÉMIS.

Arrête..... quels discours! quel présage!... ah! ma sœur,

Quelle

Quelle affreuse lumière a passé dans mon cœur !
J'en frémis... cependant tremblante, intimidée,
Et de noires terreurs Clytemnestre obsédée,
Craint des maux qu'elle ignore, et depuis quelques jours,
Semble en m'ouvrant ses bras, implorer mon secours:
« Ma fille, me dit-elle, un Dieu vengeur m'accable ;
» Mais le courroux des Dieux n'est pas inexorable.
» Des offrandes, peut-être, et surtout des remords,
» Des regrets éternels peuvent toucher les morts.
» Nos cris peuvent percer jusqu'au royaume sombre:
» Je veux d'Agamemnon apaiser la grande ombre ;
» A son tombeau, ma fille, osez porter mes pleurs,
» Mon repentir sincère, et mes longues douleurs. »

ÉLECTRE.

Quoi ! même dans sa tombe, impitoyable épouse,
De son repos encor serais-tu donc jalouse ?
Quand ses yeux sont fermés, ne pourra-t-il jamais
Dans le sommeil des morts trouver enfin la paix ?
Implacable Médée, aux demeures profondes,
Tes clameurs du Cocyte ont soulevé les ondes ;
Les enfers sont troublés, et les mânes errans
De l'abîme en fureur voient mugir les torrens,
Aux accens de ta voix, dans la nuit infernale
Vois-tu s'épouvanter les enfans de Tantale ?
Ils t'appellent.... va, fuis aux gouffres éternels...
Va souffrir les tourmens dus aux grands criminels...
Chère Chrysothémis, par le nom de mon père,

Jettez ces dons impurs, et craignez sa colère...
Et toi, Mercure, et toi, destiné par le sort
A veiller sur ces lieux consacrés à la mort,
Repose sur sa tombe, et frappe les profânes
Qui voudraient en souiller *les respectables mânes.*

CHRYSOTHÉMIS.

Mais, ma sœur, j'avais cru, qu'à l'exemple des Dieux,
Des honneurs, des présens pouvaient plaire à ses yeux;
Que du sang des taureaux, la solennelle offrande...

ELECTRE.

Le sang de ses bourreaux est celle qu'il demande.
Eh! qu'importent des dons par le crime souillés,
Rejetés par les Dieux, par la crainte envoyés,
Inutiles aux morts dont ils chargent la tombe?
L'ombre d'Agamemnon veut une autre hécatombe.

CHRYSOTHÉMIS.

Hé bien, vous l'emportez. Par ces présens affreux,
Je n'insulterai point un père malheureux,
Ma sœur, et loin de lui ma main va les répandre.
Mais j'irai dans l'enceinte où repose sa cendre,
Dans ces lieux révérés j'irai verser des pleurs,
Et dans son sein du moins exhaler mes douleurs.

ELECTRE.

Je reconnais ma sœur. Agamemnon lui-même

Va reconnaître encore une fille qu'il aime...
Que ne puis-je te suivre et tromper mes tyrans !
Va, porte à son tombeau les dons de ses enfans,
Il recevra sans doute une offrande si pure...
Tiens, voilà mes cheveux, tiens voilà ma ceinture...
Couronne son tombeau de fleurs et de cyprès,
Mais cache à tous les yeux ces mystères secrets..
Puisse mon père, au gré de mon impatience,
Envoyer en ces lieux Oreste et la vengeance !

SCÈNE IV.

ELECTRE, ISMÈNE.

ELECTRE.

Le ciel entend ma voix, je ne m'abuse pas...
Mais, ... ah ! c'est Némésis qui s'avance à grands pas...
Elle tient d'une main sa balance éternelle...
Vois-tu ce fer vengeur *qui dans l'autre étincelle ?*
Elle vient, la voilà... mais quel démon la suit ?
Quel est ce spectre affreux qui vole dans la nuit ?
C'est ce monstre à cent bras, cette noire furie,
De larmes et de sang dans les enfers nourrie.
Ah ! tyrans, Némésis va punir vos forfaits,
Mais qui la suit caché par un nuage épais...

Ah! c'est vous, ô bonheur! quoi! c'est vous mon cher frère!
Vous combattez, couvert de l'ombre de mon père.
Clytemnestre à vos coups ne peut se dérober...
Mais... c'est Ismène... viens, les tyrans vont tomber.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLYTEMNESTRE.

Ou fuir? où me cacher *dans ce désordre extrême!*
Mon front est accablé du poids du diadême,
Mon sceptre trop pesant s'échappe de mes mains;
Mes esprits sont troublés, mes pas sont incertains.
Deux fois l'astre du jour, parcourant sa carrière,
A montré tour-à-tour, et caché la lumière,
Sans verser sur mes yeux le charme du repos.
La nuit n'a plus pour moi de tranquilles pavots,
Le jour, plus de douceur, ce palais plus de charmes,
Mon cœur est dévoré d'éternelles alarmes;
J'éprouve enfin l'effroi que je sus inspirer.
e crains de voir le jour, et n'ose respirer.
Le soleil m'éblouit, l'air en son *cours rapide*
Fait passer dans mon corps un torrent homicide.
Et j'entends ce palais, qu'habite le courroux,
Retentir sourdement du nom de mon époux.

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGISTHE.

ÆGISTHE.

Dans ce vaste palais, je vous cherche, Madame;
Mais quel trouble à mes yeux s'empare de votre âme?

CLYTEMNESTRE.

Ah ! je frémis.

ÆGISTHE.

Eh quoi ? Jupiter en courroux
S'est-il, la foudre en main, présenté devant vous ?

CLYTEMNESTRE.

Non : mais pour m'entraîner avec lui dans l'abîme,
Mon époux menaçant....

ÆGISTHE.

Quoi ! cette âme sublime
Que je vis autrefois commander aux destins ;
Se laisse épouvanter par des prodiges vains !

CLYTEMNESTRE.

Il est des Dieux vengeurs, je commence à le croire :
Nos forfaits.....

ÆGISTHE.

Mais ces Dieux vous comblèrent de gloire.

CLYTEMNESTRE.

Leurs bontés trop long-temps enivrèrent mon cœur.
Ils flattaient leur victime ; et livrée à l'erreur,
Tranquille, je marchais au bord des précipices.

ÆGISTHE.

Que n'avez-vous pas fait pour les rendre propices ?
Eh ! se peut-il encor qu'ils soient sourds à vos vœux ?

Se peut-il, en effet, que la fille des Dieux,
D'offrandes et d'encens en vain les importune ?
Des victimes sans nombre....

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! il en est une
Qui sur moi, pour jamais alluma leur courroux.

ÆGISTHE.

Vous me parlez toujours du sang de votre époux :
Mais lui-même, après tout, n'a-t-il pas en Aulide
Fait couler votre sang sous un fer homicide ?
Sur le prétexte affreux de la religion,
Il immola sa fille à son ambition.
Eh ! pourquoi plus que lui seriez-vous criminelle ?
N'aviez-vous pas sur lui les droits qu'il eut sur elle ?
Si votre bras, Madame, a terminé son sort,
Le sang qu'il a versé vous demandait sa mort.

CLYTEMNESTRE.

Barbare, que dis-tu ? la nature outragée,
Par un crime nouveau, doit-elle être vengée ?
Et quand ma fille, enfin, eût péri sous ses coups,
Avais-je acquis le droit d'immoler mon époux ?
Mais vous, de qui la voix m'absout et le condamne,
Que dis-je, hélas ! cruel, vous savez que Diane,
Enchaînant et les vents et nos mille vaisseaux,
De la Grèce, en Aulide, arrêta les héros ;
Qu'Achille, Ulysse, Ajax, captifs sur cette rive,

Demandaient compte aux Dieux de leur valeur oisive,
Et forcèrent enfin le fier Agamemnon,
A consulter les Dieux sur le sort d'Illion.
« C'est en vain, dit Calchas, qu'aux rives du Sca-
» mandre,
» A la faveur des vents, vous espérez descendre ;
» O Grecs, si l'on ne voit sous le couteau mortel
» Le sang d'Iphigénie arroser cet autel. »
Agamemnon frémit et pâlit de colère,
Il n'entend plus le Dieu qui lance le tonnerre
Il ose le braver, et, *couvert de ses feux*,
Il insulte à la fois et Calchas et les Dieux,
Il renverse l'autel, et d'une main puissante
Il enlève à nos yeux sa fille défaillante.
Mais le fougueux Achille, et les Grecs et Calchas,
S'avancent, en tumulte, au-devant de ses pas.
Iphigénie alors s'arrachant à son père,
Se dévoue à nos yeux victime volontaire.
J'accours, elle n'est plus, et mon époux en pleurs,
La pressant dans ses bras, exhale ses douleurs.
Vous qui me le peignez barbare et parricide,
Apprenez qu'il n'eut point la rage qui vous guide.
Tu m'as séduite, Ægisthe, et mon fatal amour
A privé mon époux, et du sceptre et du jour.
Tu me disais, cruel, que son orgueil extrême
Sur mon front, à regret, voyait le diadême,
Et contre Agamemnon, irritant mon orgueil,
C'est toi qui, par mes mains, as creusé son cer-
cueil.

ÆGISTHE.

D'un front plus assuré soutenez la couronne,
Ou dans l'obscurité, cachez-vous loin du trône.

CLYTEMNESTRE.

Moi! qu'à ce point les Dieux puissent m'épouvanter!
Moi! que je quitte un trône où je t'ai fait monter!
Ægisthe, dès long-temps du devais me connaître.
Ce trouble qu'à regret je te laisse paraître,
Ce trouble humiliant qui déchire mon cœur,
N'est pas un vain remords qu'enfante la terreur.
J'entends la voix du ciel qui nomme sa victime;
Mais en craignant le sort qu'il réserve à mon crime,
J'aime encor mon crime, et puisqu'il est commis
Je cueillerai le fruit que je m'en suis promis.
J'avais le nom de Reine, enfin je voulais l'être,
Et te fis mon époux pour n'avoir plus de maître.

ÆGISTHE.

Ah! je vous reconnais, et cette ambition,
Cette noble vertu...

CLYTEMNESTRE.

Funeste passion.
Que tes fausses douceurs coûtent cher à mon âme!
Quels combats! quels chagrins!

ÆGISTHE.

Contraignez-vous, Madame,
C'est en les étonnant qu'on dompte les humains,
Vos remords vont briser le sceptre dans vos mains

Et la superbe Electre, en voyant vos alarmes,
Empoisonne à jamais la source de vos larmes.

CLYTEMNESTRE.

Je ne sais : mais ses pleurs, ses regards menaçans,
Tout, jusqu'à sa présence, épouvante mes sens.

ÆGISTHE.

Elle menace en vain.

CLYTEMNESTRE.

Le cri de sa misère,
Va dans la main des Dieux allumer le tonnerre,
Elle fait mon supplice, et j'ai vu dans ses yeux
Un Dieu vengeur, un Dieu qui me suit en tous lieux.

ÆGISTHE.

Madame, dès ce jour elle n'est plus à craindre.

CLYTEMNESTRE.

Que dis-tu ?

ÆGISTHE.

Dans son sang, sa fureur va s'éteindre.

CLYTEMNESTRE.

Dieux ! qu'entends-je ? ah ! tantôt tu calmes mon effroi,
En réveillant ma rage, et me rendant à moi ;
Tantôt de mes forfaits me retraçant l'image,
Tu me rends les frayeurs qui glacent mon courage.
Vois toute ma faiblesse, et daigne l'épargner,

Dans le sang, désormais, je ne puis me baigner.
Ce n'est plus Clytemnestre à la haine livrée,
Du sang d'Agamemnon et du sien altérée.
Un oracle... ma haine arma mon bras vengeur,
Je l'ai levé cent fois sur Electre et sa sœur :
Mais des Dieux plus puissans qu'Ægisthe et sa haine,
Firent tomber le fer de ma main incertaine.
Ægisthe, je frémis, tu peux, tu dois trembler,
Je vois un Dieu vengeur prêt à nous accabler...
Mais un instinct *obscur* vers Electre m'entraîne,
Et faite pour haïr, je déteste la haine.
Le cri de la nature a tonné dans mon cœur,
J'ai méconnu sa voix, j'y cède avec terreur.

ÆGISTHE.

Electre vous outrage, Electre vous menace...
La voici... c'est à moi d'abaisser son audace.

CLYTEMNESTRE.

Laissez nous.

ÆGISTHE.

Vos bontés vont aigrir sa fierté.

CLYTEMNESTRE.

Je lui veux, un moment, parler en liberté.

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE. (*Electre, en la voyant, veut s'en aller.*)

CLYTEMNESTRE. (*Courant à Electre.*)

ELECTRE, tu me fuis ! viens, tu m'es toujours chère...
Tu fus toujours ma fille...

ELECTRE.

Ah ! grands Dieux ! vous, ma mère !
Osez-vous bien encore en conserver le nom ?
Songez-vous que je suis fille d'Agamemnon,
Et que ce titre seul à jamais nous sépare ?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! c'est malgré moi que ma main fut barbare.
J'ai pleuré comme vous ce prince infortuné :
Mais par l'ordre du ciel il était condamné.
C'est le secret des Dieux, et j'ai dû vous le taire.

ELECTRE.

Les Dieux vous ont prescrit le meurtre de mon père,
C'est eux qui dans le crime entraînent les mortels !
Anéantissez donc leur culte et leurs autels.

CLYTEMNESTRE.

Mes dons sur ces autels, reçus d'un œil propice,

Montrent mon innocence, ainsi que leur justice.
Vous voyez que leur main, prodiguant les bienfaits,
Verse encor sur mon règne et la gloire et la paix.

ELECTRE.

Leur jour vient, le temps fuit, la vengeance s'apprête,
La foudre, sans gronder, descend sur votre tête.

CLYTEMNESTRE.

Quel présage, cruelle, et quels discours affreux!
Est-ce ton cœur qui parle, et sont-ce là tes vœux?
Peux-tu vouloir ma mort? pour toi seule ta mère
A d'Ægisthe irrité, désarmé la colère.
Dis un mot, à ton rang il te fait remonter.

ELECTRE.

Fille d'Agamemnon, je pourrais accepter
Des bienfaits de la main du monstre sanguinaire
Qui me chargea de fers et me ravit mon père!

CLYTEMNESTRE.

J'essayais donc en vain de fléchir ton orgueil
Et de fermer sous toi l'abîme du cercueil?
Mais Ægisthe bientôt n'écoutant que sa haine,
Va t'accabler d'un bras qu'il retenait à peine.

ELECTRE.

Frappez : voilà mon sein..... vos coups me seront chers....
O mon père! ô mon roi! je te suis aux enfers.
Du reste de ton sang, Clytemnestre altérée,
Joint l'ombre de ta fille à ton ombre adorée.

CLYTEMNESTRE.

Où suis-je, malheureuse ! ah ! tu me fais frémir !..
Electre, au nom des Dieux, cessons de nous haïr :
Cesse enfin d'appeler par tes clameurs funestes,
Sur Ægisthe et sur moi les vengeances célestes.
Ma fille, viens calmer mes esprits effrayés :
Mon génie abattu cède et tombe à tes pieds.

(*Clytemnestre tombe aux pieds de sa fille. Electre fait un mouvement, et s'avance pour la relever.*)

Ma fille, prends pitié de ta tremblante mère :
Je t'en conjure encor par l'ombre de ton père.

(*Electre qui tendait les bras à sa mère pour la relever, recule d'horreur à ces mots.*)

ELECTRE.

Barbare, osez-vous bien invoquer votre époux ?
Et ne craignez-vous point ses mânes en courroux ?

SCÈNE IV.

Les mêmes, ÆGISTHE, PYLADE.

ÆGISTHE.

Ciel ! quel abaissement ! que faites-vous, Madame ?
Vous irritez encor la fierté de son âme....
Levez-vous....

CLYTEMNESTRE.

Laissez-moi.

ÆGISTHE.

Madame, Oreste est mort.

ELECTRE.

Ah ! dieux !

ÆGISTHE. (*En donnant la lettre à Clytemnestre.*)

C'est Strophius qui m'instruit de son sort.

ELECTRE (*s'appuyant sur Ismène qui l'entraîne hors de la scène.*)

Je me meurs.

CLYTEMNESTRE (*à part, se relevant avec une joie barbare.*)

Je respire.

ÆGISTHE.

Et ce témoin fidelle
Vient confirmer encor cette grande nouvelle.

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÆGISTHE, PYLADE.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils n'est plus, mon fils, l'objet de tant de pleurs,
Va me coûter encor de nouvelles douleurs !
Mais quels Dieux ennemis, Seigneur, quel coup funeste
Me ravit pour jamais le déplorable Oreste ?

PYLADE.

J'ai vu trancher ses jours au milieu des combats,

J'ai vu ses yeux couverts des ombres du trépas,
Dans les jeux que mon père, aux champs de la Phocide,
Célèbre tous les ans à la gloire d'Alcide.
Déjà les combattans voyaient briller les prix,
Objets de leurs travaux, par la gloire promis,
Et déjà Strophius nous ouvrait la barrière,
Lorsqu'un jeune inconnu, *sautant dans la carrière,*
Paraît tel que les Dieux à nos yeux éblouis,
Et demande à mon père à disputer *nos prix.*
Mon père est étonné de sa bouillante audace:
Mais la noble fierté, la jeunesse, la grâce
Qui brillent dans ses traits, captivent ses esprits,
Et fixent ses regards attentifs et surpris.
Oui, lui dit Strophius, tu peux prendre les armes,
Va, tu peux inspirer l'amour ou les alarmes.
Terrible, il s'arme, il vole, il combat nos guerriers,
Et bientôt dans leur sang a trempé ses lauriers:
Mais il s'arrête alors, défait et rompt ses armes,
Et pousse vers le ciel ces cris mêlés de larmes:
» Le fils d'Agamemnon ne cherchait que la mort;
» Grands dieux! je vous croyais attendris sur mon sort,
» N'ai-je donc vu le jour que pour pleurer mon père,
» Haïr mon existence, et détester ma mère?
Alors on reconnaît le fils d'Agamemnon:
Son front nous paraît ceint des lauriers d'Ilion.
Sous les drapeaux d'Atride on vit jadis mon père,
Prouver, par ses exploits, sa valeur meurtrière:

Il

Il vole au cou d'Oreste, et les Grecs attendris,
Témoignent leurs transports par leurs pleurs et leurs cris.
Mon père entraîne alors dans nos murs pleins de joie,
Le fils de son ami, que le ciel nous envoie.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! cher Ægisthe !... eh bien ?

PYLADE.

L'aurore de retour
Dissipait l'ombre humide, et rallumait le jour
Qui devait à jamais m'être le plus funeste ;
A la course des chars le généreux Oreste,
Tout couvert de lauriers, allait combattre encor
Les fils d'Arcalaüs, d'Ulysse, de Nestor,
Et des autres vainqueurs de la superbe Troye,
Mais remplis de respect, de tendresse et de joie,
Tous ces jeunes héros embrassant ses genoux,
S'écriaient, nous, mon roi, combattre contre vous ?
» Nos pères, pour le vôtre, ont signalé leur zèle,
» Ils ont versé leur sang pour venger sa querelle,
» Tout le nôtre est à vous, ô fils d'Agamemnon,
» Venez, faisons d'Argos un nouvel Ilion. »

ÆGISTHE.

Que dis-tu ?

PYLADE.

Crains Oreste, et respecte sa cendre,
Respecte Strophius.

CLYTEMNESTRE.

Achève de m'apprendre.

PYLADE.

Oreste répondit : « Puissent les justes Dieux
» Me combler de leurs dons, et remplir tous mes vœux :
» Mais c'est dans ce beau jour que vous devez connaître
» Si, fils d'Agamemnon, j'étais digne de l'être.
» Combattons. »... D'un regard, défiant ses rivaux,
Sur un char qui l'attend, il s'élance à ces mots.
Soudain les combattans près de lui se rangèrent,
Les spectateurs en foule autour d'eux s'assemblèrent.
Tout est prêt... on se tait. Les avides regards
Se tiennent en silence attachés sur les chars.
Les coursiers inquiets, du pied frappant la terre,
En nuages épais font voler la poussière.
Impatiens du frein qui retient leurs efforts,
D'une brûlante écume ils blanchissent leurs mords.
Sur leurs cous relevés, tous leurs crins se hérissent,
De leurs hennissemens les échos retentissent.
Mais le signal se donne : on part, ils fendent l'air,
Plus légers que les vents, et plus prompts que l'éclair.
A peine de l'arène effleurant la surface,
De leurs pas allongés ils y marquent la trace.
L'un presse leur ardeur, l'autre la ralentit,
Du bruit des chars roulans le cirque retentit,

Et de mille clameurs ensemble confondues,
Le mélange s'élève et va frapper les nues :
On se mêle, on se heurte, et le jeune Hippias,
Hippias voit son char se briser en éclats !
D'Ajax, à cet aspect, le courage s'irrite,
Il parle à ses chevaux, les presse, les excite,
Et courbé hors d'haleine, et le feu dans les yeux,
De cent coups redoublés pique leurs flancs poudreux.
Oreste qui les suit, brûlant d'impatience,
Sur un de ses coursiers avec force s'élance :
Mais alors ses coursiers sont troublés par la peur,
Et ne connaissant plus que leur fougueuse ardeur,
Ils volent vers Ajax, l'atteignent, le renversent ;
De son char fracassé, des débris se dispersent :
Mais par le même choc Oreste repoussé,
Glisse, penche la tête, et tombe renversé.
Hélas ! je vois encor ce spectacle funeste ;
Madame, votre fils, ce malheureux Oreste
Se débat, se consume en efforts superflus,
Pour dégager ses pieds dans les traits retenus,
Mais hélas ! on le voit traîné dans la poussière,
Des traces de son sang sillonner la carrière.
On s'écrie, on accourt, j'y vole des premiers,
Et j'arrête à la fin ses rapides coursiers.
Vers mon père à pas lents, les combattans l'emportent
Parmi les cris plaintifs des peuples qui l'escortent
On voit avec horreur ce front défiguré,

Ce corps couvert de sang, en lambeaux déchiré.
Oreste, avec effort soulevant sa paupière,
Ouvre à peine un œil faible, et rencontre mon père.
« Je meurs, dit-il, grand roi : mais sur les sombres bords
» Mon âme, sans regret, ira trouver les morts,
» Si vous daignez promettre, et si je puis m'attendre
» Qu'au tombeau de mon père on portera ma cendre;
» Qu'enfin Agamemnon, et son malheureux fils,
» Chez le Dieu des enfers se verront réunis. »
Madame, et vous, Seigneur, si jamais des profanes
Osent troubler sa cendre, et ses augustes mânes,
Strophius vengera le fils d'Agamemnon ;
J'apporte ici la guerre, et je parle en son nom.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! du repos du fils, fiez-vous à la mère :
Elle-même aujourd'hui va l'unir à son père.

(*Pylade sort.*)

SCÈNE VI.

CLYTEMNESTRE, ÆGISTHE.

CLYTEMNESTRE.

Je croyais le destin lassé de nous servir.
Le nôtre, cher Ægisthe, était de l'asservir :
Nous triomphons enfin de la race d'Atride.

ÆGISTHE.

La vengeance nous sert, mais sa suite est perfide ;
Assurons-nous d'Électre, et de sa lâche sœur.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! laissez-moi jouir de toute leur douleur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELECTRE, ISMÈNE.

ISMÈNE.

Pourquoi me fuyez-vous, interdite, égarée?

ELECTRE.

Mon âme à ce revers n'était point préparée,
Ismène, il n'est donc plus!

ISMÈNE.

Madame, c'en est fait,
On n'en peut plus douter.

ELECTRE.

Ægisthe est satisfait.
Le barbare triomphe... ah! je n'y puis survivre....
De ce comble d'horreur que la mort me délivre!...
Mon frère, je te suis, et mon sort va changer,
Je puis mourir... Mais quoi? mourir sans te venger!
Laisser, en expirant, deux monstres sur ton trône,
Jouir insolemment du ciel qui t'abandonne!
Ah! pardonne... je vais leur déchirer le flanc;

Va, tu ne me verras que teinte de leur sang.

ISMÈNE.

Ah ! Madame, craignez....

ELECTRE.

Vous parlez en esclave.

ISMÈNE.

Mais seul.....

ELECTRE.

Je me reste.

ISMÈNE.

Et la mort.

ELECTRE.

Je la brave.
Que dis-je ? je la cherche et je veux dès ce jour,
Dans ce palais sanglant, au milieu de leur cour,
Je veux plonger mes mains dans le sein des perfides.
Eh ! puissent à long traits les noires Eumenides
Boire leur sang impur, *sans s'en désaltérer.*

ISMÈNE.

Inhumaine, arrêtez... je me sens expirer.

ELECTRE (*dans le délire.*)

Impitoyables Dieux, implacables furies,
L'enfer est dans ces lieux, sous ces voûtes impies.
Inventez, il le faut, de nouveaux châtimens ;
Qu'ils égalent l'horreur que j'ai pour les tyrans !...

Que tu tardes long-temps ! viens, vole, qui t'arrête,
Prête-moi ces serpens qui sifflent sur ta tête ;
Accours, ô Némésis !

ISMÈNE.

A tes malheureux jours,
Hélas, pourquoi mon sein prêta-t-il son secours ?
O chère et triste Electre !

ELECTRE (*dans l'abattement.*)

Ismène, tu l'as vue,
Clytemnestre en mes bras se jeter éperdue,
Et frémissant d'un songe envoyé par les Dieux,
Mendier par ses pleurs mon secours auprès d'eux.
J'étais presque sensible à sa douleur mortelle.
Mais de la mort d'Oreste elle apprend la nouvelle ;
Sa criminelle joie éclate dans ses yeux,
Ils brillent devant moi de leur bonheur affreux.
Elle se cache en vain, et son plaisir barbare
Me pénètre déjà des traits qu'elle prépare.
Cruelle, tu mourras. O toi, que j'ai perdu !
Mon frère, c'est à toi que l'honneur était dû
De purger l'univers *de ce monstre homicide*,
Plus cruel que tous ceux que fit tomber Alcide.
Mais ta sœur, après toi, descendant chez les morts,
Aura du moins tenté ces généreux efforts.

SCÈNE II.

SCÈNE II.

ELECTRE, CHRYSOTHÉMIS, ISMÈNE.

CHRYSOTHÉMIS.

Ma sœur, Oreste vit, dissipez vos alarmes.

ISMÈNE.

Il n'est plus.

CHRYSOTHÉMIS.

Il respire.

ELECTRE.

Ah ! croyez-en mes larmes.

CHRYSOTHÉMIS.

Mais ma sœur, dans le fond de ce bois révéré,
Au sépulcre des Rois asile consacré,
Seule j'allais pleurer au tombeau de mon père :
Je l'ai vu, croyez-moi, ce tombeau solitaire,
Je l'ai vu de cheveux, d'offrandes couronné,
Et de ruisseaux de lait nouvellement baigné.
Enfin, si par mes yeux je ne suis pas trompée,
Sous des festons de fleurs j'ai vu luire une épée ;
C'est mon frère ! eh ! quel autre ?...

ELECTRE.

Ah ! ma sœur,

Quel plaisir prenez-vous à flatter ma douleur,
Je sais tout, et j'ai vu cet étranger funeste
Qui vient apporter l'urne et les cendres d'Oreste.

CHRYSOTHÉMIS.

Oreste est mort ?... grands dieux ! tout est fini pour nous.

ELECTRE.

Il me reste un espoir.

CHRYSOTHÉMIS.

Un espoir, dites-vous ?
Ah ! parlez : quel est-il ?

ELECTRE.

De me servir moi-même,
D'immoler Clytemnestre et le tyran qu'elle aime,
De venger à-la-fois, par un coup glorieux,
Oreste, Agamemnon, la nature et les Dieux.

CHRYSOTHÉMIS.

Osez-vous ?..

ELECTRE.

Je ferai ce qu'aurait fait mon frère

CHRYSOTHÉMIS.

Electre !...

ELECTRE.

Va ramper à la cour de ton père.

CHRYSOTHÉMIS.

Mais pour venger Oreste, attendez que le temps

Ait confirmé sa mort à nos cruels tyrans.
Je me flatte peut-être en ce péril extrême :
Mais enfin quel mortel, si ce n'était lui-même,
Quel mortel assez grand, sur ce tombeau sacré
Eût rapporté ce fer, de vengeance altéré,
Ce poignard menaçant ?...

ELECTRE.

Mon âme déchirée,
A la crainte, à l'espoir tour-à-tour est livrée.
Mais qu'importe, après tout ? Si le fer de la mort
A respecté mon frère, il enviera mon sort.
S'il respire, il ne vit que pour venger Atride.
Qu'importe par quels coups soit frappé l'homicide ?
Son sang doit rejaillir également sur nous,
Il nous purifiera.

CHRYSOTHÉMIS.

Ma sœur, que dites-vous ?

ELECTRE.

Ah ! ma sœur, comme moi, vous frémiriez vous-même,
Si vous aviez pu voir quelle insolence extrême,
Quel orgueil, quelle joie éclatait dans ses yeux,
En apprenant la mort *de son fils malheureux.*
Ils poursuivaient ses jours, pour laisser en partage
Au fils de ses tyrans son sanglant héritage.

CHRYSOTHÉMIS.

O fidèle vieillard, qu'as-tu fait de ton Roi ?

Hélas ! jadis nos mains l'ont commis à ta foi.
Le sort te l'arracha. Vainement ta sagesse
Dans un plus doux espoir nourrissait sa jeunesse.

ISMÈNE.

Le fils de Strophius fut témoin de sa mort,
Lui-même à Clytemnestre en a fait le rapport.

CHRYSOTHÉMIS.

Voilà donc ses destins ! sa criminelle mère
Lui ravit à-la-fois et son sceptre et son père,
Et la mort, s'élançant du trône à son berceau,
De ses jours innocens éteignait le flambeau.
A ses coups meurtriers nous l'arrachons à peine,
Nous confions ses jours au vertueux Pammène.
Etrangers dans la Grèce et dans tout l'Univers,
Le destin les conduit de déserts en déserts,
Et condamne le fils du plus grand Roi du monde
A l'horreur d'une vie errante et vagabonde,
A traîner dans les bois, sans appui, sans secours,
Le poids de l'infortune *attachée à ses jours* ;
Et la Parque...

ELECTRE.

Ah ! ma sœur, par ce récit horrible
Cessez de déchirer *une âme trop sensible....*
Mais *que fais-je* ? Est-ce à moi de répandre des pleurs ?
Sans fruit j'ai trop long-temps pleuré sur nos malheurs.

On a vu trop long-temps cette Electre si fière,
Mourante dans ses fers, gémir sur la poussière...
Armons-nous et frappons. Qui pourrait m'étonner ?
Qui sait braver la mort est sûr de la donner.
Ma vengeance ou ma mort ne peut être assez prompte ;
Et le plus grand des maux est de souffrir la honte.
Mais qu'entens-je ?

SCÈNE III.

Les mêmes, ORESTE, PAMMÈNE.

ELECTRE.

Vers nous qui vous conduit ?

ORESTE.

les Dieux.

ELECTRE.

Qui cherchez-vous ?

ORESTE.

La Reine.

ELECTRE

Etrangers dans ces lieux,
Y venez-vous d'Electre augmenter l'infortune,
Ou l'affranchir enfin d'une vie importune ?

(*à Oreste.*)

Qu'êtes-vous ? Répondez.

ORESTE.

Sujet de Strophius,

Et j'ai suivi son fils.

ELECTRE.

Ciel ! Oreste n'est plus !

ORESTE.

Ah ! Dieux !

ELECTRE.

Vous frémissez.

PAMMÈNE.

Oreste....

ELECTRE.

Eh bien, Oreste ?...

Parlez.

PAMMÈNE (*présentant l'urne*).

De ce héros voilà ce qui nous reste.

TOUS.

Hélas !

ELECTRE.

O triste objet de tendresse et d'horreur !

En quel état les Dieux te rendent à ta sœur !

Mon frère, mon cher frère ! est-ce toi que j'embrasse !

Toi, le superbe espoir d'une brillante race !
O mon frère ! est-ce toi que ma tremblante main
Tient dans cette urne étroite, et presse sur mon sein ?
Hélas ! par des soupirs que tu ne peux entendre,
Que ne puis-je échauffer et ranimer ta cendre !
O fils d'Agamemnon ! mânes sacrés !

ORESTE.

O ciel !

PAMMÈNE.

Contraignez-vous.

ORESTE (*prêt à se déclarer.*)

Grands Dieux !

PAMMÈNE (*l'arrêtant.*)

Par Apollon !...

ORESTE.

Cruel !

ELECTRE.

Je me meurs.

ORESTE.

Je ne puis.

SCÈNE IV.

Les mêmes, CLYTEMNESTRE, PYLADE.

PYLADE (*à part.*)

O spectacle funeste !

(*Haut*)

Madame...

CLYTEMNESTRE (*le regardant.*)

Eh bien, Seigneur ?

PYLADE, (*en montrant l'urne que tient Electre.*)

Voici l'urne d'Oreste.

ORESTE (*se retournant vers Clytemnestre.*)

C'est ma mère !

CLYTEMNESTRE (*à Electre, en s'avançant sur la scène.*)

Voilà le succès de tes vœux.
Le voilà ce vengeur que t'ont promis tes Dieux :
Ce héros, dont le bras, ministre de ta haine,
Devait percer mon flanc, devait briser ta chaîne :
Qu'il te venge.

ELECTRE.

O mon frère ! ô dernier coup du sort !
Ta mère... il lui manquait d'insulter à ta mort.

CLYTEMNESTRE.

Va pleurer loin de moi, méprisable ennemie :
Va sécher dans l'opprobre et dans l'ignominie...
Arrachez-lui cette urne !

ELECTRE.

O vengeance ! ô fureur !
Mère barbare, achève et m'arrache le cœur.

(*Elle sort soutenue par Chrysothémis et Ismène.*)

ORESTE

ORESTE (*en s'en allant*) *entraîné par Pammène.*

(*à part.*)

O monstre !

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, PYLADE.

PYLADE.

Votre fils, à son heure dernière,
Vous le savez, Madame, en perdant la lumière,
Voulut que ce dépôt, *qu'en vos mains je remets,*
Fût au tombeau d'Atride enfermé pour jamais.

CLYTEMNESTRE.

Je le sais. A mon fils, mon cœur brûle de rendre
Les soins religieux que demande sa cendre.
Ma pitié, Seigneur, et mon empressement
De remplir ce devoir, vont presser le moment.

(*Pylade sort.*)

SCÈNE VI.

CLYTEMNESTRE, ÆGISTHE.

ÆGISTHE (*arrivant, à Clytemnestre, qui considère en silence l'urne de son fils qu'elle a posée sur un Autel.*)

Qu'avez-vous ?

CLYTEMNESTRE.

Regardez.

ÆGISTHE.

O moment plein de charmes !

CLYTEMNESTRE.

Electre est à nos pieds et les couvre de larmes.
Son orgueil est brisé, son génie est vaincu,
Sa menace est tombée, et son frère a vécu.
Il n'est plus que poussière, une urne est son empire :
Plistène va régner, tu vis, et je respire,
Et je vois, par la mort de ce grand ennemi,
Jusqu'en ses fondemens mon trône raffermi.
Il le faut avouer, le nom fatal d'Oreste
Epouvantait mon cœur d'un présage funeste.
J'éprouvais ces terreurs, ces troubles dévorans,
D'un esprit incertain impérieux tyrans.
Ces fantômes du faible, et le mépris du sage,
Qui font frémir nos sens, et qui sont leur ouvrage
Me poursuivaient sans cesse, *et ces spectres légers*
En foule autour de moi, m'offraient mille dangers :
Sous mes pas chancelans ils creusaient mille abîmes,
Que je croyais le terme ou le fruit de mes crimes.
Que l'homme est inconstant et sujet à l'erreur !

ÆGISTHE.

Madame, c'est à nous de fixer le bonheur,
D'assurer nos destins, et dès cette journée,
De tenir la fortune, à nos pieds enchaînée.

Ne lassons point le sort, il faut tout prévenir,
Portons un œil perçant jusque dans l'avenir.
Savons-nous si ce port, à l'abri des naufrages,
Pourra nous garantir, des vents et des orages?
Vos filles...

CLYTEMNESTRE.

Tu les crains ?

ÆGISTHE.

Nos destins ennemis
Me font tout redouter.

CLYTEMNESTRE.

Jusqu'à Chrysothémis ?

ÆGISTHE.

Elle te tromperait ; apprends à la connaître.
Fille d'Agamemnon, tu la verrais peut-être
Exhaler ses fureurs, braver notre courroux,
Et d'un front menaçant s'élever contre nous,
Si de sa sœur altière elle avait le courage.
Dans une âme plus faible elle a toute sa rage.
La misère, les fers tout prêts à l'accabler,
Etouffèrent sa plainte, et la firent trembler ;
Mais ses soumissions irritent sa colère :
Nous la voyons ramper, mais mordre la poussière.
Il faut les prévenir. Notre grand attentat,
La mort d'Agamemnon, cet heureux coup d'État,
Entre le ciel et nous ne fut pas un mystère :

Vos filles, sous nos coups, virent tomber leur père,
Et peuvent à la fin, par leurs cris odieux,
Soulever contre nous, et le peuple et les Dieux.
Peut-être chez les Grecs, vagabondes, errantes,
Vous les verrez porter *la fureur des Bacchantes*,
Exciter la révolte, *aux yeux étincelans*,
Allumer, irriter ses flambeaux dévorans,
Supplier Strophius, implorer sa puissance,
Et dans ces lieux sanglans entraîner la vengeance.
Strophius qui déjà veut m'imposer des loix;
Du ciel indifférent fera tonner la voix,
Il séduira les Grecs, faciles à séduire,
Il pourra leur cacher le motif qui l'inspire,
Et le bandeau du zèle obscurcissant leurs yeux,
Aveugles, ils croiront être armés par les Dieux.

CLYTEMNESTRE.

Je te cède, *et le sort nous offre une ressource.*
Tantôt, quand le soleil aura fini sa course,
Dans ce bois ténébreux, loin de l'œil des humains,
La mort, de son séjour doit m'ouvrir les chemins.
Le silence et la nuit, et l'horreur et la crainte
De la tombe d'Atride environnent l'enceinte;
Mon destin favorable y conduira mes pas.
J'irai, j'y dévouerai mes filles au trépas.
Viens, la nuit nous seconde, et ses ombres propices
Cacheront aux mortels nos secrets sacrifices.

ÆGISTHE.

Allons. J'entends du bruit: le peuple à ces remparts,

Pour la cérémonie, accourt de toutes parts.
Puissions-nous aujourd'hui joindre les sœurs au frère,
Puissions-nous réunir les enfans à leur père !
Que sa tombe dévore et sa race et son nom,
Et qu'il ne reste rien de votre Agamemnon.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

J'en doute encor, Pylade, et mon âme égarée
Se refuse à l'horreur dont elle est pénétrée.
Electre, dans les fers, n'ose lever les yeux ;
L'affreuse Clytemnestre, à la face des Dieux,
Avec un vil brigand que le crime couronne,
Souille d'Agamemnon et le lit et le trône.
Elle a des jours sereins et les Dieux immortels
Ne lui refusent point l'ombre de leurs autels.
Oui, je l'ai lu, j'ai lu sur son front adultère
Le barbare plaisir d'unir le fils au père.

PYLADE.

Modère ces transports.

ORESTE.

Pylade, je frémis.

PYLADE.

Attendons le moment qu'Appollon t'a promis.

ORESTE.

Dieu du jour ! Dieu témoin de mon impatience ,
Si ton œil ne doit pas éclairer ma vengeance ,
Achève ta carrière , et loin de ces climats ,
De tes coursiers tardifs précipite les pas ;
Plonge - les dans les mers ! Que la nuit que j'implore ,
Que la nuit , secondant l'ardeur qui me , dévore
Rassemble dans ces lieux *toute l'obscurité*
Destinée aux mortels privés de ta clarté !
Mais le temps est venu : je vais punir les crimes ,
Déjà je vois le sort m'amener mes victimes.
Oui , je vais vous venger , ô mânes généreux.
Mânes chers et sacrés d'un père malheureux !
Oui , je vais te venger , ô sœur infortunée ,
Dans ton propre palais , en esclave , enchaînée !
Ma chère Electre , hélas ! *tu n'attends de secours*
Ni de terme à tes maux , que la fin de tes jours.
Ah ! si ton frère encor n'a pas fini tes peines ,
Si tes augustes mains portent encor des chaînes ,
Si j'ai pu te revoir , sans voler dans tes bras ,
L'ordre secret du ciel a retenu mes pas ;
Apollon de mon cœur s'est emparé lui-même ,
Je suis aveuglément sa volonté suprême.
Il m'a promis vengeance , et j'en vois les arrêts ,
J'en crois la voix du ciel qui ne trompe jamais.

SCÈNE II.

Les mêmes, PAMMÈNE.

PAMMÈNE.

SEIGNEUR, des Argiens la foule réunie,
S'empresse sur mes pas, pour la cérémonie.
Apollon vous a-t-il enchaîné dans ces lieux,
Et vos yeux verront-ils ce spectacle odieux?

ORESTE.

Non, Pammène, marchons aux portes de la ville,
Au temple d'Apollon, son temple est mon asile.
Tu le sais, c'est ainsi qu'a parlé l'immortel,
Allons, en l'implorant, embrasser son autel.

PAMMÈNE.

Toi reste, cher Pylade, en ce lieu d'épouvante.
Les cruels vont presser cette pompe effrayante,
Tu dois l'accompagner.

PYLADE.

Puissent mes yeux mourans
Voir la foudre en éclats écraser les tyrans!

SCÈNE III.

CHRYSOTHÉMIS, PYLADE, SUITE DE CHRYSOTHÉMIS.

CHRYSOTHÉMIS.

O malheureuse Electre ! ô mère impitoyable !

PYLADE.

Arrêtez... quels accens ! quelle voix lamentable !
J'entends le nom d'Electre !... ah ! Madame !

CHRYSOTHÉMIS.

Ah ! Seigneur,
Laissez-moi librement déplorer un malheur
Que vous-même aujourd'hui vous venez de m'apprendre.
Et respectez les pleurs que vous faites répandre.

PYLADE.

Que je me sens ému !

CHRYSOTHÉMIS.

Vous soupirez ?

PYLADE.

Hélas !
Quel cœur, à votre aspect, ne s'attendrirait pas ?
O Dieux ! à tant de maux serez-vous insensibles ?

CHRYSOTHÉMIS.

De ces Dieux ennemis et toujours inflexibles
Le bras, de jour en jour, appesanti sur nous,
Nous accable à loisir, sans lasser leur courroux.
C'est peu que Clytemnestre, au tombeau de mon père,
Apporte en triomphant, les cendres de mon frère,
Il faut que pour combler nos malheurs et ses vœux,
Nos yeux soient les témoins de son bonheur affreux.
Déjà la triste Electre...

PYLADE.

Achevez.

CHRYSOTHÉMIS.

On l'entraîne
Mourante, et succombant sous le poids de sa chaîne:
On entraîne ma sœur vers ces lieux effrayans,
Peut-être destinés à devenir sanglans.
Moi, captive en effet, et libre en apparence,
Vers ce même tombeau, malgré moi, je m'avance,
Suivie avec honneur de gardes, de soldats
Dont les yeux inquiets éclairent tous mes pas.

PYLADE.

N'avez-vous plus d'amis?

CHRYSOTHÉMIS.

Hélas! mon infortune,

Mes plaintes, mes soupirs me rendent importune.
Eloignez-vous, Seigneur, et laissez-moi du moins
La funeste douceur de gémir sans témoins ;
Epargnez-moi l'affront d'une pitié stérile !...
Hélas ! dans l'univers nous n'avons plus d'asile !
Le fils du Roi des rois, au printemps de ses jours,
Sur des bords étrangers a terminé leur cours,
Ses sœurs ont vu tomber les lauriers, dont la tête
De son trône immortel environnait le faîte ;
Et nous comptons au rang de nos persécuteurs
Tous ceux sur qui mon père a versé ses faveurs,

PYLADE.

Hélas !

CHRYSOTHÉMIS.

Vous soupirez, votre âme est attendrie
Des malheurs que le ciel répandit sur ma vie !
Vous jettez sur mes fers des regards indignés !
Retenez vos soupirs ; craignez, Seigneur, craignez
De montrer dans les murs de ce palais terrible
Aux malheurs de mon nom une âme *trop sensible.*
Les murs ensanglantés de ce séjour affreux
Ne répètent jamais les cris des malheureux,
Ils sont sourds à leur voix, *ils sont sourds à leur plainte ;*
L'œil jaloux des tyrans veille dans leur enceinte,
Et ce n'est qu'en tremblant qu'on ose y soupirer.

PYLADE.

Ah ! puisse un plus beau jour luire, et vous éclairer !

Peut-être que les Dieux, touchés de vos alarmes,
Tariront pour jamais la source de vos larmes.

CHRYSOTHÉMIS.

Tout est fini pour nous; Oreste est mort, Seigneur,
Pour nous, dans l'univers, il n'est plus de vengeur...

PYLADE.

Ciel!

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGISTHE, CHRYSOTHÉMIS, ELECTRE, PYLADE, (*Cour, Peuple.*)

CLYTEMNESTRE.

Peuples, écoutez votre Reine éplorée.
Oreste, dernier fils de la race d'Atrée,
Ce fils que me donna la colère du sort,
Que j'aimais cependant... mon cher Oreste est mort.
Le destin loin de moi l'entraîna dès l'enfance.
Des prodiges affreux marquèrent sa naissance.
On disait qu'à sa mère il ravirait le jour:
Hélas! en ai-je moins souhaité son retour?
Ce reste de mon sang, et du sang de vos maîtres,
Peuples, nous l'appellions au rang de ses ancêtres.
Il n'est plus, et le ciel m'a ravi cet espoir.
L'honorer par des pleurs, voilà notre devoir.
Strophius de mon fils a recueilli la cendre.
Cette urne, cet objet si terrible et si tendre,

Que ma douleur contemple, et que pressent mes mains,
Doit être mise aux pieds du plus grand des humains.
Oreste ainsi l'ordonne, il veut que près d'un père
Ses mânes frémissans soient placés par sa mère.
Je le dois, j'obéis... mon fils infortuné,
Aux horreurs de l'exil, en naissant, condamné,
Mon fils, n'éprouva point mes soins et mes caresses.
Ces tributs de l'amour, ces fruits de nos tendresses,
Que je dus prodiguer autour de son berceau,
Doivent servir du moins à parer son tombeau.
Quel devoir cependant! Ombre chère et sacrée,
Oreste! que veux-tu d'une mère éplorée?
Quoi! mon fils, quoi! tu veux, pour combler mes tourmens,
Que je descende au fond de ces grands monumens,
Où la nuit de la mort, cette nuit immobile,
De l'ombre de ton père est l'éternel asile!
Il le faut. Unissons et le père et le fils:
De la maison d'Atrée, assemblons les débris.
O famille des Rois que la mort environne,
Quels funestes cyprès vont ombrager ton trône!
Mais je remplis ces lieux de regrets superflus;
Plistène va régner, Oreste ne vit plus.
Discorde, brise enfin tes glaives parricides:
Tu n'en peux plus armer les farouches Atrides!
Ils ne sont plus, ces fils, ces frères nés rivaux,

Dont la rage emprunta ton glaive et tes flambeaux,
Atrée enfin succombe; et le cède à Thyeste,
Je couronne Plistène, et nous pleurons Oreste.

(*à Ægisthe.*)

Venez, vers cette tombe accompagnez mes pas.
Soutenez-moi... que vois-je? où suis-je? où vais-je? hélas!

Elle marche vers les tombeaux, en entrant dans le bois qui leur est consacré, la nuit le couvre de son obscurité. L'ombre d'Agamemnon paraît, fait fuir Clytemnestre épouvantée, tend les bras à ses filles.

ELECTRE.

Ciel! quelle ombre paraît?... Agamemnon! mon père.

L'OMBRE.

Vous, Électre, approchez... (*à Clytemnestre.*) toi, fuis coupable mère.

CLYTEMNESTRE (*épouvantée et fuyant l'ombre, s'écrie:*)

Hélas!

(*Puis revenant à l'ombre avec effort, éperdue, elle lui dit:*)

Parlez, parlez.

(*A ces mots, l'ombre courroucée s'avance vers Clytemnestre, déchire son voile, et lui montre son flanc qu'elle a percé, et Clytemnestre s'écrie:*

Ciel! qu'est-ce que je vois?...

(*et l'ombre disparaît dans l'abîme.*)

O sang que j'ai versé, tu réjaillis sur moi!...

TOUS.

Quel crime!

CLYTEMNESTRE.

Ombre sanglante ! ombre à jamais terrible !
Fuis, va, je suis pour toi l'objet le plus horrible...
Mais hélas ! avec lui je descends aux enfers,
Et la mort m'engloutit dans les gouffres ouverts...
Du crime et de la nuit, filles inexorables,
Vous voilà, je vous vois, Déesses redoutables !
Mais qui vient me frapper ? est-ce vous que je vois ?
O Némésis ! accours, je n'implore que toi...
Cruelle, arrête, arrête... Et quoi ? ta main sanglante
Déchire Clytemnestre en tes bras expirante ?
Atride, fuis, fuis-moi... quels regards menaçans !..
Oui, c'est là que ma main ta frappé... quels tourmens !

ÆGISTHE.

Un trouble trop affreux de son âme s'empare...
Sortons, éloignons-là de ce séjour barbare.

SCÈNE V.

ÉLECTRE, PEUPLE.

ELECTRE.

PEUPLE, jadis heureux, sous le plus grand des Rois,
Aujourd'hui gouverné par de barbares lois,
Vous l'avez entendu : la puissance suprême

Vient de forcer le crime à s'accuser lui-même.
Allons sur la vengeance interroger les Dieux.
Oreste dut punir ces forfaits odieux :
S'il n'est plus, c'est à moi de punir les coupables.
L'ombre d'Agamemnon, ses mânes lamentables,
Du fond de leur tombeau s'élèvent jusqu'à nous :
Jurons de les venger, et préparons nos coups.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÆGISTHE, CLYTEMNESTRE, ARCAS.

ÆGISTHE.

MADAME, où courez-vous, *dans ce séjour d'horreur?*
En voulez-vous encor accroître la terreur,
En y sémant l'effroi qui vous suit ?

CLYTEMNESTRE.

Ah! barbare!

ÆGISTHE.

Ne me résistez plus.

CLYTEMNESTRE.

Le désespoir m'égare.

ÆGISTHE.

Quel démon vous poursuit ?

CLYTEMNESTRE.

L'ombre d'Agamemnon,
Voilà, voilà le Dieu qui troubla ma raison;
C'est lui qui m'arracha le mot épouvantable,
Qui de tous les mortels l'eût fait le plus coupable,
Si de tous les mortels connus par les forfaits,

Je n'eusse surpassé les coupables excès.

ÆGISTHE.

Eh quoi ? vous ajoutez au danger qui nous presse,
Du fardeau des remords la terreur vengeresse.
Devez-vous les connaître, et sont-ils faits pour vous ?
Le ciel n'a point lancé son tonnerre sur nous.
S'il permet à la mort de percer la barrière
Qui sépare à jamais la nuit et la lumière,
Celui qui d'un seul mot peut lui donner des lois,
A son gré peut aussi les changer quelque fois.
Ces prodiges sont faits pour effrayer la terre,
Et non pas un esprit au-dessus du vulgaire;
Mais que dis-je ? cent fois aux bords Ausoniens,
La fille du soleil a brisé les liens
Qui tenaient aux Enfers les ombres enchaînées.
Ulysse, par son art connut ses destinées.
Vous avez vu Circé forcer Thélésias,
A quitter à sa voix les gouffres du trépas,
Pour dévoiler aux yeux du mortel le plus sage
Le prix que réservait le sort à son courage.
Loin de croire qu'Electre ait pu par ses clameurs
Fléchir le Styx grossi du torrent de ses pleurs,
Et que ce Dieu puissant, sensible à sa prière,
Eût pu lui présenter les mânes de son père,
Vous voyez Jupiter enflammé contre vous,
Suivre la foudre en main l'ombre de votre époux.

CLYTEMNESTRE.

Quel mot prononces-tu. Fuis loin de ma présence.

ÆGISTHE.

Je puis de vos ennemis calmer la violence :
De vos filles je puis adoucir les malheurs,
Je vais briser leurs fers, *je vais tarir leurs pleurs.*
Qu'Arcas de votre part, leur annonce... qu'il vole.

CLYTEMNESTRE.

Pouvez-vous vous livrer à cet espoir frivole;
Et pouvez-vous penser qu'armé de vos poignards,
Ce farouche assassin paraisse à leurs regards,
Sans leur développer tout ce qu'ont de sinistre
Des bienfaits d'un tyran, promis par son ministre?

ÆGISTHE.

Je jure par les Dieux...

CLYTEMNESTRE.

Ils devraient t'en punir.
Par ce lâche blasphême as-tu cru parvenir
A me tromper?

ÆGISTHE.

Je jure.

CLYTEMNESTRE.

Ah! quel est sur la terre
L'objet qu'a respecté ta rage meurtrière?

ÆGISTHE.

Eh bien! par l'univers.

CLYTEMNESTRE.

Ce n'est qu'avec effroi
Qu'il répète ton nom, et qu'il parle de toi.
A tes crimes affreux, ne joins point l'imposture :
Les monstres, tels que nous, sont privés de parjure.

ÆGISTHE.

Eh bien, je ne feins plus.

CLYTEMNESTRE.

Viens donc frapper mon cœur.

ÆGISTHE.

Barbare, qu'as-tu dit, et quelle est ta fureur ?

CLYTEMNESTRE.

Vous armâtes ma main de l'acier parricide
Qui trancha les destins du redoutable Atride ;
Vous remplîtes mon cœur des poisons dévorans
Que la haine versa sur mes tristes enfans.
Mes filles dans vos fers, mon fils votre victime ;
Cruel, je vis encor, et voilà le seul crime
Que ton barbare cœur doive se reprocher.
Ton crime est le forfait que tu crains d'achever.
Si je ne vivais plus, le sort plus favorable
Ne t'entraînerait point dans ma chûte exécrable.

ÆGISTHE.

Electre, dès-long-temps. (*à Arcas.*) Mais tu me dois
tes jours,

Le péril presse, Arcas, prends ce poison, va, cours...

CLYTEMNESTRE.

Arrête, malheureux; que vas-tu faire ? arrête.
Sans nous venger, tu vas exciter la tempête.
Et la fureur d'Electre, et ma propre fureur
M'excitaient chaque instant à lui percer le cœur.
Inutiles souhaits ! je voyais la cruelle
A couvert de mes coups, sous l'égide immortelle.
Connais à mes remords quelles sont mes vertus.

ÆGISTHE.

Hé bien, il faut choisir d'être ou de n'être plus,
De vivre sans régner, ou bien de cesser d'être.
Cette idée et t'étonne et t'accable peut-être,
Mais il nous faut subir cette nécessité,
De vivre dans l'opprobre, ou d'avoir existé,
Je ne le vois que trop, l'instant fatal s'avance,
Notre sort rigoureux fait pencher la balance.
Le néant de la mort n'a pour moi rien d'affreux,
Le doux sommeil naquit de son sein ténébreux.
S'il faut quitter le ciel de ses dons trop avare,
Emportons avec nous dans la nuit du tartare
Le plaisir d'immoler Electre à notre tour.
Qu'en déchirant le flanc qui lui donna le jour,
Elle y puise la mort que sa main nous prépare,
Et que nos flancs ouverts lui montrent le Tenare.

CLYTEMNESTRE.

Un moment, c'en est fait, et je brave le sort;

Mon âme se roidit à l'aspect de la mort.
Nous verrons si les Dieux protègent ma famille,
Et si contre la mère, ils s'arment pour la fille.
Mais quel bruit? ciel!

ÆGISTHE.

Rentrons.

SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

PYLADE (*en entrant sur la scène.*)

Oui, Pammène, et les Dieux
Ont tiré de la nuit ce mystère odieux.
J'allais vous l'annoncer; mais jusqu'à vos oreilles
Le peuple avait déjà fait voler ces merveilles.

PAMMÈNE.

Vous êtes donc fléchis, et vos sévères lois
Vont venger à la fin la majesté des Rois?
Que dis-je, Dieu vengeur du malheureux Atride?
Vous frappez à la fois un *couple parricide*,
Sur nos persécuteurs vous armez votre bras,
Et vous alllez enfin punir leurs attentats,
Vous conduisez Oreste, il va rompre nos chaînes,
Et de l'état tremblant reprendre enfin les rênes.

PYLADE.

Mais de son frère, Electre ignore les destins,

Elle ignore qu'il vit, et que c'est à ses mains
Que le ciel réserva l'honneur de la vengeance.
En foule sur ses pas, tout le peuple s'avance
Vers le temple sacré qu'au souverain des Dieux,
Non loin de ce palais bâtirent ses aïeux.
Ils consultent le ciel sur le destin d'Oreste ;
Opposons la prudence à leur zèle funeste.
Electre de sa rage embrase tous les cœurs,
Ils ont déjà reçu l'excès de ses fureurs.
Peut-être allons-nous voir ces portes embrasées,
Ces monumens détruits, ces voûtes écrasées,
Le trône consumé par les feux dévorans,
Ou nager renversé dans le sang des tyrans.
Pammène, prévenons des fureurs inutiles,
Et les tristes effets des discordes civiles.
Courons aux temples saints de nos Dieux immortels,
Et couronnons Oreste au pied de leurs autels.

PAMMÈNE.

Les Dieux, *dans ce grand jour marqué par des miracles,*
Les Dieux vont confirmer la foi de leurs oracles,
Le sort a préparé ces grands événemens :
(à Oreste.)
La mort lève déjà sa faux sur nos tyrans,
Apollon la conduit; la crainte est un blasphême,
Et le doute, un outrage à sa grandeur suprême.

SCÈNE III.

Les mêmes, CHRYSOTHÉMIS (*égarée.*)

CHRYSOTHÉMIS.

Quels sont, Dieux tout-puissans vos ordres absolus?
Si mon malheureux frère, hélas! n'existe plus,
Vengerez-vous son sang, par un sang plus coupable?

ORESTE.

O ciel! Chrysothémis, quel désordre effroyable
Paraît vous égarer, et tourmenter vos sens?

CHRYSOTHÉMIS.

Je ne vois devant moi que des signes sanglans,
Des prodiges affreux, l'horreur et l'épouvante,
L'ombre d'Agamemnon, Clytemnestre expirante,
Nos autels, ces tombeaux détruits et renversés,
Dans des torrens de sang je les vois dispersés.

ORESTE.

Mânes infortunés de mon malheureux père.
Ombre d'Agamemnon, ombre sacrée et chère!

CHRYSOTHÉMIS.

Qu'ai-je entendu?

PYLADE.

Grands Dieux!

PAMMÈNE.

PAMMÈNE.

Hélas ! que faites-vous ?

ORESTE.

Reconnaissez Oreste, il est à vos genoux.

CHRYSOTHÉMIS.

O ciel !

ORESTE.

De ses transports mon cœur n'était plus maître.

PYLADE.

Quels malheurs !

CHRYSOTHÉMIS.

Aujourd'hui, cruel, en peut-il être ?

PAMMÈNE.

Malheureuse princesse, apprenez qu'Appollon
(*En montrant Oreste.*)
Le destine à venger la mort d'Agamemnon :
Mais qu'il est menacé du sort le plus horrible,
S'il se fait reconnaître avant ce coup terrible.

CHRYSOTHÉMIS.

O ma sœur !

ORESTE (*frappé par l'esprit d'Apollon.*)

Dieu du jour, où m'as-tu transporté
Je te vois, et mes yeux soutiennent ta clarté !

Ton souffle me pénètre, et mon fron' se couronne
Des rayons éternels dont l'éclat t'environne....

(*Croyant voir un poignard.*)

A mes yeux un poignard... donne... je vais frapper...
Que fais-je ? de mes mains le fer vient d'échapper.
J'ai trahi la vengeance, elle vient et m'appelle...
La voilà... je la vois... ah ! malheureux ! dit-elle,
C'est le secret des Dieux que ta bouche a trahi...
Apollon te commande et n'est pas obéi.

(*Il tombe sur les débris des tombeaux renversés dans le fond du Théâtre.*

PAMMÈNE (*à Chrysothémis.*)

Au nom des immortels, au nom de votre père,
Gardez de révéler cet important mystère,
Madame, si jamais, contre l'ordre des Dieux,
Sur ce secret fatal, Electre ouvre les yeux,
Vos tyrans sont vainqueurs, et vous livrez Oreste
Aux redoutables traits de la fureur céleste.

SCÈNE IV.

Les mêmes, ELECTRE (*arrêtant le peuple qui la suit en tumulte.*)

ELECTRE.

SUSPENDEZ un moment ce généreux transport.
Les Dieux qui m'ont conduite en ce séjour de mort,
Vont m'expliquer ici leur volonté sacrée...

(*appercevant Clytemnestre.*)

Ah ! ma sœur, quel destin ! quel jour !.. ô fils d'Atrée !
Toi qui viens de paraître aussi grand qu'autrefois,

Quand tu voyais la Grèce obéir à tes lois ,
Mon père , quelle main , aux accens du tonnerre ,
A brisé pour toi seul les voûtes de la terre ?
Ombre d'Agamemnon , quels ordres souverains ,
Viens-tu nous annoncer des gouffres souterrains ?
Sensible , après vingt ans , aux plaintes de ta fille ,
Apportes-tu la paix à ta triste famille ?
J'accepte ce présage. Oui , ton bras aujourd'hui
De ton trône ébranlé va devenir l'appui.
Tu vas punir ta femme et le fils de Thyeste ,
De nos fers , de la mort , et des malheurs d'Oreste.
Oreste , nom trop cher ! ô frère infortuné !
Toi , qu'à venger ton sang je croyais destiné ,
Hélas ! es-tu tombé dans les funeste piéges
Que sémaient sur tes pas nos tyrans *sacriléges ?*

CHORYPHÉE.

C'en est trop , et vengeons leurs coupables forfaits.
Enfonçons et brisons les murs de ce palais.

SCÈNE V.

Les mêmes , CLYTEMNESTRE.

(*La porte du palais enfoncée, Clytemnestre paraît éperdue, et s'écrie :*)

CLYTEMNESTRE.

ARRÊTEZ.

(*Le peuple effrayé de son désespoir , se disperse.*)

ORESTE (*égaré par Apollon , suit ce Dieu qui le guide , accourt et assassine sa mère.*

Meurs , barbare.

CLYTEMNESTRE.

Ægisthe !...

ELECTRE (*éperdue, se jette au cou de son frère.*)

Ah ! c'est mon frère !

PAMMÈNE.

(*Le tonnerre gronde à grands éclats.*)

Reconnaissez Oreste aux éclats du tonnerre.

ELECTRE.

C'est mon frère, c'est lui, c'est le sang de vos rois.

SCÈNE VI.

Les mêmes, ÆGISTHE (*environné d'une troupe de soldats armés.*)

ÆGISTHE.

QUEL tumulte ! quels cris ?... ciel ! qu'est-ce que je vois ?

ELECTRE.

C'est le vengeur des Dieux, c'est mon frère et ton maître.

ÆGISTHE (*après avoir fait quelques efforts inutiles pour tuer Oreste.*)

Un Dieu combat pour lui : puis-je le méconnaître.

ORESTE (*au peuple.*)

Je vous livre ce monstre, entraînez-le à la mort.

ÆGISTHE (*se frappant.*)

Va, j'ai vécu ton maître et j'ai réglé mon sort.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

EXTRAITS

DU GÉNIE DE VIRGILE,

OU

MORCEAUX CHOISIS TIRÉS DES MANUSCRITS DE MALFILATRE,

PUBLIÉS EN 1810, PAR M. MIGER.

FRAGMENS

DE LA TRADUCTION DE VIRGILE.

FRAGMENS DES BUCOLIQUES.

ÉGLOGUE I.

TITYRE.

. . . . . .

O Mélibée, un Dieu m'a fait ce doux loisir.
Oui, pour un de ses Dieux mon cœur veut le choisir :
Pour prix de ses bienfaits, de fréquens sacrifices
Rougiront son autel du sang de mes génisses.
Par lui, mon troupeau libre erre sur ces côteaux,
Et ma voix peut encore éveiller les échos.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux: mais ce calme m'étonne,
Tandis qu'au désespoir ici tout s'abandonne ;
Tout fuit. Je vais, moi-même, en de nouveaux climats,
Traîner mes chers moutons, compagnons de mes pas.
Cette faible brebis, qui me suit avec peine,
A laissé deux agneaux dans la forêt prochaine,
Jumeaux nés d'aujourd'hui, mais perdus sans retour,
Et privés de leur mère en recevant le jour.
J'aurais bien dû prévoir ces disgraces funestes.
Souvent j'ai vu ces pins frappés des feux célestes ;

La corneille a souvent, du creux de cet ormeau,
Par ses cris menaçans effrayé le hameau. (1)

. . . . . .

Cette Rome. . . . . .
Au-dessus des cités, élève autant sa tête
Que le hardi cyprès, déployant ses rameaux,
Porte son front superbe au-dessus des roseaux. (2)

. . . . . .

. . . . . .

Là, j'ai vu ce héros, ce Dieu dont mon encens
Parfume les autels douze fois tous les ans. (3)

. . . . . .

Veillez sur vos troupeaux; allez, jeunes bergers,
Et cultivez en paix vos champs et vos vergers. (4)

. . . . . .

(1) O Melibæe, Deus nobis hæc otia fecit.
Namque erit ille mihi semper Deus : illius aram
Sæpè tener nostris ab ovilibus imbuet agnus.
Ille meas errare boves, ut cernis, et ipsum
Ludere, quæ vellem, calamo permisit agresti.
Non equidem invideo : miror magis. Undiquè totis
Usque adeò turbatur agris. En ipse capellas,
Protenus æger ago, hanc etiam vix, tityre, duco.
Hìc inter densas corylos modò namque gemellos,
Spem gregis, ah! silice in nudâ connixa reliquit.
Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus:
(Sæpè sinistra cava prædixit ab Ilice cornix...)

(2) Verùm hæc tantùm alias inter caput extulit urbes,
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi...

(3) Hìc illum vidi Juvenem, Melibæe, quotannis
Bis senos cui nostra dies altaria fumant...

(4) Pascite, ut antè, boves, pueri, submittite tauros.

O fortuné vieillard ! . . . . . .
Ce terrain te demeure et suffit à tes vœux,
Quoiqu'à peine le soc ouvre ce sol pierreux :
Les eaux de ce marais, fangeuses et tranquilles,
Couvrent les prés de joncs et de roseaux stériles ;
Mais exempt de nos maux et libre de nos soins,
Pour tes tendres brebis tu ne craindras du moins
Ni l'effet dangereux d'un nouveau pâturage,
Ni d'un troupeau malsain, le triste voisinage.
O fortuné vieillard ! dans un heureux repos,
Ici tu jouiras de la fraîcheur des eaux,
Près du fleuve sacré qui coule dans ces plaines,
Et sous les arbres verts qui bordent ces fontaines.
Ici, tressés en haie, et plantés de tes mains,
Ces saules de ton champ, qui marquent les confins,
T'offriront du sommeil, les douceurs passagères,
Au murmure flatteur des abeilles légères,
Quand l'essaim bourdonnant de ces filles du ciel
Vole de feuille en feuille, et ramasse le miel.
Les chants du bûcheron, du haut de ces montagnes,
Retentiront au loin dans les vastes campagnes ;
La tourterelle enfin, gémissant dans les bois,
Aux voix de tes ramiers joindra sa douce voix (1).

(1) Fortunate senex ergò, tua rura manebunt?
Et tibi magna satis : quamvis lapis omnia nudus,
Limosoque palus obducat pascua junco.
Non insueta graves tentabunt pabula fœtas ;
Nec mala vicini pecoris contagia lædent.
Fortunate senex ! hìc inter flumina nota,
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.
Hinc tibi, quæ semper vicino ab limite sepes
Hyblæis apibus florem depasta salicti,
Sæpè levi somnum suadebit inire susurro.
Hinc altâ sub rupe canet frondator ad auras.

. . . . . .

Ne reverrai-je plus mon toit couvert de chaume,
Ni ce champ que je quitte et qui fut mon royaume. (1)

. . . . . .

EGLOGUE II.

. . . . . .

Sans toi, qui chanterait les nymphes de nos plaines,
Et les ombrages verts qui couvrent ces fontaines ?
Ou qui revêtirait, dans des vers enchanteurs,
Et les prés de gazons, et les gazons de fleurs ? (2)

. . . . . .

Des cygnes de ces bords, les chants mélodieux,
Porteront, ô Varus ! votre nom jusqu'aux cieux (3).

. . . . . .

Faible oison des marais, mes cris se font entendre
Parmi les doux accens des oiseaux du Méandre. (4)

. . . . . .

Revenez, revenez, aimable Galatée ;
Quel charme sous les eaux vous retient si long-temps ?
La nature renaît, et les fleurs du printemps,

Nec tamen intereà raucæ, tua cura, palumbes,
Nec gemere aërià cessabit turtur ab ulmo...

(1) En unquàm patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regnavidens, mirabor aristas...

(2) Quis caneret nymphas ? quis humum florentibus herbis
Spargeret ? aut viridi fontes induceret, umbrâ ?...

(3) Vare, tuum nomen. . . . . .
Cantantes sublime ferent ad sidera cycni...

(4) . . . . . , videor. . . . .
. . . . argutos inter strepere anser olores...

Ont parfumé les bords de cette onde argentée.
De ce haut peuplier, les feuillages épais
Couronnent cette grotte aux nymphes consacrée;
Les pampres enlacés qui tapissent l'entrée,
En redoublent encore et l'ombrage et le frais:
Revenez près de nous dans ces rians bocages,
Laissez les flots mugir et battre les rivages. (1)

EGLOGUE III.

. . . . . .

Contre les feux du jour, ici l'humble reptile
Dans le sein des buissons vient chercher un asile;
Thestyle, aux laboureurs épuisés de travail,
Prépare de sa main le serpolet et l'ail.
Et moi seul, à te suivre attaché sur ces rives,
Je brave du soleil les ardeurs les plus vives,
Tandis que la cigale, hôtesse de ces champs,
Par ses cris importuns répond seule à mes chants.
Ah! que n'ai-je plutôt souffert la tyrannie,
Les superbes dédains de la fière Silvie!
Que n'ai-je aimé Daphnis! son teint, moins délicat,
N'a point de ton beau front la blancheur et l'éclat;
Mais, hélas! prise moins cette blancheur si vaine,
On cueille l'hyacinthe, on laisse le troëne. (2)

. . . . . .

(1) Hùc ades, ô Galatea, qui est nam ludus in undis?
Hic ver purpureum, varios hìc flumina circùm
Fundit humus flores: hìc candida populus antro
Imminet, et lentæ texunt umbracula vites.
Hùc ades insani feriant sine littora fluctus.

(2) Nunc virides etiam occultant spineta lacertos:
Thestylis et rapido fessis messoribus æstu,

EGLOGUE IV.

. . . . . .

Les nymphes de Daphnis pleuraient la mort cruelle.
Bois, vous fûtes témoins de sa douleur mortelle,
Quand sa mère, embrassant ses restes malheureux,
De son trépas récent accusait tous les Dieux.
Nous vîmes la génisse et le coursier superbe
Oublier les ruisseaux et la fraîcheur de l'herbe;
Et les tristes moutons, aux pieds de leur berger,
Touchés de sa douleur, semblaient la partager.
Dans les sables brûlans de l'Afrique déserte,
Le lion, cher Daphnis, a gémi de ta perte.
Daphnis sut, le premier, sur les côteaux voisins,
Atteler à des chars les tigres d'Arménie;
Il couvrit le premier, dans les champs d'Ausonie,
Les Thyrses de Bacchus de pampre et de raisins.
Cérès est des sillons l'ornement le plus digne;
Le taureau, roi des champs, est l'honneur des troupeaux;
La vigne orne l'ormeau, la grappe orne la vigne;
Et tu fus, ô Daphnis! la gloire des hameaux. (1)

. . . . . .

Allia serpillumque, herbas contundit olentes.
At mecum raucis, tua dum vestigia lustro
Sole subardenti resonant arbusta cicadis.
Nonne fuit satius, tristes Amaryllidis iras,
Atque superba pati fastidia? nonne Menalcam?
Quamvis ille niger, quamvis tu candidus esses.
O formose puer! Nimiùm ne crede colori;
Alba ligustra cadunt; vaccinia nigra leguntur...

(1) Extinctum nymphæ crudeli funere Daphnim
Flebant; vos coryli testes, et flumina nymphis,

EGLOGUE V.

Ma muse, la première, a daigné dans les bois,
Du pasteur de Sicile, emboucher le hautbois. (1)
. . . . . .
Il commence. Aussitôt les animaux des bois
S'assemblent tous en foule autour du vieux Silène;
Les Faunes, avec eux, se jouant dans la plaine,
Marquent d'un pied léger les accens de sa voix,
Et les pins, en cadence, agitent leurs feuillages (2).
. . . . . .
Il chantait tous ces corps, ces principes divers
De l'air, du feu léger, de la terre et des mers,
Qui, dans le vide immense, épars à l'aventure,
S'unirent pour former les premiers élémens,

Cùm, complexa sui corpus miserabile nati,
Atque Deos atque astra vocat crudelia mater.
Non ulli pastos illis egêre diebus
Frigida, Daphni, boves ad flumina, nulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
Daphni, tuum Pœnos etiàm ingemuisse leones
Interitum, montesque feri, silvæque loquuntur.
Daphnis et Armenias curru subjungere tigres
Instituit, Daphnis thiasos inducere baccho,
Et foliis lentas intexere mollibus hastas.
Vitis ut arboribus decori est, ut vitibus uvæ,
Ut gregibus tauri, segetes ut pinguibus arvis;
Tu decus omne tuis....

(1) Prima Syracusio dignata est ludere versu,
Nostra nec erubuit Silvas habitare Thalia...

(2) . . . . simul incipit ipse.
Tunc verò in numerum Faunosque, ferasque videres
Ludere, tùm rigidas motare cacumina quercus....

Ces élémens féconds qui, d'êtres différens
Par leur mélange heureux peuplèrent la nature. (1)

. . . . . .

Je suivrai mon taureau : ses traces vagabondes
Pourront frapper mes yeux dans les forêts profondes. (2)

. . . . . .

EGLOGUE VII.

A peine dans ces lieux, le soleil de retour
Dissipait l'ombre humide et rallumait le jour ;
A peine les troupeaux cherchaient dans la prairie
Et la tendre rosée et l'herbe refleurie ;
Damon, sur sa houlette appuyé tristement,
Répéta ces regrets d'un malheureux amant.

DAMON.

Naïs, astre du matin ; brille, ô douce lumière !
Brille, et sois d'un beau jour l'heureuse avant-courrière,
Tandis que je me plains, dans mes derniers momens,
De la perfide Nise et de ses vains sermens,
Que je viens, en mourant, raconter mon injure
A ces Dieux tant de fois témoins de son parjure.

Ma flûte, commençons : avec moi sur ces bords,
Des chantres du Ménale imite les accords.

(1) Namque canebat, uti magnum per inane coacta
Semina, terrarumque ; animæque, marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis : ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis...

(2) Si qua fortè ferant oculis sese obvia nostris
Errabunda bovis vestigia...

Pan, dont l'art inventa la flûte pastorale,
Fait toujours de ses sons retentir le Ménale.
Le Ménale, couvert de bois harmonieux,
Entend toujours la voix des pins mélodieux;
Le Ménale toujours entend parler ses hêtres
De l'amour des bergers, et des plaisirs champêtres.

Ma flûte, commençons: avec moi sur ces bords,
Des chantres du Ménale imite les accords. (1)

. . . . . .

O ma flûte, cessons: c'est assez sur ces bords,
Des chantres du Ménale imiter les accords. (2)

. . . . . .

Puisse, ô charmes secrets, votre vertu suprême
Ramener dans nos champs le perfide que j'aime! (3)

. . . . . .

Cessez, charmes secrets; votre vertu suprême
A dans nos champs enfin ramené ce que j'aime. (4)

(1) Frigida vix cœlo noctis decesserat umbra,
Cum ros in tenerâ pecori gratissimus herba est:
Incumbens tereti Damon sic cœpit olivæ.
Nascere, præque; diem veniens age, Lucifer, almum.
Conjugis indigno Nisæ deceptus amore
Dum queror, et divos, quamquàm nil testibus illis
Profeci, extremâ moriens tamen alloquor horâ.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus;
Mænalus, argutumque nemus, pinosque loquentes
Semper habet; semper pastorum ille audit amores;
Panaque, qui primus calamos non passus inertes.
Incipe Mænalios mecum, mea tibia, versus.

(2) Desine Mænalios, jam desine, tibia versus...

(3) Ducite ab urbe Domum, mea carmina, ducite Daphnim...

(4) Parcite, ab urbe venit, jam parcite, carmina Daphnim...

EGLOGUE VIII.

. . . . . .

Je préfère Phyllis à toutes nos bergères.
Ses yeux, à mon départ, pleins du plus tendre feu,
Ont versé des larmes amères.
Adieu, m'a-t-elle dit, mon beau Ménalque, adieu ! (1)

. . . . . .

EGLOGUE X.

. . . . . .

J'irai, puisque l'ingrate a dégagé sa foi,
J'irai chanter au sein d'une forêt tranquille,
Sur les doux chalumeaux du pasteur de Sicile,
Les vers que dans l'Eubée Apollon fit pour moi. (2)

. . . . . .

(1) Phyllida amo antè alias ; nàm me discedere flevit :
Et longum, formose, vale, vale, inquit, Iola...

(2) Ibo, et Chalcidico quæ sunt mihi conditaversu
Carmina, pastoris siculi modulabor avenâ.

FRAGMENS DES GÉORGIQUES.

LIVRE I.

Mécène, aux laboureurs mes préceptes utiles
Enseignent par quels soins on rend les champs fertiles,
En quel temps sous le joug le taureau doit gémir,
Sous quel astre la vigne à l'ormeau doit s'unir,
Quel secours aux troupeaux doit l'active industrie,
Et de l'abeille enfin l'art et l'économie.
Astres brillans du monde ! ô secourables Dieux,
Qui conduisez l'année errante dans les cieux ;
Bacchus, et vous Cérès, si les moissons dorées,
Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,
Et l'eau des froids torrens et le gland des forêts:
O vous, Faunes légers, qu'adorent les campagnes !
Vous, nymphes, qui peuplez les bois et les montagnes,
Jetez sur mes essais des regards complaisans;
Accourez à ma voix, je chante vos présens.

Toi, dont le fier trident fit sortir de la terre
Le superbe coursier, symbole de la guerre,
Grand Dieu des mers, et toi, dont les nombreux troupeaux
De Cée, en bondissant, dépouillent les côteaux;
Toi surtout, Dieu pasteur, souverain d'Arcadie,
O Pan, si tu chéris ton heureuse patrie;
Minerve, si par toi ton peuple favori

Reçut les premiers arts et l'olivier chéri ;
Jeune enfant, qui jadis au genre humain sauvage
Vins montrer la charrue et son utile usage ;
Sylvain, Dieu des forêts, solitaire Sylvain,
Dont un jeune cyprès orne toujours la main;
Je vous invoque tous, Dieux, Déesses propices,
Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspices,
Soit que du haut du ciel arrosant les sillons,
Vous nourrissiez la terre et ses germes féconds! (1)

. . . . . .

Cinq zônes de l'Olympe embrassent l'étendue :
L'une par le soleil sans cesse parcourue,

(1) Quid faciat lætas segetes; quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites
Conveniat; quæ cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori, atque apibus quanta experientia parcis,
Hinc canere incipiam. Vos, ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber et alma ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ,
Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis;
Et vos agrestûm præsentia numina, Fauni,
Ferte simul, Faunique, pedem Dryadesque puellæ :
Munera vestra cano : tuque ô, cui prima frementem
Fudit equum, magno tellus percussa tridenti,
Neptune : et cultor nemorum, cui pinguia cæsæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci :
Ipse nemus linquens patrium saltusque lycæi,
Pan ovium custos, tua si tibi Mœnala curæ,
Adsis, ô Tegæe favens : oleæque Minerva
Inventrix, uncique puer monstrator aratri;
Et teneram ab radice ferens, Silvane, cupressum,
Dìque, Deæque omnes, studium quibus arva tueri,
Quique novas alitis non ullo semine fruges,
Quique satis largum cœlo dimittitis imbrem...

De cet astre de flamme est l'empire éternel,
Et voit les deux côtés, près des pôles du ciel,
Deux zônes de frimats tristement couronnées,
A l'horreur des hivers à jamais condamnées;
Et deux que la nature, indulgente, aux humains,
A su, de part et d'autre, enfermer de ses mains,
Entre ces froids climats que le soleil ignore,
Et l'espace brûlant que sa chaleur dévore;
De ces plages, où règne un air plus tempéré,
Par son char vagabond le bord est effleuré,
Lorsque ce Dieu du jour va, dans un cercle oblique,
Visiter tour-à-tour l'un et l'autre tropique.
L'habitant du Riphée est voisin de ces lieux
Où la terre s'élève et s'approche des cieux;
Et l'ardente Lybie, et les murs d'Alexandre,
La voient, vers le midi, s'abaisser et descendre.
L'un des pôles du monde où souffle l'aquilon,
Toujours, par sa hauteur, domine l'horizon;
Toujours l'autre se montre à ces rivages sombres,
Où règne le trépas sur le peuple des ombres.
Ici, tel qu'un grand fleuve, en ses vastes détours,
Embrasse au loin les champs que féconde son cours;
Le dragon tient toujours les deux ourses glacées
Dans ses replis divers fortement embrassées;
Les ourses, que jamais les souverains des mers
Ne laissèrent descendre au sein des flots amers.
Là pâlit la nature, et sur ces bords funèbres,
Une nuit inféconde entasse des ténèbres;
Ou peut-être l'aurore, à ce nouveau séjour,
En s'éloignant de nous, va reporter le jour.
Peut-être, quand sur nous cette jeune courrière
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,
Là, l'étoile du soir, au départ du soleil,

Allume son flambeau dans l'occident vermeil. (1)

. . . . . .

Il vit naître jadis Pluton et les furies,
Il vit naître Japet et ces frères impies,
Ligués pour assiéger le monarque du ciel,
Et le précipiter de son trône éternel;
Trois fois sur Pélion, tous ces monstres horribles
Virent l'Ossa haussé par leurs efforts pénibles,
Et sur l'Ossa, l'Olympe, entassé par trois fois,
Porta ses fiers titans, et gémit sous le poids.
Mais la foudre atteignant et géans et montagnes,
Trois fois le fit rouler dans les vastes campagnes. (2)

(1) Quinque tenent cœlum zonæ : quarum una corusco
Semper sole rubens, et torrida semper ab igni :
Quam circum extremæ dextrâ lævâque trahuntur,
Cæruleâ glacie concretæ atque imbribus atris.
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ Divûm, et via secta per ambas,
Obliquus quà se signorum verteret ordo.
Mundus ut ad Scythiam, Riphæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in Austros.
Hic vertex nobis semper sublimis ; at illum
Sub pedibus Styx atra videt, Manesque profundi,
Maximus hìc flexu sinuoso elabitur anguis
Circùm, perque duas in morem fluminis Arctos,
Arctos, Oceani metuentes æquore tingi.
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox
Semper, et obtentâ densantur nocte tenebræ :
Aut redit à nobis aurora, diemque reducit,
Nosque ubi primus equis oriens afflavit anhelis,
Illìc sera rubens accendit lumina vesper...

(2) . . . . . pallidus Orcus
Eumenidesque satæ; tùm partu terra nefando
Cœumque Japetumque creat, sævumque Typhœa
Et conjuratos cœlum rescindere fratres.

. . . . . .

J'ai vu, lorsque souvent le joyeux laboureur
Vers ses blés déjà murs guidait le moissonneur... (1)
J'ai vu le ciel chargé de nuages errans
Sur ces belles moissons descendre en noirs torrens... (2)
Les fossés se remplir, les fleuves débordés
Ravager, à grand bruit, les vallons inondés... (3)
Dans un ciel ténébreux Jupiter enfermé
Perce de mille éclairs le nuage enflammé;
Dans toute sa fureur il se montre à la terre,
Aux humains effrayés fait parler son tonnerre... (4)
De sa foudre brûlante il renverse, il embrase
Le sommet du Rhodope ou le front du Caucase... (5)

. . . . . .

Au premier sifflement des vents impétueux
Vous voyez s'agiter les flots tumultueux;
Le rivage mugit, l'écho porte aux campagnes

Ter sunt conati imponere Pelio Ossam.
Scilicèt, atque Ossæ frondosum involvere Olympum;
Ter Pater extructos disjecit fulmine montes....

(1) Sæpè ego, cum flavis messorem induceret arvis
Agricola, et fragili jam stringeret hordea culmo...

(2) Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes: ruit arduus æther...

(3). . . Implentur fossæ, et cava flumina crescunt
Cum sonitu...

(4) Ipse pater, mediâ nimborum in nocte corusca
Fulmina molitur dextrâ quo maxima motu
Terra tremit, fugêre feræ et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor...

(5) . . . . . Ille flagranti
Aut Atho, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit...

Le murmure des bois et le cri des montagnes.
Dieux ! quels périls affreux menacent les vaisseaux ;
Quand les plongeons troublés, quittant le fond des eaux
Par un vol inquiet et des accens sauvages,
Annoncent la tempête et cherchent les rivages;
Quand on voit le héron, loin des marais fangeux,
Se perdre tout-à-coup dans un ciel orageux,
Les poules de Thétis se rassembler entre elles,
Et jouer sur le sable en secouant leurs ailes !
A l'approche des vents, les astres emportés,
La nuit, du haut des cieux, tombent précipités,
Marquent de feux brillans leur rapide carrière,
Et sillonnent le ciel de longs traits de lumière.
La feuille des forêts et la paille des champs
Sur vos pas quelquefois sont les jouets des vents,
La poussière voltige, et sur le dos des ondes
Flottent légèrement des plumes vagabondes.
Mais si la foudre au nord fait entendre sa voix,
Si ses coups redoublés vont frapper à-la-fois
Les portes du couchant, et le char de l'aurore,
Ah ! quel nouveau déluge est prêt à fondre encore !
Bientôt les vastes champs, noyés par Jupiter,
Aux yeux du laboureur, n'offriront qu'une mer;
Déjà le nautonnier, tremblant à ce présage,
A replié sa voile et prévenu l'orage.

L'orage enfin s'annonce et ja mais ne surprend;
L'œil le moins attentif le prévoit et l'attend.
Du creux de leurs vallons, la nation des grues
S'enfuit à son approche, et traverse les nues.
Pour respirer l'orage et le souffle des airs,
Le taureau vers le ciel tient ses naseaux ouverts.
En effleurant les eaux, la folâtre hirondelle

Les ride faiblement par le vent de son aile ;
Les grenouilles encor, sur le bord des étangs,
Insultent de leurs cris Latone et ses enfans.
Par des sentiers étroits la fourmi, non sans peine,
Quitte, en traînant ses œufs, sa maison souterraine,
Et le grand arc des cieux, de rayons coloré,
Boit les eaux de la mer, dont il est altéré.
De corbeaux croassans un ténébreux nuage
Presse leur vol tardif vers le prochain bocage.

Considérez alors tous ces oiseaux divers
Qui s'assemblent en foule au rivage des mers,
Et ceux que le Caystre, errant dans les prairies,
Voit paître par troupeaux sur ses rives fleuries;
Tous, avant que le ciel nous verse ses trésors,
Ont pressenti la pluie et s'approchent des bords,
Offrent la tête au flot que le rocher renvoie,
Plongent leur cou dans l'onde ou nagent avec joie,
Cherchent le frais des eaux, et vont dans un instant
Laver cent fois en vain leur plumage éclatant.
Seule, errant sur le sable, avec un cri funeste,
La sinistre corneille appelle l'eau céleste :
La vieille la prédit en tournant ses fuseaux,
Quand l'huile pétillante éclaire ses travaux,
Et que de noirs floccons d'une mousse enfumée,
S'amoncèlent au bout de la mèche allumée (1).

(5) Continuò, ventis surgentibus, aut freta ponti
Incipiunt agitata tumescere, et aridus altis
Montibus audiri fragor, aut resonantia longè
Littora misceri, et nemorum increbrescere murmur.
Jam sibi tunc curvis malè temperat unda carinis,
Cùm medio celeres revolant ex æquore mergi,
Clamoremque ferunt ad littora, cùmque marinæ

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Et l'oiseau de Pallas, qui, seul au haut des tours,
Attend que le soleil ait terminé son cours,
Ne prévient plus la nuit, et ses accens funèbres

In sicco ludunt fulicæ ; notasque paludes
Deserit, atque altam supra volat ardea nubem.
Sæpè etiam stellas vento impendente, videbis
Præcipites cœlo labi, noctisque per umbram
Flammarum longos à tergo albescere tractus :
Sæpè levem paleam, et frondes volitare caducas,
Aut summâ nantes in aquâ colludere plumas.
At Boreæ de parte trucis cùm fulminat, et cúm
Eurique zephyrique tonat domus : omnia plenis
Rura natant fossis, atque omnis navita ponto
Humida vela legit. Numquàm imprudentibus imber
Obfuit : aut illum surgentem vallibus imis
Aëriæ fugêre grues ; aut bucula cœlum
Suspiciens, patulis captavit naribus auras ;
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo,
Et veterem in limo ranæ cecinêre querelam.
Sæpiùs et tectis penetralibus extulit ova
Angustum formica terens iter, et bibit ingens
Arcus, et è pastu decedens agmine magno
Corvorum increpuit densis exercitus alis.
Jam varias pelagi volucres, et quæ Asia circùm
Dulcibus in stagnis rimantur prata Caystri,
Certatim largos humeris infundere rores,
Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas
Et studio incassùm videas gestire lavandi.
Tum cornix plenâ pluviam vocat improba voce,
Et sola in siccâ secum spatiatur arenâ :
Nec nocturna quidem carpentes pensa puellæ
Nescivêre hiemem, testâ cum ardente viderent
Scintillare oleum, et putres concrescere fungos.

Ne

Ne marquent plus sa joie au retour des ténèbres.
Nisus jette un grand cri : sa fille, à ce signal,
Se souvient de son crime et du cheveu fatal ;
Elle s'enfuit. Partout où s'enfuit la perfide,
L'affreux Nisus la suit de son aile rapide ;
Et partout où Nisus suit Scylla dans les airs,
Scylla s'enfuit d'un vol plus prompt que les éclairs.
Les corbeaux font sortir de leur gosier sauvage
Des sons clairs et pressés dans un étroit passage.
Leur troupe, dans des nids couronnés de rameaux,
D'une douce gaieté sent les transports nouveaux,
Triomphe après la pluie ; et frémit d'allégresse
De revoir ses petits, objets de sa tendresse,
De flatter, de pouvoir, à l'instant du retour,
Nourrir dans leur berceau tous ces fruits de l'amour.

Non qu'à ces animaux Jupiter communique
Les secrets du destin et l'esprit prophétique.
Mais quand le ciel varie, et que les vents divers
Condensent tour-à-tour et dilatent les airs,
D'une température ainsi toujours changeante
L'impression sur eux est toujours différente,
Et porte dans leur sens la joie ou les chagrins
A l'approche des jours nébuleux ou sereins.
De là ces doux concerts dont les bois retentissent ;
La gaieté des troupeaux qui sur les prés bondissent ;
Et celle des corbeaux qui, rassemblés entre eux,
Des accens de leur joie épouvantent les cieux. (1)

(1) Solis et occasum servans, de culmine summo
Nequicquam seros exercet noctua cantus.
Apparet liquido sublimis in aëre Nisus,
Et pro purpureo pœnas dat Scylla capillo.

. . . . . .

Qui pourra d'imposture acccuser le soleil ?
Souvent même il prédit le secret appareil
Des guerres, des combats, des crimes près d'éclore,
Et qu'une épaisse nuit à nos yeux cache encore.
Quand César expira, le soleil, dans son cours,
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours:
Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entraînait la mort de ce grand homme;
Il partagea son deuil; cet astre étincelant
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit à cet aspect une nuit éternelle.
Hélas ! tout dans ces temps annonçait nos revers;
Tout nous épouvantait, et la terre et les mers,
Et des chiens menaçans les clameurs importunes,

Quacumque illa levem fugiens sectat æthera pennis.
Ecce inimicus atrox magno stridore per auras
Insequitur Nisus : quà se fert Nisus ad auras
Illa levem fugiens raptim secat æthera pennis.
Tum liquidas corvi presso ter gutture voces
Aut quater ingeminant; et sæpè cubilibus altis,
Nescio quâ præter solitum dulcedine læti,
Inter se foliis sterpitant : juvat, imbribus actis,
Progeniem parvam dulcesque revisere nidos.
Haud equidem credo quia sit divinitùs illis
Ingenium, aut rerum fato prudentia major.
Verum ubi tempestas, et cœli mobilis humor
Mutavere vices, et Jupiter humidus Austris
Densat, erant quæ rara modo, et quæ densa relaxat,
Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios, dùm nubila ventus agebat,
Concipiunt : hinc ille avium concentus in agris,
Et lætæ pecudes, et ovantes gutture corvi.

Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.
Combien de fois, ô Dieux ! dans ces jours de terreur,
Vîmes-nous de l'Etna les volcans en fureur,
S'échapper à travers ses fournaises brisées ;
Des foudres souterrains, des roches embrasées,
Des torrens de fumée obscurcissant le jour,
Rouler en tourbillons dans les champs d'alentour ?
Un bruit de chars, un choc d'invisibles armées
Fit trembler du Germain les villes alarmées;
L'Apennin tressaillit, et sur leurs fondemens
Les Alpes, à grand bruit, s'agitèrent long-temps.
Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres,
Se traînaient au milieu du silence et des ombres;
On entendait au loin retentir une voix
Lamentable, et des cris sortis du fond des bois.
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent;
La terre s'entrouvrit; les animaux parlèrent,
Et dans nos temples saints, séjour des immortels,
On vit les Dieux d'airain pleurer sur leurs autels (1).

(1). . . Solem quis dicere falsum.
Audeat? Ille etiam cæcos instare tumultus
Sæpè monet, fraudemque, et operta tumescere bella.
Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam
Cùm caput obscurà nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt sæcula noctem.
Tempore quamquam illo tellus quoque et æquora ponti
Obscœnique canes, importunæque volucres
Signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros
Vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,
Flammarumque globos, liquefactaque, volvere saxa !
Armorum sonitum toto Germania cœlo
Audiit; insolitis tremuerunt motibus Alpes.
Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes

Le roi des fleuves même, affreux dans ses ravages,
Le superbe Eridan, franchissant ses rivages,
Dans son onde écumante épandue à grands flots,
Entraîne les pasteurs, leurs toits et leurs troupeaux;
Dans le sang des taureaux des ministres célestes,
Ne voyaient chaque jour que des signes funestes;
De longs ruisseaux de sang épouvantaient nos yeux,
Et des loups affamés les troupeaux furieux,
Quand la nuit couvrait l'air de ses voiles paisibles,
Effrayaient les cités de hurlemens horribles.
Jamais en un ciel pur et dans des jours sereins,
La foudre, plus souvent, n'étonna les humains;
Et jamais, plus souvent, les comètes cruelles
Ne lancèrent sur nous leurs tristes étincelles (1).
Bientôt la Macédoine, asile de Brutus,
Revit par les Romains, les Romains combattus,
Et Jupiter souffrit que les champs d'Emathie,
S'enivrassent encor du sang de ma patrie.

Un jour, un jour viendra qu'en ces champs trop féconds,
Le laboureur surpris, en traçant des sillons,

Ingens, et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis, pecudesque locutæ,
Infandum! sistunt amnes terræque dehiscunt;
Et mœstum illacrymat templis ebur, æraque sudant.

(1) Proluit insano contorquens vortice sylvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit; nec tempore eodem
Tristibus aut extis fibræ apparere minaces,
Aut puteis manare cruor cessavit, et altè
Per noctem resonare lupis ululantibus urbes.
Non aliàs cœlo cecidêrunt plura sereno
Fulgura, nec diri toties arsêre cometæ.

Trouvera, sous le soc, des piques enterrées,
Les armes des Romains de rouille dévorées,
Des casques entraînés sur ses pesans rateaux,
Et de grands ossemens et d'antiques tombeaux.

O Dieux ! Dieux citoyens, que mon pays adore,
Romulus et Numa ! Toi, Vesta, que j'implore,
Vesta, qui sur le Tibre arrêtes tes regards,
Et daignes protéger le palais des Césars,
Ah ! laissez-nous du moins, divinités suprêmes,
L'appui d'un jeune prince, en nos malheurs extrêmes.
Notre sang le plus pur, répandu si long-temps,
A de Laomédon lavé les faux sermens.
Hélas ! le ciel jaloux, le ciel inexorable
Vous envie, ô César ! à la terre coupable;
Il se plaint, quand César mérite des autels,
Qu'il cherche à triompher au milieu des mortels,
Que d'un siècle de fer il brigue le suffrage,
Tandis que les humains, dans leur aveugle rage,
Foulent aux pieds la paix, et les lois, et l'honneur,
Et font du monde entier un théâtre d'horreur.

La terre sans culture a perdu tous ses charmes:
On enlève à son champ le laboureur en larmes;
La guerre détruit tout, et la faux de Cérès
Devient, sous le marteau, l'instrument des forfaits.
Toutes les nations à nous perdre animées,
Le Danube, l'Euphrate, enfantent des armées;
Malgré le voisinage et la foi des traités,
Tout combat; les cités attaquent les cités;
Mars remplit l'Univers de sa fureur impie,
Rien ne peut dans son cours arrêter sa furie.
Tels de jeunes coursiers, ardens, impétueux,

Tout-à-coup avertis par le signal des jeux,
D'un saut précipité, franchissant la barrière,
Impatiens du frein, volent dans la carrière;
Et, las de retenir leur courage indompté,
Le guide avec le char est lui-même emporté (1).

(1) Ergò inter sese paribus conccurrere telis
Romanas acies iterùm vidêre Philippi.
Nec fuit indignum Superis bis sanguine nostro
Emathiam et latos Hæmi pinguescere campos.
Scilicet et tempus veniet cum finibus illis
Agricola, incurvo terram molitus aratro;
Exesa inveniet scabrâ rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes,
Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.
Dì patrii, Indigetes, et Romule, Vestaque mater,
Quæ Tuscum Tiberim, et Romana palatia servas,
Hunc saltem everso juvenem succurrere sæclo
Ne prohibere: satis jampridem sanguine nostro
Laomedonteæ luimus perjuria Trojæ.
Jampridem nobis cœli te regia, Cæsar,
Invidet, atque hominum queritur curare triumphos.
Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella per orbem,
Tam multæ scelerum facies. Non ullus aratro
Dignus honos; squalent abductis arva colonis,
Ut curvæ rigidum falces conflantur in ensem.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bellum:
Vicinæ ruptis inter se legibus urbes
Arma ferunt: sævit toto Mars impius orbe.
Et cum carceribus sese effudêre quadrigæ,
Addunt se in spatia, et frustrâ retinacula tendens
Fertur equis auriga, neque audit currus habenas.

LIVRE II.

. . . . . .

Parcourez l'Univers jusqu'aux derniers rivages,
Visitez le climat des farouches Gelons,
Et l'Arabe, voisin des portes de l'aurore:
Tout pays a ses fruits, tout arbre a sa patrie.
Sur les bords Indiens naît la brillante ébène;
L'encens parfume l'air dans les champs de Saba.
Que dirai-je des lieux où le baume odorant
Distille goutte à goutte, en larmes précieuses,
De ceux qui sont peuplés d'Acanthes toujours verts,
Des bois dont le coton vient blanchir les rameaux,
Et des riches forêts où croît sur chaque feuille
Un duvet délicat que le Sère y recueille;
Et des arbres plantés sur les rives du Gange,
Où les mers d'Orient terminent l'Univers,
Arbres qui de leur front vont insulter les nues;
Tels que, de l'Indien les flèches si vantées,
De leur cime jamais n'ont atteint la hauteur (1).

. . . . . .

(1) Aspice, et extremis domitum cultoribus orbem,
Eoasque domos Arabum, pictosque Gelonos.
Divisæ arboribus patriæ. Sola India nigrum
Fert ebenum, solis est thurea virga Sabæis.
Quid tibi odorato referam sudantia ligno
Balsamaque et baccas semper frondentis acanthi?
Quid nemora Æthiopum molli canentia lana;
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres;
Aut quos Oceano propior gerit India lucos,
Extremi sinus orbis? ubi aëra vincere summum
Arboris haud ullæ jactu potuêre sagittæ.

. . . . . .

Des taureaux vomissant de leur gueule enflammée ,
Des tourbillons épais de feux et de fumée ,
Dans ses champs n'ont jamais ouvert aucun sillon
Qui fit germer les dents d'un horrible dragon ;
La terre n'y vit point de ses veines profondes,
En moissons de guerriers , sortir ces dents fécondes (1).

. . . . . .

Les chèvres, les brebis viennent bondir sur l'herbe ,
Le coursier belliqueux marche d'un pas superbe :
Clitumne fortuné ! tu vois ces fiers taureaux
Qui , dans un char vainqueur , conduisent nos héros ,
Aux autels des grands Dieux victimes consacrées ,
Se baigner quelquefois dans tes ondes sacrées. (2)

. . . . . .

Regardez les deux mers , dont les flots l'environnent
Et ces superbes lacs creusés dans ses campagnes ... (3).
Je te salue , ô toi , terre du grand Saturne ,
Abondante en moissons et fertile en héros (4) !..

. . . . . .

Tels , quand un vaste champ rassemble deux armées ,
Avides de combat et de sang affamées ,

(1) Hæc loca non tauri spirantes naribus ignem
Invertêre , satis immanis dentibus hydri ;
Nec galeis , densisque virûm seges horruit hastis.

(2) Hinc bellator equus campo sese árduus infert :
Hinc albi , Clitumne , greges , et maxima taurus
Victima , sæpè tuo perfusi flumine sacro ,
Romanos ad templa Deûm duxêre triumphos.

(3) An mare quod supra , memorem , quodque alluit infrà ?

(4) Salve , magna parens frugum , Saturnia tellus ,
Magna virum . . . .

Les

Les bataillons, rangés dans un ordre fatal,
S'arrêtent, et du meurtre attendent le signal.
De l'homicide acier, la clarté foudroyante
Vomit au loin des traits de lumière ondoyante;
Et Mars impatient, prêt à semer l'horreur,
Vole, et de rang en rang va souffler sa fureur (1).

. . . . . .

Un berger quelquefois d'une main imprudente,
Laissera dans les plants voler une étincelle
Qui, sous la peau de l'arbre en silence cachée,
Vit de l'huile abondante à l'écorce attachée:
Le feu gagne le tronc, il s'étend à grand bruit,
Il dévore en grondant et la feuille, et le fruit;
Il s'élève en vainqueur; par degrés il s'anime;
De rameaux en rameaux, il s'élance à la cime;
Ou, par le vent poussé, déploie en un moment,
Dans les bois de Bacchus un vaste embrasement;
Et de noires vapeurs dans les airs répandues,
D'un voile ténébreux vont obscurcir les nues.
Tous vos ceps malheureux sur la terre jonchés,
Ou tomberont en cendre, ou mourront desséchés;
Et vous ne verrez plus, au milieu des ruines,
Que des troncs d'oliviers, brûlés dans leurs racines. (2)

. . . . . .

(1) Ut sæpè ingenti bello cùm longa cohortes
Explicuit legio, et campo stetit agmen aperto;
Directæque acies; ac latè fluctuat omnis
Ære renidenti tellus; necdùm horrida miscent
Prælia, sed dubius mediis Mars errat in armis.

(2) Nam sæpè incautis pastoribus excidit ignis,
Qui furtim pingui primùm sub cortice tectus
Robora comprendit, frondesque elapsus in altas

FRAGMENS DE L'ÉNÉIDE.

CHANT Ier.

Je chante ce héros, qui des bords du Scamandre,
Aux champs laviniens le premier vint descendre;
Qui, long-temps fugitif de cités en déserts,
Par Junon poursuivi sur la terre et les mers,
Eut à souffrir encore une guerre cruelle,
Quand il voulut fonder une ville nouvelle;
Quand il voulut enfin, par l'ordre des destins,
Fixer ses Dieux errans chez les peuples latins,
Dans ces lieux où l'on vit les fils de ce grand homme,
Bâtir Albe, et les murs de la superbe Rome.

Muse! raconte-moi ces grands événemens;
Dis quel crime attira ces affreux châtimens;
Dis pourquoi de Junon les fureurs inflexibles,
Par des travaux si longs, des courses si pénibles,
Exercèrent jadis un héros vertueux.
Muse! tant de courroux est-il fait pour les Dieux? (1)

Ingentem cœlo sonitum dedit : inde secutus
Per ramos victor, perque alta cacumina regnat,
Et totum involvit flammis nemus, et ruit atram
Ad cœlum piceâ crassus caligine nubem;
Præsertim si tempestas à vertice sylvis
Incubuit, glomeratque ferens incendia ventus.
Hoc ubi; non à stirpe valent, cæsæque reverti
Possunt, atque imâ similes revirescere terrâ :
Infelix superat foliis oleaster amaris.

(1) Arma, virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit

. . . . . .

Il (Eole) enferme les vents dans des antres profonds ,
Les vents tumultueux , dont les mugissemens
Ebranlent leur prison jusqu'en ses fondemens.
Eole , armé d'un sceptre, assis sur leurs montagnes,
S'oppose à leurs efforts et calme leur furie.
Sans lui , les vents fougueux dans l'espace des airs ,
Entraîneraient le ciel , et la terre et les mers.
Mais le père des Dieux , sous des rochers énormes ,
Les plongea pour jamais dans des cavernes sombres ,
Etablit un tyran qui, borné dans ses droits ,
Reçoit des lois lui-même , en leur donnant des lois,
Et qui , toujours soumis à ses lois souveraines ,
Les arrête , et sur eux laisse flotter les rênes (1).

Littora : multùm ille et terris jactatus et alto ,
Vi Superûm , sævæ memorem Junonis ob iram.
Multa quoque et bello passus , dum conderet urbem ,
Inferretque Deos Latio : genus undè Latinum ,
Albanique patres , atque altæ mœnia Romæ.
Musa , mihi causas memora , quo numine læso ,
Quidve dolens Regina Deûm , tot volvere casus
Insignem pietate virum , tot adire labores ,
Impulerit. Tantæne animis cœlestibus iræ !

(1) Luctantes ventos , tempestátesque sonoras
Imperio premit , ac vinclis et carcere frænat.
Illi indignantes magno cum murmure montis
Circùm claustra fremunt. Celsâ sedet Æolus arce ,
Sceptra tenens ; mollitque animos , et temperat iras.
Ni faciat , maria ac terras , cœlumque profundum
Quippe ferant rapidi secum , verrantque per auras.
Sed Pater omnipotens speluncis abdidit atris ,
Hoc metuens : molemque et montes insuper altos
Imposuit ; regemque dedit qui fœdere certo
Et premere , et laxas sciret dare jussus habenas.

. . . . . .

(Junon l'aborde en suppliante :)

« On me brave, dit-elle, et les poupes troyennes
Couvrent de pavillons les mers tyrréniennes ;
Un peuple que je hais, un peuple audacieux
Porte dans l'Italie et Pergame et ses Dieux.
Toi qui, maître des vents sur les humides plaines,
A ton gré les retiens, à ton gré les déchaînes,
Poursuis mes ennemis, écarte leurs vaisseaux,
Ou les ensevelis dans l'abîme des eaux. » (1)

. . . . . .

Mais Neptune, étonné de ce désordre affreux,
Lève au-dessus des flots un front majestueux,
Il voit de toutes parts sur l'onde courroucée,
Du héros d'Ilion la flotte dispersée,
Les troyens accablés par l'orage en fureur :
Il le voit, il frémit et reconnaît sa sœur... (2)
Il chasse la tempête, il apaise les mers ;
Le soleil reparaît sur le trône des airs ;
Triton, Cymothoë, d'une main secourable,
Délivrent les vaisseaux de leurs prisons de sable,

(1) Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans, victosque Penates.
Incute vim ventis, submersasque obrue puppes ;
Aut age diversas, et disjice corpora ponto.

(2) Intereà magno misceri murmure pontum,
Emissamque hyemem sensit Neptunus, et imis
Stagna refusa vadis : graviter commotus, et alto
Prospiciens, summâ placidum caput extulit undâ.
Disjectam Æneæ toto videt æquore classem,
Fluctibus oppressos Troas, cœlique ruinâ.
Nec latuêre doli fratrem Junonis, et iræ.

Leur ouvrent une route, et le Dieu cependant
Les soulève, à son tour, du fer de son trident,
Et dans son char, volant sur les plaines profondes,
Parcourt légèrement la surface des ondes. (1)

. . . . . .

Cependant Jupiter, du plus haut de l'Olympe,
De la terre et des mers mesurant l'étendue,
Sur les bords africains arrêta ses regards.
Vénus, en ce moment, s'approche de son trône,
Lève, en tremblant, vers lui ses beaux yeux pleins de larmes :
« O père des humains! ô roi des immortels!
Dont la foudre, dit-elle, ébranle l'univers,
Quel crime ont pu commettre Enée et les Troyens?
Pourquoi leur fermez-vous, après tant de malheurs,
Les chemins d'Italie et ceux du monde entier?
Vous nous aviez promis que du sang de Tencer
Naîtrait dans l'Ausonie un peuple de héros,
Qui sur les nations étendrait son empire :
Vous nous l'aviez promis, et vous avez changé!
Hélas! ce doux espoir me consolait du moins
De la chûte de Troie et des maux de mon fils.
Ces maux ne cessent point; quel en sera le terme?
A la fureur des Grecs, Anténor échappé,
A pu franchir les mers qui baignent l'Illyrie,
Les bords liburniens, les sources du Timare,
De qui les flots naissans, par neuf canaux divers,

(1) . . . tumida æquora placat,
Collectasque fugat nubes, solemque reducit.
Cymothoë simul, et Triton adnixus, acuto
Detrudunt naves scopulo, levat ipse tridenti,
Et vastas aperit syrtes, et temperat æquor,
Atque rotis summas levibus perlabitur undas.

A grand bruit élancés du sein d'une montagne ;
Tels qu'une vaste mer inondent la campagne ;
Il a fondé Padoue en ces heureux climats ;
Dans un autre Ilion, par ses soins élevée,
Ses mains ont suspendu les armes des Troyens ;
A ses nouveaux sujets il a donné son nom ;
Il règne en paix sur eux, et jouit du repos :
Et nous, nous vos enfans, à qui vous destinez
Les honneurs immortels et le nectar divin,
Jouets infortunés d'une seule Déesse,
Sans appui, sans secours, et presque sans vaisseaux,
Vous nous voyez poussés par sa rage implacable,
Sur des bords inconnus et loin de l'Italie !
Nous rendez-vous ainsi notre chère patrie ?
Est-ce donc là le prix de notre piété ?.. (1)

(1) . . . . . cùm Jupiter æthere summo
Despiciens mare velivolum, terrasque jacentes,
Littoraque, et latos populos ; sic vertice cœli
Constitit, et Libyæ defixit lumina regnis.
Atque illum tales jactantem pectore curas,
Tristior, et lacrymis oculos suffusa nitentes,
Alloquitur Venus : O, qui res hominumque Deûmque
Æternus regis imperiis, et fulmine terres ;
Quid meus Æneas in te committere tantum,
Quid Troës potuère ? quibus tot funera passis
Cunctus ob Italiam terrarum clauditur orbis ?
Certè hinc Romanos olim, volventibus annis,
Hinc fore ductores, revocato à sanguine Teucri,
Qui mare, qui terras omni ditione tenerent,
Pollicitus : quæ te, genitor, sententia vertit ?
Hoc equidem occasum Trojæ tritesque ruinas
Solabar, fatis contraria fata rependens.
Nunc eadem fortuna viros tot casibus actos
Insequitur : quem das finem, Rex magne, laborum !
Antenor potuit, mediis elapsus Achivis,

. . . . . .

Un carquois a chargé l'épaule de Vénus;
Ses longs cheveux épars sont le jouet des vents,
Et sur l'ivoire nu de ses genoux brillans,
Un nœud, les plis de sa robe flottante... (1)
(Voyez ces douze cygnes:)
« Tantôt, avec fureur, l'oiseau de Jupiter,
D'un vol précipité les poursuivait dans l'air;
Mais leur troupe timide, à la fin raffermie,
Se rassemble et se rit de la griffe ennemie.
Tous ont touché la terre, ou, prêts à la toucher,
De ces bords en jouant on les voit s'approcher,
Voler, battre de l'aile autour de ces rivages,
Et de leur voix brillante enchanter les bocages.
Ainsi vos compagnons, sur leurs douze vaisseaux,
Echappés aux fureurs et des vents et des eaux,
Ont sauvé dans le port ce qui reste de Troie,
Ou vers le port du moins s'avancent avec joie. (2) »

Illyricos penetrare sinus, atque intima tutus
Regna Liburnorum et fontem superare Timavi,
Undè per ora novem vasto cum murmure montis
It mare proruptum, et pelago premit arva sonanti.
Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit
Teucrorum, et genti nomen dedit, armaque fixit
Troïa: nunc placidâ compostus pace quiescit.
Nos, tua progenies, cœli quibus annuis arcem,
Navibus (infandum) amissis unius ob iram
Prodimur, atque Italis longè disjungimur oris.
Hic pietatis honos? Sic nos in sceptra reponis?

(1) Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis,
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.

(2) Aspice bis senos lætantes agmine cygnos,

. . . . . .

Ainsi dans les beaux jours de l'été renaissant,
On voit à leurs travaux s'exercer les abeilles :
Les unes, de leurs toits font sortir leur jeunesse
Aux rayons du Soleil, et dans les champs fleuris,
Epaisissent le miel, ou, dans leurs alvéoles,
De ce nectar si doux amassent les trésors,
D'autres, en bourdonnant, vont veiller à la porte,
Prêtes à recevoir le butin qu'on apporte.
En bataillons volans quelquefois rassemblées,
Aux frélons importuns elles livrent la guerre;
Tout agit; tout s'empresse; et la ruche embaumée
Répand au loin l'odeur dont elle est parfumée. (1)

. . . . . .

Il reconnut Rhésus et ses blancs pavillons.
Diomède, au milieu des ombres de la nuit,
Egorgeait dans son camp ce prince infortuné,
Massacrait ses soldats trahis par le sommeil;
Enlevait, d'une main de carnage fumante,

Æthereâ quos lapsa plagâ Jovis ales aperto
Turbabat cœlo: nunc terras ordine longo
Aut capere, aut captas jam despectare videntur.
Ut reduces illi ludunt stridentibus alis,
Et cœtu cinxêre polum, cantusque dedêre;
Haud aliter puppesque tuæ, pubesque tuorum;
Aut portum tenet, aut pleno subit ostia velo.

(1) Qualis apes æstate nova per florea rura
Exercet sub sole labor, cùm gentis adultos
Educunt fœtus, aut cùm liquentia mella
Stipant, et dulci distindunt nectare cellas,
Aut onera accipiunt venientûm, aut agmine facto
Ignavum fucos pecus à præsepibus arcent:
Fervet opus, redolentque thymo fragantia mella.

Ces

Ces superbes coursiers, ces monstres pleins d'ardeur,
Lorsqu'ils n'avaient encor ni bu des eaux du Xanthe,
Ni des champs phrygiens goûté les pâturages.
Plus loin paraît le jeune et malheureux Troïle,
Dont l'audace imprudente osa combattre Achille.
Par ce fier ennemi mortellement blessé,
De son char, en fuyant, Troïle est renversé;
Il tombe, et par ses pieds, que les guides retiennent,
Ses chevaux effrayés rapidement l'entraînent;
Son front, ses beaux cheveux, ces cheveux teints du sang
Qu'on voit à gros bouillons s'échapper de son flanc,
Et du fils de Thétis, la pique meurtrière,
A la suite du char sillonnent la poussière... (1)
Achille revenait de traîner avec joie
Le vainqueur de Patrocle autour des murs de Troie;
Et dans sa tente assis, il vendait à prix d'or
Le corps défiguré du déplorable Hector:
Enée, en soupirant, et les yeux pleins de larmes,
Voit d'un ami si cher la dépouille et les armes,
Et ses membres sanglans, et Priam à genoux,
Levant ses faibles mains vers Achille en courroux... (2)

(1) Nec procul hinc Rhesi niveis tentoria velis
Agnoscit lacrymans, primo quæ prodita somno
Tydides multâ vastabat cæde cruentus:
Ardentesque avertit equos in castra, priusquàm
Pabula gustassent Trojæ, Xanthumque bibissent.
Parte aliâ fugiens amissis Troïlus armis,
Infelix puer, atque impar congressus Achilli,
Fertur equis, curruque hæret resupinus inani,
Lora tenens tamen: huic cervixque comæque trahuntur
Per terram, et versâ pulvis inscribitur hastâ.

(2) Ter circùm Iliacos raptaverat Hectora muros,
Exanimumque auro corpus vendebat Achilles.

. . . . . .

« O puissant Jupiter ! grande divinité,
Qui préside, dit-elle (Didon), à l'hospitalité,
Favorise mes vœux, et rends cette journée
Pour les Troyens, pour nous, à jamais fortunée !
Dans les deux nations aux siècles à venir,
Daignez en conserver l'éternel souvenir !
Venez, Junon ; Venez, Bacchus, Dieu de la joie !
Et vous, aux étrangers, que le ciel nous envoie,
Faites, ô Tyriens ! agréer ce séjour,
Et, d'accord avec moi, célébrez ce grand jour. (1)

. . . . . .

Sur une lyre d'or, le savant Iopas
Répétait les leçons de l'immortel Atlas :
Il chantait du soleil les éclipses profondes,
Et des globes errans les clartés vagabondes :
Il chantait les saisons, l'astre changeant des mois,
L'origine de l'homme et des hôtes des bois,
La cause des frimats, la source du tonnerre ;
Pourquoi, dans les hivers, le flambeau de la terre
Va sitôt se plonger dans l'humide élément :
Pourquoi les nuits d'été viennent si lentement... (2)

Tum verò ingentem gemitum dat pectore ab imo,
Ut spolia, ut currus, utque ipsum corpus amici,
Tendentemque manus Priamum conspexit inermes.

(1) Jupiter (hospitibus nam te dare jura loquuntur)
Hunc lætum Tyriisque diem Trojâque profectis
Esse velis, nostrosque hujus meminisse minores.
Adsit lætitiæ Bacchus dator, et bona Juno :
Et vos ô cœtum, Tyrii, celebrate faventes.

(2) . . Citharâ crinitus Iopas.
Personat auratâ, docuit quæ maximus Atlas.

CHANT II.

Je redoute les Grecs et même leurs présens... (1)

CHANT III.

Les bords du Simoïs et les champs où fut Troye... (2)

CHANT. IV.

Aux bords de l'orient, l'aurore de retour
Dissipait l'ombre humide et rallumait le jour... (3)

CHANT V.

Un orage soudain rassemblé sur leur tête,
Apporte dans ses flancs la nuit et la tempête... (4)
. . . . . .
Mais le signal se donne. On part; ils fendent l'air,

Hic canit errantem Lunam, Solisque labores:
Undè hominum genus, et pecudes: undè imber et ignes;
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones:
Quid tantùm Oceano properent se tingere Soles
Hyberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.

(1) . . . Timeo Danaos et dona ferentes..

(2) . . . . Portusque relinquens
Et campos ubi Troja fuit...

(3) Postera Phœbæâ lustrabat lampade terras,
Humentemque aurora polo dimoverat umbram...

(4) Olli cærulens suprà caput astitit imber
Noctem, hiememque ferens, et inhorruit unda tenebris...

Plus légers que les vents et plus prompts que l'éclair ;
Et Nisus, de l'arêne effleurant la surface,
A peine de ses pas laisse une faible trace... (1)
. . . . . cette troupe agile
Se replie et s'étend, se mêle, s'entrelace,
Et dans mille détours se joue et s'embarasse... (2)
(Junon) Envoya vers le port sa prompte messagère ;
Iris vole et descend d'une course légère... (3)

CHANT VII.

« Pour moi, qui, grâce au ciel, touche déjà le port,
Je vais trouver la paix dans le sein de la mort ;
J'espérais seulement une mort plus tranquille. » (4)

(1) . . . . . Signoque repentè
Corripiunt spatia audito ; limenque relinquunt
Effusi, nimbo similes : simul ultima signant.
Primus abit, longèque antè omnia corpora Nisus
Emicat, et ventis, et fulminis ocyor alis...

(2) Indè alios ineunt cursus, aliosque recursus,
Adversis spatiis : alternosque orbibus orbes
Impediunt...

(3) Irim de cœlo misit Saturnia Juno
Iliacam ad classem...
Illa viam celerans...

(4) « Nam mihi parta quies, omnisque in limine portus :
Funere felici spolior... »

NOTES ET VARIANTES.

Page 225 :

Aux voix de tes ramiers, joindra sa douce voix;

Variante publiée par M. Miger :

Aux voix de tes ramiers, joindra sa tendre voix.

Page 227 :

Prépare de sa main, le serpolet et l'ail.

Variante publiée par M. Miger :

Prépare de ses mains, le serpolet et l'ail.

Ibid.

On cueille l'hyacinthe, on laisse le troène...

« Le troène est l'elcanna des apothicaires : ses feuilles ressem-
« blent à celles de l'olivier, et on les emploie dans la médecine,
» ainsi que ses fleurs qui sont blanches. Virgile parle ici des
« fleurs, qui, de son temps, n'étaient d'aucun usage. L'hya-
« cinthe (ou l'iris, ou le glayeul) servait autrefois à la teinture :
» ainsi, quoique noir ou violet, on avait soin de le cueillir. »
(*Note de Malfilâtre.*)

Millevoye a imité ces deux vers de Malfilâtre ; il a dit quelque part :

Mais que cette blancheur ne te rende point vaine :
On cueille l'hyacinthe, on laisse le troène.

Page 228 :

De son trépas récent accusait tous les Dieux.

Variante donnée par M. Miger.

De son trépas récent vint accuser les Dieux.

Page 229 :

Du pasteur de Sicile emboucher le hautbois.

« C'est Théocrite, célèbre poëte grec, natif de Syracuse. Il » vivait 285 ans avant J. C. ; on a de lui des Eglogues qui por- » tent le titre d'Idylles ; elles ont servi de modèle aux Pastorales » de Virgile. » *(Note de Malfilâtre.)*

Page 230 :

Par leur mélange heureux peuplèrent la nature.

Malfilâtre, comme il le dit lui-même, n'avait pas intention de rendre en vers blancs, les plus beaux endroits de Virgile ; cependant il les préférait à la prose ; comme il les faisait avec facilité, on en trouve beaucoup dans *le Génie de Virgile* Aux vers que nous citons parmi les fragmens, Malfilâtre a ajouté ceux-ci, qui comprennent le reste du système exposé par le Dieu champêtre :

La terre, tendre encor, par degrés s'endurcit,
Dans l'abîme profond les ondes descendirent ;
La matière, bientôt, prit des formes sans nombre.
De la terre étonnée, il peint l'enchantement,
Quand le Soleil nouveau s'alluma dans les nues.
Il dit comment le ciel, au lever de l'aurore,
Pour la première fois, se fondit en rosée ;
Comment, du haut des airs, les nuages épais,
Sur les champs altérés versèrent des torrens.
Il décrit et les fleurs et les jeunes forêts,
Et des troupeaux naissans d'animaux peu nombreux,
Sur des monts inconnus, errant de toutes parts.

Page 233 :

Enseignent par quels soins on rend les champs fertiles.

Variante publiée par M. Miger :

Enseignent par quel art on rend les champs fertiles.

Page 233 :

Quel secours aux troupeaux, doit l'active industrie,
Et de l'abeille enfin, l'art et l'économie.

Variante publiée par M. Miger :

Quels secours aux troupeaux prête la main de l'homme,
Et jusqu'où va l'instinct de l'abeille économe.

Ibid.

De Cée, en bondissant, dépouillent les côteaux.

« Cée est une des Cyclades, dans laquelle ce berger, fils » d'Apollon et de la Nymphe Cyrène, se retira après la mort » d'Actéon, son fils, changé en cerf et dévoré par ses propres » chiens. » *(Note de Malfilâtre.)*

Cette île, située près du cap Colonne (autrefois Sunium), porte maintenant le nom de Zéa.

Page 234 :

Dont un jeune cyprès orne toujours la main.

« Sylvain, dieu des forêts, est toujours représenté portant » dans ses mains, soit quelques plantes, comme le lys, ou des » bâtons de férule, grande plante, dont les feuilles ont assez » de ressemblance avec celles du fenouil, soit quelque jeune » arbre. » *(Note de Malfilâtre.)*

Page 235 :

L'habitant du Riphée est voisin de ces lieux.

» Les monts Riphées sont une grande chaîne de montagnes « dans la Sarmatie européenne, appelée aujourd'hui la Moscovie » on leur donne maintenant le nom de Stolp. » *(Note de Malfilâtre.)*

Ibid.

La voient, vers le midi, s'abaisser et descendre.

Voient forme ici une faute : la syllabe muette *ent* est de trop

dans ce vers. Malfilâtre offre quelques exemples de semblables inadvertances : c'est ainsi qu'il a employé comme muette l'h du mot hideuse (Voy. p. 60), et celle du mot hors (Voy. page 230).

Page 235 :

Là, l'étoile du soir, au départ du soleil, etc.

Le vers latin :

Illic sera rubens accendit lumina vesper.

Pourrait s'entendre autrement ; Malfilâtre a donné ainsi la traduction de ce second sens :

Là, l'étoile du soir, quand le soleil s'enfuit,
Allume dans les cieux les flambeaux de la nuit.

Page 238 :

Les poules de Thétis se rassembler entr'elles...

« J'ai cru pouvoir appeler ainsi *les poules d'eau.* Un des grands » défauts de notre langue est d'avoir peu de noms sonores et pro- » pres à la poésie. » *(Note de Malfilâtre.)*

Ibid.

A l'approche des vents, les astres emportés, etc.

Variante publiée par M. Miger :

Dans l'ombre de la nuit, les étoiles souvent
Semblent se détacher aux approches du vent ;
Elles marquent de feu leur rapide carrière.

Ibid.

Flottent légèrement des plumes vagabondes.

Variante publiée par M. Miger :

On voit tourbillonner les plumes vagabondes.

Page

Page 240.

Et l'oiseau de Pallas, etc.

« Le hibou. Il était consacré à Minerve, parce qu'on le regar-
» dait comme le symbole de la prudence. (*Note de Malfilâtre.)*

Page 241 :

Nisus jette un grand cri, etc.

« Nisus, Roi de Mégare, avait un cheveu dont dépendait le
» sort de son royaume. Scylla, sa fille, lui coupa, pendant la
» nuit, ce cheveu fatal, et le livra à Minos, qui assiégeait Mé-
» gare, et dont elle était amoureuse; elle fut changée en alouette,
» et son père métamorphosé en épervier, la poursuit sans cesse. »
(Note de Malfilâtre.)

Page 243 :

Les Alpes, à grand bruit, s'agitèrent long-temps.

Variante publiée par M. Miger :

Les Alpes, dans les airs, chancelèrent long-temps.

Page 247 :

Visitez le climat des farouches Gélons...

Les Gélons habitaient la Scythie, maintenant la Tatarie.

Ibid.

Des bois dont le coton vient blanchir les rameaux...

« L'Éthiopie, fertile en cotonniers. » *(Note de Malfilâtre.)*

Ibid.

Et des riches forêts, où croît sur chaque feuille, etc.

« On ne s'accorde pas sur la situation du pays des Sères; on
» sait seulement qu'ils étaient voisins des Chinois. Comme ils en-

« voyaient de la soie en Europe, on appelait la soie de leur » nom, *vellera serica*, et on croyait qu'elle croissait chez eux » sur les feuilles de certains arbres. » (*Note de Malfilâtre.*)

Page 248 :

Clitumne fortuné ! etc.

« Fleuve d'Italie, dans l'Ombrie ; on y lavait les victimes, et » on croyait que ses eaux les purifiaient ; il y avait de grandes » victimes et de petites, comme de grands et de petits troupeaux; » les grandes n'étaient consacrées qu'aux grands Dieux, et c'é- » taient elles qu'on appelait proprement *victimes* ; les autres s'appelaient *hostiæ*. (*Note de Malfilâtre.*)

Ibid.

Regardez les deux mers, etc.

« La mer Adriatique ou golfe de Venise, au nord, et la mer » Thyrrhénienne au midi. Cette dernière s'étend depuis la Toscane » jusqu'au détroit de Sicile. » *(Note de Malfilâtre.)*

Page 252 :

Il le voit, il frémit, et reconnaît sa sœur...

« Junon était sœur de Neptune, de Pluton et de Jupiter. *(Note de Malfilâtre.)*

Ibid.

Triton, Cymothoë, etc.

« *Cymothoë* ; néréïde. *Triton*, fils de Neptune et d'Amphi- » trite, ou, selon d'autres, de la nymphe Salacie. Il était homme, » de la ceinture en haut; le resté du corps se terminait en poisson : » Neptune en faisait son trompette. » *(Note de Malfilâtre.)*

Page 256 :

Ainsi dans les beaux jours de l'été renaissant, etc.

M. Fayolle s'est appliqué à rimer les vers blancs de Malfifâtre :

Des abeilles ainsi tout le peuple agité,

Exerce ses travaux sous les feux de l'été ;
Les unes, loin du toit conduisent la jeunesse,
Et des jardins fleuris dépouillent la richesse ;
D'autres, se renfermant dans leurs cellules d'or,
Epaisissent les flots du liquide trésor ;
D'autres, pour recevoir le butin qu'on apporte,
Volent en bourdonnant, et veillent à la porte.
Du diligent essaim, les nombreux bataillons,
De leurs remparts de cire éloignent les frélons :
Partout l'ardeur s'anime, et la ruche embaumée
Répand l'odeur du thym, dont elle est parfumée.

AD JULUM ANTONIUM.

(EX LIB. IV. HORATII ODARUM.)

PINDARUM quisquis studet æmulari
Jule, ceratis ope Dædaleâ
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluêre ripas,
Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore:

Laureâ donandus Apollinari,
Seu per audaces nova Dithyrambos
Verba devolvit, numerisque fertur
Lege solutis:

Seu Deos, regesve canit, Deorum
Sanguinem, per quos cecidêre justâ
Morte Centauri, cecidit tremendæ
Flamma Chimæræ:

Sive, quos Elea domum reducit
Palma cœlestes; pugilemve equumve

TRADUCTION DE L'ODE II

DU 4e. LIVRE D'HORACE.

Jaloux du vol sublime où s'élève Pindare,
Quiconque à son exemple ose fendre les airs,
De sa chute fameuse, ira, nouvel Icare,
Epouvanter les mers.

Semblable à ce torrent qui voit grossir son onde,
Des tributs, par l'hiver, apportés sur ses bords,
Pindare à flots pressés, de sa verve féconde
Epanche les trésors.

Aux lauriers d'Apollon sa muse doit prétendre,
Soit que d'accords nouveaux favorisant le choix,
Un Dithyrambe heureux sur son luth fasse entendre
Des sons exempts de lois;

Soit qu'il chante les Dieux ou les rois de leur race,
Par qui, de la chimère ont expiré les feux,
Qui du Centaure altier surent punir l'audace
Et les perfides jeux:

Soit qu'aux nobles exploits d'un vainqueur indomptable,
Que la palme olympique égale aux immortels,

Dicit, et centum potiore signis
Munere donat :

Flebili sponsæ juvenemve raptum
Plorat; et vires, animumque moresque
Aureos educit in astra, nigroque
Invidet Orco.

Multa Dircæum levat aura cycnum,
Tendit, Antoni, quoties in altos
Nubium tractus : ego, apis matinæ
More modoque

Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus uvidique
Tiburis ripas, operosa parvus
Carmina fingo.

Concines majore poëta plectro
Cæsarem, quandòque trahet feroces
Per sacrum clivum, meritâ decorus
Fronde, Sicâmbros

Quo nihil majus meliusve terris
Fata donavêre bonique Divi,
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.

Concines lætosque dies, et Urbis
Publicum ludum, super impetrato

Il consacre ses vers, monument plus durable
Qu'un temple et des autels.

Quelquefois aux douleurs d'une épouse plaintive,
Prêtant de ses accords le charme gracieux,
Il arrache un héros à l'infernale rive,
Et le conduit aux cieux.

Au vaste sein des airs une immortelle haleine,
Du cygne de Dircé seconde le transport;
Pour moi, comme l'abeille, à caresser la plaine,
Je borne mon essor.

Comme elle, de Tibur dépouillant les rivages,
Parcourant les bosquets, les vallons écartés,
A force de travail, j'assure à mes ouvrages
Quelques faibles beautés.

Tu sauras de César mieux célébrer la gloire,
Quand d'un juste laurier, par nos mains couronné,
Il traînera dans Rome, à son char de victoire,
Le Sicambre enchaîné.

Tu diras les exploits, tu diras le courage
De ce prince, des Dieux le plus rare bienfait,
Le plus beau de leurs dons, quand l'or du premier âge
Ici bas renaîtrait.

Tu chanteras les jeux, les fêtes, les spectacles
De retour avec lui dans nos murs fortunés,

Fortis Augusti reditu, forumque
Litibus orbum.

Tum meæ (si quid loquar audiendum)
Vocis accedet bona pars ; et, ô sol
Pulcher, ô laudande, canam, recepto
Cæsare felix.

Tuque dùm procedis, Io triumphe,
Non semel dicemus, Io triumphe,
Civitas omnis, dabimusque Divis
Thura benignis.

Te decem tauri, totidemque vaccæ,
Me tener solvet vitulus, relictâ
Matre, qui largis juvenescit herbis
In mea vota,

Fronte curvatos imitatus ignes
Tertium Lunæ referentis ortum,
Quâ notam duxit nivens videri,
Cætera fulvus.

Et

Et du barreau muet, les ténébreux oracles
Au repos condamnés.

Alors, peut-être alors de son charme étonnée,
Ma voix, à tes concerts, osera prendre part :
O le beau jour ! dirai-je ; ô l'heureuse journée
Qui ramène César !

Je verrai s'avancer la pompe redoutable :
Aux cris d'un peuple entier je mêlerai mes cris,
Et l'encens fumera sur l'autel équitable
De nos Dieux attendris.

Dix taureaux immolés, dix superbes génisses
Du serment que tu fis, dégageront les nœuds ;
Conformes à mon sort, de moindres sacrifices
Acquitteront mes vœux.

D'un veau, qu'appelle encor sa mère gémissante,
Et dont le jeune front est orné d'un croissant,
Pour honorer ce jour, ma main reconnaissante
Fera couler le sang.

N. B. Cette Pièce, publiée, pour la première fois, sous le nom de Malfilâtre, en 1814, nous a été communiquée lorsque l'impression de ce volume était presque entièrement achevée.

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages.
AVERTISSEMENT,	j
Notice historique et critique sur Malfilâtre,	ij
Poésies de Malfilâtre, Odes,	1
Le Bonheur,	3
Le Prophète Élie enlevé aux cieux,	8
La prise du Fort Saint-Philippe,	12
Louis le Bien-aimé sauvé de la mort,	18
Remercîment aux juges du Palinod de Caen,	23
Remercîment aux juges du Palinod de Rouen,	24
Le Soleil fixe au milieu des Planètes,	25
Remercîment à MM. de St-Sauveur et de Vrigny,	30
Traduction du Psaume *Super flumina Babylonis*,	35
Sujet du poëme de Narcisse,	39
Narcisse ou l'île de Vénus, poëme,	60
Chant Ier.,	*Ibid.*
Chant IIe.	75
Chant IIIe.,	86
Chant IVe.,	109
Poésies diverses, Début du Poëme de Télémaque,	136
Début du Poëme de l'Anti-Lucrèce,	139
Epître à Sophie Arnould,	141
Clytemnestre, tragédie en cinq actes et en vers,	146
Fragmens de la traduction de Virgile,	
Fragmens des Bucoliques.	
Eglogue I,	223
Eglogue II,	226
Eglogue III,	227

Eglogue IV, 228
Eglogue V, 229
Elogue VII, 230
Eglogues VIII et X, 232
Fragmens des Géorgiques,
Livre I. 233
Livre II. 247
Fragmens de l'Énéïde,
Chant I, 250
Chants II, III, IV et V, 251
Chant VII, 260
Notes et Variantes, 261
Traduction de l'Ode II du 4e. Livre d'Horace, 264 8

ERRATA.

Page 62, 9e. vers, assise, *lisez :* assises.

Page 68, 10e. vers, Tout change alors; tous les yeux s'ouvrent. *lisez :*

Tout change alors; alors tous les yeux s'ouvrent.

Page 147, 1er. vers, maître, *lisez :* maîtres.

Page 152, 20e. vers, murmure, *lisez :* murmures.

Page 154, 3e. vers, fuit, *lisez :* fuis.

Page 159, 8e. vers, digne sœur, *lisez :* indigne sœur.

Page 198, vers 11e., j'aime encor, *lisez :* encore.

Page 171, vers 7e., et sa haine, *lisez :* et que sa haine.

Page 179, vers 14e., De son char fracassé, des débris se dispersent, *lisez :*

De son char fracassé les débris se dispersent.

Page 183, 3e. vers, seul, *lisez :* seule.

Page 185, dernier vers, quel autre?..... *lisez :* quel autre pourrait?.....

Page 211, 1er. vers, Je puis de vos ennemis, *lisez :* de vos ennuis.

LISTE

DES SOUSCRIPTEURS.

La ville de Caen. 1 exempl.
La ville de Falaise.
La Société d'Agriculture et de Commerce de Caen,
Le Tribunal civil de Falaise.

MM. ALEXANDRE, avocat, à Caen.
ALLARD, substitut du procureur du roi, *ibid.*
AUVRAY DE COURSANNE (L.), ancien avocat au parlement de Paris, *ibid.*
BACON (L.), professeur à l'école de médecine, *ibid.*
BALLEROY, notaire, *ibid.*
BALLEY, étudiant en droit, *ibid.*
BARDOUT, avocat, *ibid.*
BARRABÉ, étudiant en droit, *ibid.*
BAZIN, courtier de commerce, *ibid.*
BAZIRE (Mme. Bathilde), *ibid.* 1 pap. vél.
BAYEUX fils, avocat, *ibid.*
BELLAMY, négociant, *ibid.* 1 pap. vél.
BELLENGER, professeur de littérature française à l'académie royale de Caen, et ancien recteur de l'université, *ibid.*
BÉRARD, maître élémentaire au collége royal de Caen. 1 pap. vél.
BÉROT, notaire, à Caen.

MM. BERTAUT, conseiller à la cour royale, *ibid.* exempl.
BERTAUT, étudiant en droit, *ibid.*
BINET, agent d'affaires, à Caen. 2 pap. vél.
BLAISE, libraire à Paris, 50 exempl.
BOISARD, avocat, à Caen.
BONNAIRE, (J. B.), négociant, *ibid.* 1 pap. vél.
BOSCHER, avocat, *ibid.*
BOUET, avocat, *ibid.*
BOURLIER, de St.-Martin, contrôleur en chef de l'octroi, *ibid.*
BUCAILLE, (G.) à Paris.
BUNEL (Rémy), propriétaire, à Caen.
BURKE, élève au collége royal, *ibid.*
CEILLIER (Auguste), élève en droit, *ibid.*
CHAILLOU, avoué près la cour royale de Caen, *ibid.* 1 pap. vél.
CHALLES, prêtre, vicaire de St.-Jean, *ibid.*
CHALOPIN fils, imprimeur-libraire, *ibid.*
CHEMIN, architecte, *ibid.*
CHEVILLART, contrôleur à l'entrepôt des douanes, à Caen.
CHOLET fils, marchand bijoutier, *ibid.*
CHRÉTIEN fils, avocat, conseiller de préfecture, *ibid.*
CROQUET, prêtre, aumônier du collége royal, *ibid.*
DAN DE LA VAUTRIE, docteur en médecine, membre de l'académie des sciences arts et belles lettres, à Caen.
DANGERVILLE (Alphonse), élève en philosophie, *ibid.*
D'ARNOUVILLE, propriétaire, *ibid.*
D'AUFRESNE, notaire, à Lisieux,

MM. D'AURAY de saint-Pois, (le Marquis), à Caen, exempl. 1 pap. vél.

D'AURAY de saint-Pois (Raymond), à Paris.

DE BANNEVILLE (le Marquis), à Caen. 1 pap. vél.

DE BEUVILLE, ancien conseiller au parlement de Normandie, *ibid.*

DE CAUVIGNY (Mme. la Marquise), *ibid.*

DE CAUVIGNY (le Baron Arthur), à Caen.

DE CHAZOT (Mme. la Comtesse), *ibid.*

DE COURDEMANCHE, pharmacien, à Caen.

DE COURVILLE, Colonel en retraite, *ibid.*

DE FONTETTE (le Baron Emmanuel-d'Orceau), président de la société d'agriculture et de commerce, *ibid.*

DE FONTETTE (Emmanuel), étudiant en droit, *ibid.*

DE GOURNAY (Jules), propriétaire, *ibid.*

DE LA BELINAYE (le Vicomte), receveur particulier, à Falaise.

DE LALANDE, vicaire de St.-Etienne, à Caen.

DE LALONDE, adjoint à la mairie de Caen,

DE LANGLE fils, conseiller-auditeur près la cour royale de Caen.

DE LAROCHE, professeur du collège royal, *ibid.*

DE LAROQUE (Mme. la Marquise), *ibid.*

DE LARUE (l'abbé), membre de plusieurs académies, doyen de la faculté des lettres, *ibid.* 2 exempl.

DELAVEYNE, chef de bataillon, chevalier de la légion d'honneur, maire de St.-Contest, près Caen.

DE LAVILLE (F.), avocat à Caen.

MM. De Lépine (Aimé), élève en droit, *ibid.* exempl.

De Magneville, vice-président de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen.

De Montlivaut (le Comte), gentilhomme de la chambre du roi, préfet du département du Calvados, chevalier des ordres de St.-Louis, de la légion d'honneur, de Malte et de St.-Maurice, 2 pap. vél.
10 pap. ord.

De Montpinçon, à Maltot, près Caen. 1 pap. vél.

De Morant (le comte), chevalier de St.-Louis, à Caen.

De Murat, propriétaire, *ibid.*

Dennemarck, docteur médecin, à Caen.

De Polignac (le comte Charles), maréchal de caen, commandant le département de l'Eure, correspondant de la société d'agriculture et de commerce de Caen, à Evreux.

De St.-Jean (A.), propriétaire, à Caen.

De St.-Pol, élève au collége royal de Caen.

Deschamps, inspecteur des eaux et forêts, *ibid.*

De Seran (Mme. la Baronne Néel), à Caen.

De Servigny (le Baron), chevalier de St.-Louis, à Caen. 1 pap. vél.

Deshayes, peintre et dessinateur, à Caen. 1 pap. vél.

Desiles, chevalier de la légion d'honneur, Capitaine de cavalerie en retraite, à Caen.

Desperrots, Capitaine de frégate, chevalier de St.-Louis, *ibid.*

De Tilly (Adjutor), membre du conseil du département, *ibid.*

MM. DE TITAIRE (Mme.), à Caen. exempl.
DE VALHEBERT, propriétaire, *ibid.* 1 pap. vél.
DE VAUQUELIN-DE-SACY (Mme. Charles), *ibid.* 1 pap. vél.
DE VENDEUVRE (le Comte), maire de la ville de Caen, chevalier de l'ordre royal de la légion d'honneur, 12 exempl.
DE VENOIX (le Marquis), colonel de la garde nationale de Caen.
DEVIC, avocat, *ibid.*
DE VIMONT (Mlle.), *ibid.*
D'HÉRICY (Casimir), propriétaire, *ibid.*
DIPIÉTRO, commis à la direction des contributions indirectes, *ibid.*
DOUESNEL, élève au collége royal de Caen.
DUBOIS-DELAUNAY (A.), *ibid.*
DUFÉRAGE, avocat, *ibid.*
DUFRESNE, ancien commissaire-inspecteur des guerres, *ibid.* 1 pap. vél.
DU HAUTPLESSIS, inspecteur des douannes, *ibid.*
DUMESNIL-DUBUISSON père, président du tribunal de commerce de Caen.
DUPARC, prêtre, vicaire de St-Etienne, *ibid.*
DUPONT-LONGRAIS, avocat, ex-chef de bataillon dans la garde nationale de Caen.
DUPONT le jeune, avoué, à Caen.
DUPRAT (le Baron), intendant de la 14e. division militaire, à Caen.
DURAND, docteur médecin, *ibid.*
DURAND, élève en droit, *ibid.*
FANET (Mme.), libraire, *ibid.* 12 exempl.
FAUCILLON-FERRIÈRE, conseiller de préfecture, *ibid.*

MM. FITZ-GÉRALD (Thom.), gentilhomme anglais, à Caen. exempl.

FITZ-GÉRALD (Mlle.), *ibid.*

FLAUST, homme de lettres, *ibid.*

FOUCAULT, professeur, *ibid.*

FOUCHET, md. de dentelles, *ibid.*

GALERY, substitut de M. le procureur du Roi, à Falaise.

GAMARE (Théodore), Md. de dentelles à Caen.

GERVAIS (Charles), à Caen.

GUERNON DE RANVILLE (le chevalier), président du tribunal civil de Bayeux.

HAMELIN, capitaine de la garde nationale de Caen.

HAMELIN (D.), licencié en droit, maître clerc du notariat de St.-Sylvain (arrondissement de Falaise).

HAMELIN (A.), étudiant en droit, à Caen.

HÉBERT, bibliothécaire de la ville de Caen. 1 pap. vél.

HÉOT fils, avoué, *ibid.*

HÉRAULT, ingénieur des mines, *ibid.*

HERVIEU, principal du collége de Falaise.

HUBERT, élève en philosophie, à Caen.

JAMET, prêtre, recteur de l'académie, *ibid.*

JARDIN, (Aug.), négociant *ibid.*

JOYAU, avocat. 2 exempl. 1

JOYAU, juge de paix à Falaise.

LAHAYE, Md. de dentelles, à Caen. 1 pap. vél.

LAHAYE fils, *ibid.*

LAHOUSSAYE, à Falaise.

LAIR (P. A.), conseiller de préfecture, membre de l'académie, secrétaire de la société d'agriculture et de commerce de Caen. 2 exempl.

MM. LAIR jeune, *ibid.* exempl.

LAMOUREUX, élève ou collége royal de Caen.

LAMOUROUX, professeur d'histoire naturelle, correspondant de l'institut royal de France, *ibid.* 1 pap. vél.

LANCE, libraire, à Paris. 20 exempl.

LANGE, docteur médecin, membre de l'académie de Caen.

LANGLOIS (Abel), payeur de la 14e. division militaire, *ibid.*

LANGLOIS, avoué, *ibid.*

LEBAILLY, homme de lettres, à Paris.

LEBAILLY, secrétaire de la mairie de Caen.

LEBARILLIER, élève au collége royal de Caen. 1 pap. vél.

LEBIDOIS (J. J.), docteur en médecine de la faculté de Paris, chirurgien de la maison de détention de Beaulieu, à Caen.

LECERF, professeur en droit, substitut du procureur-général, *ibid.*

LÉCHAUDEY-D'ANISY, propriétaire, *ibid.*

LECREPS (Abel), propriétaire, *ibid.*

LEDUC, prêtre, curé de Lingheart, près Mortain.

LEFÈVRE, avocat, à Caen.

LEFOLLET, président près la cour royale de Caen.

LEGENTIL, cafetier, *ibid.*

LEMANISSIER, négociant, *ibid.*

LEMARESCAL (Mlle.), fabricante de dentelles, à Caen.

LEMENUET-DE-LA-JUGANIÈRE (le Baron), premier président de la cour royale, commandeur de l'ordre royal de la légion d'honneur, *ibid.*

MM. LEMENUET (Jules), élève au collége royal, *ibid.* exempl.
LEMENUET (Léon), *idem*, *ibid.*
LEMORE, receveur principal des douanes, à Caen.
LENTAIGNE, procureur du roi, *ibid.*
LEPAGE, instituteur, *ibid.*
LEPETIT, prêtre, vicaire de St.-Julien, *ibid.*
LÉPINEY jeune, notaire à la Cambe, près Bayeux.
LEPRÉVOT, lieutenant-colonel en retraite, à Caen.
LERAT, élève au collége royal de Caen.
LEROY (F.) professeur de musique, à Caen.
LESAUVAGE, docteur médecin, à Caen.
LETELLIER, agent-d'affaires, *ibid.* 1 pap. vél.
LETELLIER, élève au collége royal, *ibid.*
LETOURNEUR (Charles), propriétaire, *ibid.*
LHERMITE, substitut du procureur du Roi, *ibid.*
LIÉGARD (Eugène), étudiant en droit, *ibid.*
LIVESAY, étudiant en l'université de Cambridge. 1 pap. vél.
LOID, gentilhomme anglais, à Caen.
LORMELET, professeur au collége de Falaise.
LUSCOMBE (le Docteur), à Paris.
MAHEU, Md. de vin, à Caen.
MANCEL, libraire, *ibid.* 100 exempl.
MARIE (Anna), à Coutances. 1 pap. vél.
MASSEY DE TYRONNE, avocat près la cour royale de Rennes, membre de la société des sciences et arts de Rennes et de Bruxelles, à Rennes.

MM. MAUPASSANT, Directeur des contributions directes et du cadastre, membre de l'administration des hospices, à Caen. exempl.

MÉRITTE-LONCHAMPS, chef de bataillon en retraite, à Caen.

MIOCQUE, avocat, *ibid.*

MOULIN, élève en droit, *ibid.*

NERVAL-DEJEAN, ancien Major de cavalerie, chevalier des ordres de St.-Louis et de la l'égion d'honneur, directeur de l'école royale d'équitation, à Caen.

NOVÉ-JOSSERAND, avocat, professeur de seconde au collége royal de Douai (département du Nord).

OUVRY, étudiant en droit, à Canteleu, près Dieppe.

PAISANT-DESCOUTURES, le jeune, négociant, *ibid.*

PARIS, Greffier de la justice de paix de St.-Pierre-sur-Dives, près Pont-l'Évêque.

PATTU, ingénieur en chef du département du Calvados, membre de l'académie des sciences arts et belles-lettres de Caen.

PÉLERIN, docteur en médecine, à Falaise.

PICOT-DE-MAURAS, sous-intendant de la 14e. division militaire, chevalier des ordres royaux de St.-Louis et de la légion d'honneur, à Caen.

PIHOREL, docteur médecin, à Falaise.

POSTEL aîné, élève au collége royal de Caen.

POUILLY, avocat, à Caen.

PRUDHOMME, professeur de navigation, membre de l'académie des sciences, et

MM. LEBOUCHER, propriétaire, *ibid.* exempl.

LE CORNU fils, avocat près la cour royale de Caen.

LEVARDOIS (C.), avoué près le tribunal civil, *ibid.*

LORIOT, avoué, à Caen.

MÉZIERES, propriétaire, *ibid.*

NEUFVILLE-DE-BAVENT, propriétaire, *ibid.*

PELTIER, notaire à Bretteville-l'Orgueilleuse, près Caen.

POIGNANT, notaire, à Caen.

PREL, vérificateur à la direction-générale de l'enregistrement, et des domaines et forêts, *ibid.*

ST.-JORE (Charles), fabricant de dentelles, *ibid.*

TOURNY, avocat, à Pont-l'Évêque.

TRAGIN fils, avoué près la cour royale de Caen.

VERRIER (Auguste), élève au collège royal de Caen. 1 pap. vél.